This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LA CHASSE,

POËME D'OPPIEN,

TRADUIT EN FRANÇOIS

PAR M. BELIN DE BALLU,

CONSEILLER A LA COUR DES MONNOIES;

Avec des remarques : suivi d'un Extrait de la grande Histoire des Animaux d'Eldémiri, par M. ***.

A STRASBOURG,

A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

1787.

ASTOR LI
DEC 23 1876
NEW-YORK

PRÉFACE.

PARMI les chef-d'œuvres poëtiques de l'antiquité échappés au naufrage des lettres et à la méchanceté des hommes, il en est peu qui méritent autant notre estime que les ouvrages d'Oppien. Ce poëte, par le choix de sa matière, par le style agréable et nombreux dont il a su l'embellir, par la richesse et la variété des descriptions répandues dans ses deux poëmes, obtient sans peine un rang distingué sur le Parnasse des Grecs. Il est étonnant sans doute, qu'un pareil écrivain soit resté si long-temps dans une espèce d'oubli, et qu'on ne se soit pas empressé de le traduire. On ne doit l'attribuer qu'à l'indifférence générale que l'on témoigne aujourd'hui pour la langue grecque, ou plutôt à l'état d'altération où le texte de cet auteur se trouvoit dans les différentes éditions. Une foule de passages offroient un sens défectueux ou n'en offroient aucun; et il étoit nécessaire de les rétablir avant de les inter-

préter. Telle fut en effet la première difficulté que j'éprouvai, lorsque j'entrepris ce travail. Je n'avois conçu d'autre projet que celui d'essayer à transmettre dans notre langue quelques-unes des images brillantes dont les poëmes d'Oppien sont remplis; mais bientôt arrêté presque dès le commencement de mon entreprise, je me vis obligé de travailler à une édition nouvelle de ce poëte. Heureusement j'ai trouvé dans les manuscrits de la bibliothèque du roi, dans ceux de Venise et du Vatican, des secours abondans qui m'ont mis en état de publier le poëme de *la Chasse* beaucoup plus correct qu'on ne l'avoit eu jusqu'à présent. C'est d'après cette édition qui a paru à Strasbourg en 1786 que je donne aujourd'hui cette traduction, et c'est la seule sur laquelle je prie le lecteur de juger mon travail.

Il est naturel, en lisant les ouvrages d'un auteur, de chercher à connoître les différens événemens de sa vie, le temps

auquel il a fleuri, et la patrie qui s'honore de lui avoir donné le jour. Nous ne savons malheureusement que peu de détails sur la vie d'Oppien. Un grammairien anonyme, et Constantin Manassès qui vivoit à Constantinople vers le XII.e siècle, sont les seuls qui nous aient transmis quelques faits intéressans sur ce poëte.

Oppien naquit vers la fin du règne de Marc-Aurele, à Anazarbe, ville capitale de la Cilicie. Son père se nommoit Agésilas et sa mère Zénodote. Agésilas étoit un des membres les plus distingués du Sénat d'Anazarbe, moins encore par sa naissance que par son amour pour les lettres et pour la philosophie. Il destina de bonne heure son fils à cultiver ces belles connoissances; et déjà le jeune Oppien avoit parcouru le cercle des sciences que les Grecs appellent Encyclopédie, lorsqu'un malheur subit détruisit sa fortune, et précipita son père dans l'indigence. L'empereur Septime

Sévère, monté depuis peu sur le trône qu'il avoit conquis, vint à Anazarbe; tous les sénateurs s'empresserent d'aller au-devant de lui et de porter leurs hommages au nouveau souverain. Le seul Agésilas négligea ce devoir que les circonstances sembloient lui prescrire. L'empereur irrité de cette indifférence, qu'il regardoit peut-être comme un reproche secret fait à son usurpation, dépouilla Agésilas de tous ses biens, et l'exila dans l'île de Mélite, située dans la mer adriatique (on l'appelle aujourd'hui Méleda). Oppien aimoit trop son père pour ne pas partager volontairement son infortune. Il se condamna lui-même à l'exil. Ce fut dans cette retraite qu'il conçut et exécuta ses poëmes de la chasse et de la pêche. Il vint à Rome, et il les offrit à Sévère et à son fils Antonin Caracalla, qui se plaisoient à ces différens exercices. Cet hommage du poëte fut si favorablement reçu, qu'après avoir entendu la lecture de ces poëmes, l'em-

pereur lui ordonna de souhaiter tout ce qu'il lui plairoit. Ce fils tendre et reconnoissant ne demanda que le rappel et la grâce de son père. Elle lui fut aussitôt accordée; et pour récompenser sa piété filiale aussi bien que ses talens, Sévère fit donner à Oppien une statère d'or pour chacun de ses vers, lesquels, suivant Suidas, se montoient à vingt mille.

Oppien ne jouit pas long-temps de sa gloire et de sa prospérité. A peine étoit-il de retour dans sa patrie, qu'une peste affreuse ravagea la ville d'Anazarbe, et moissonna notre poëte à la fleur de son âge. Il n'avoit guères alors plus de trente ans. Ses citoyens l'honorerent de leurs regrets et lui éleverent un tombeau magnifique, sur lequel ils placerent sa statue avec une inscription en vers dont voici le sens:

» Je suis Oppien, j'ai acquis une » gloire immortelle. La Parque jalouse » et le cruel Pluton ont ravi à la fleur

» de son âge l'interprète des Muses. Si » j'avois vécu plus long-temps, et si le » sort jaloux m'eût laissé sur la terre, » aucun mortel n'eût atteint à ma re- » nommée.

Les ouvrages d'Oppien étoient nombreux pour le peu de temps qu'il a vécu. Il avoit composé, dit Suidas, un poëme sur *la Pêche* en cinq chants; un autre sur *la Chasse* en quatre chants; un troisième sur la manière de prendre les oiseaux. A ces ouvrages, Manassès et l'auteur anonyme qui a écrit la vie d'Oppien, ajoutent différentes poësies admirables, que je soupçonne être des odes et des dithyrambes, d'après le vers 27.e du 1.er chant de la Chasse. Voy. la Remarque de la page 113.

De tous ces ouvrages, il ne nous reste plus aujourd'hui que le poëme de la Pêche et celui de la Chasse : encore le quatrième chant de ce dernier est-il incomplet et le cinquième totalement perdu; car ce poëme étoit, comme celui

de la Pêche, divisé en cinq chants. Ils existoient du temps de l'Anonyme, mais le dernier étoit déjà perdu du temps de Suidas. Les Ixeutiques ou la Chasse aux oiseaux, n'existent plus depuis long-temps. Le Sophiste Eutechnius nous a laissé une paraphrase en prose d'un poëme intitulé *Ixeutica*. On croit assez communément que c'est celui d'Oppien; mais Eutechnius lui-même déclare à la fin de sa paraphrase, que ce sont les Ixeutiques de Dionysius qu'il a traduites en prose. Or ce Dionysius ne peut être que celui de Samos qui, selon le témoignage d'Eusthate dans la préface de son Commentaire sur Denis Périégete, avoit écrit un poëme sur cette matière, en vers durs & presque barbares.

La perte des écrits d'Oppien est d'autant plus digne de nos regrets, que ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, lui ont mérité des éloges distingués. Tous les critiques anciens et modernes lui donnent les épithètes les plus glorieuses.

Jean Tzetzès, dans les vers qu'il a mis à la tête de ses Scholies sur le poëme de la Pêche, appelle Oppien *un Océan de grâces.* Manassès, dans les vers politiques que nous avons publiés à la tête de notre édition, ne donne pas de moindres louanges à ce poëte. *J. C. Scaliger,* Ch. 9, Liv. 5 de sa Poëtique, trouve Oppien si sublime et si nombreux qu'il le regarde comme le seul des Grecs qui ait atteint à l'élégance de Virgile. Et l'on sait quelle étoit la passion de Scaliger pour le poëte latin. *Casp. Barthius*, un des plus savans hommes du dernier siècle, n'a pas fait difficulté d'appeler Oppien, *le plus fleuri des poëtes grecs.* Que dirai-je de *Conrad Gesner,* écrivain aussi distingué par son mérite littéraire que par ses vastes connoissances en histoire naturelle ? Il s'appuie presque à chaque pas du témoignage d'Oppien. L'illustre M. *de Buffon* cite souvent notre poëte et toujours avec éloges; il va jusqu'à dire, tome VI de l'histoire des quadrupèdes,

qu'une probabilité devient une certitude par le témoignage d'Oppien.

Malgré les suffrages glorieux et multipliés de ces grands hommes, le dernier éditeur d'Oppien, M. *Schneider*, Professeur à Francfort sur l'Oder, a traité ce poëte avec un mépris extrême; il prétend que son style est dur, sec, éloigné du génie de la langue grecque et rempli de latinismes. Pour justifier cette critique sévère du poëme de la Chasse, il a imaginé un système tout-à-fait nouveau et singulier, par lequel il entreprend de prouver que l'Oppien, auteur du poëme de la Chasse, n'est point le même que celui qui a composé le poëme de la Pêche, qu'ils vivoient à des époques différentes, et que c'est par une erreur impardonnable que tous les critiques se sont toujours accordés à les prendre pour un seul et même écrivain. J'ai cru devoir réfuter cette accusation, et renverser un système aussi contraire à la vérité qu'au bon goût. J'ai examiné dans la préface

de mon édition, la nature des preuves sur lesquelles étoient fondées les assertions de M. Schneider. Je ne répéterai point ici une discussion qui peut n'être pas du goût de tous les lecteurs. Ceux qui pourroient s'intéresser à ce point de critique, peuvent consulter cette préface. Je me hâte de parler des traductions qui ont précédé la mienne.

Le poëme de la Chasse n'a encore été traduit en entier qu'une seule fois, et en vers, par Florent Chrétien, précepteur d'Henri quatre. Chrétien étoit fort savant en grec et en hébreu; sa traduction ne manque pas de fidélité; il paroît avoir travaillé sur l'édition d'Alde, fort défectueuse et dans laquelle il manque plusieurs vers. D'ailleurs la langue françoise étoit alors bien éloignée de ce degré de perfection, de cette clarté, de cette élégance, qui lui ont mérité l'estime de toutes les nations de l'Europe, et qui la font considérer comme la langue universelle, plutôt que comme celle

d'un seul peuple. La poësie de Chrétien est foible même pour son siècle. Cette traduction parut en 1575 sous ce titre: *Les quatre livres de la Vénerie d'Oppian, poëte grec d'Anazarbe; à Paris, de l'imprimerie de R. Étienne, par Mameſt Patisson.* M. D. LXXV. Ce livre est devenu fort rare.

Environ cent ans après, un Anonyme traduisit en prose *les deux derniers chants de ce poëme*, pour servir de suite au traité de la *Chasse d'Arrien.* Cette traduction, qui fourmille de contresens, écrite d'un style presque barbare, annonce que son auteur n'avoit qu'une très-foible connoissance de la langue grecque. L'abbé Goujet, en parlant de cette traduction dans sa *Bibliothèque françoise*, l'attribue à Défermat, conseiller au Parlement de Toulouse, habile mathématicien. La seule preuve sur laquelle ce bibliographe se fonde est, que l'exemplaire qu'il a vu à la bibliothèque du roi, portoit le nom de Défermat,

écrit sur le titre. Il eût été plus naturel d'en conclure que ce livre avoit appartenu à celui dont il porte le nom. Cette traduction parut à la suite de celle d'Arrien, chez *David Hortemels* en 1690. Depuis, Oppien n'a point été traduit en françois, et le poëme de la Pêche n'a jamais paru en cette langue. Nous le publierons incessamment.

Les Italiens, qui ont traduit avec succès tous les poëtes grecs, n'ont pas oublié le nôtre. L'abbé Antonio Maria *Salvini*, si célèbre en ce genre, publia les deux poëmes d'Oppien à Florence 1728. Sa traduction en vers italiens de huit syllabes est très-fidèle. Il l'a enrichie de quelques notes. On assure que les Anglois ont aussi traduit Oppien en leur langue; mais quelques recherches que j'aie faites, je n'ai pu me procurer cette traduction angloise.

Il me reste à parler du système que j'ai suivi dans cette traduction, et du but que je me suis proposé dans les remarques qui l'accompagnent.

J'ai toujours pensé que le véritable mérite d'un ouvrage de cette nature, étoit la fidélité; et j'ai fait tous mes efforts, pour rendre les pensées de mon auteur dans le même degré de force ou de foiblesse qu'il les a produites. Je suis également persuadé que la partie la plus essentielle de la fidélité qu'on doit exiger d'un traducteur, consiste à imiter, autant qu'il est en lui, les mouvemens et le coloris du style de l'original dont il veut transmettre dans sa langue les beautés et les défauts. Oppien est un poëte; et j'ai cru devoir donner à ma traduction un ton poétique: que n'ai-je pu l'écrire en vers, l'imitation eût été plus parfaite!

Les remarques qui suivent cette traduction sont un abrégé des remarques latines, que j'ai données à la suite de l'édition. Je n'entre point ici dans les éclaircissemens que le texte peut exiger: c'est l'édition qu'il faut consulter à cet égard. Mon unique objet est d'expli-

quer la pensée de l'auteur lorsqu'elle me paroît obscure, de rappeler au sens littéral les passages où le génie de la langue françoise m'a forcé d'être moins fidèle que je n'aurois dû l'être, de mettre sous les yeux du lecteur les différens usages de l'antiquité qui concernent la chasse, ou qui font allusion aux mœurs de ces temps. Enfin j'ai essayé de donner une idée du degré de connoissance que les anciens avoient des animaux dont Oppien fait la description.

Les extraits de la grande histoire des animaux d'Eldémiri, qui font suite à cette traduction, sont d'une autre plume. C'est l'ouvrage d'un jeune homme mon confrère et mon ami, aussi recommandable par ses connoissances précieuses dans les langues orientales que par ses vertus et sa rare modestie qui me défend de le nommer.

LA CHASSE,

POËME.

CHANT PREMIER.

DIVIN MORTEL, c'est pour toi que je chante, glorieux soutien de la terre, astre chéri des belliqueux enfans d'Ænée, tendre rejetton du Jupiter d'Ausonie, Antonin, heureux fruit de l'hymen fortuné qui unit à l'illustre Sevère l'illustre Domna. Noble épouse d'un magnanime époux, cette aimable mere d'un fils rempli de grace, est la Vénus d'Assyrie, c'est Phébé, dont l'éclat lumineux n'est jamais éclipsé. O vous dont l'origine ne le cede en rien à celle du fils de Saturne, daignez m'être propices, Titan rayonnant de gloire, & toi brillant Apollon, qui tiens de ton pere l'empire de l'univers conquis par ses mains puissantes.

C'est pour toi que la terre libérale produit de son sein fécond les fruits et la verdure ; c'est pour toi que l'Océan paisible nourrit ses monstrueux habitans ; c'est pour toi que tous les fleuves roulent leurs eaux limpides puisées au sein des mers, et que la gracieuse Aurore s'élance en souriant dans les cieux.

Je desire chanter les nobles plaisirs de la chasse ; Calliope me l'ordonne, et Diane le veut. J'ai entendu, (autant qu'il est permis à un mortel) j'ai entendu la voix de cette déesse. Je lui ai répondu. Elle me parla la premiere & me dit :

D. Leve-toi, marchons dans un sentier pénible, où nul mortel guidé par les Muses n'ait encore porté ses pas.

O. Favorise mes chants, chaste déesse, et la voix d'un mortel secondera tes desirs.

D. Je ne veux point qu'en ce jour tu chantes Bacchus, dont les fêtes triennalles se célebrent sur les montagnes, ni les danses de ce dieu sur les bords de l'Asope, dont les flots baignent l'Aonie.

O. Je ne parlerai point, puisque tu me l'ordonne, des mysteres nocturnes de Sabazius. J'ai souvent autrefois mené des chœurs de danse en l'honneur du fils de Thyonée.

D. Tu ne célébreras, ni la race des Héros, ni les courses maritimes de l'Argo, ni les

guerres des mortels, ni le dieu destructeur qui y préside.

O. Je ne chanterai point les combats ni les funestes exploits de Mars. La défaite des Parthes, la prise de Ctésiphonte eussent cependant fourni un noble sujet à mes chants.

D. Garde sur les combats un silence profond. Ne parle pas non plus de la ceinture de Vénus; je hais ce qu'on nomme les jeux de cette fille de l'océan.

O. Déesse, je le sais, tu n'es point initiée aux mystères de l'hymen.

D. Chante plutôt la guerre que les chasseurs courageux déclarent aux animaux sauvages. Chante les espèces variées et légères des chiens et des coursiers, les ruses subtiles, l'art ingénieux de suivre les bêtes à la piste, les haines des habitans des bois, leurs amours formées dans les montagnes, et dont les plaisirs sont exemts de larmes; chante leurs enfantemens qui n'ont pas besoin des secours de Lucine.

Tels furent les ordres de la fille du puissant Jupiter; je les ai entendus, et je chante; puisse ma voix frapper au but qui m'est prescrit. Et toi dont l'empire s'étend des portes de l'Aurore aux extrémités de l'Océan, daigne d'un front serein sourire à mes vers, me tendre avec bonté cette main protectrice qui verse le

bonheur sur la terre et sur ses cités, et qui peut assurer le succès de mes chants.

Jadis un dieu fit présent aux mortels de trois sortes de chasses : l'une s'exerce sur la terre, l'autre dans les airs, et la troisième au milieu des eaux ; mais les travaux en sont bien différens. Comment pourroit-on comparer l'homme qui des profondeurs de l'onde tire, avec le secours de la ligne, un poisson palpitant, ou précipite du haut des airs l'oiseau qui plane les aîles étendues, avec celui qui combat sur les montagnes des animaux farouches et sanguinaires ? Ni le pêcheur, ni l'oiseleur ne sont pas, assurément, dispensés de travail, mais leur peine est toujours suivie d'un plaisir sans mélange, que le carnage ne souille jamais ; ils ne risquent point de répandre leur propre sang. Tranquillement assis sur les rochers qui bordent le rivage, armé de ses roseaux courbés et de ses cruels hameçons, le pêcheur enchaîne le poisson qui se joue dans les eaux. Quel plaisir pour lui, lorsque, d'un fer acéré, il perce l'habitant de l'onde, l'arrache malgré ses bonds à sa profonde demeure, l'enlève, et le voit s'agiter en l'air, avec la souplesse et l'agilité d'un danseur. Le travail de l'oiseleur est, sans doute, bien doux ; il ne porte pour sa chasse,

ni épée, ni glaive recourbé, ni javelots armés d'airain : l'épervier compagnon de ses travaux le suit dans les bocages. De longues ficelles, l'humide glu dont la couleur imite celle du miel, des roseaux qui sillonnent les routes de l'air, voilà tout son appareil. Qui oseroit assimiler dans ses chants ces différéns travaux, comparer l'aigle au lion, ce roi des animaux, la murcene aux pantheres vénimeuses, les thos aux éperviers, les rhinoceros aux hérissons de mer, le pluvier aux chevres sauvages, et tous les monstres des mers à un seul éléphant ?

Les chasseurs donnent le trépas aux loups, et les pêcheurs aux thons. Les brebis sauvages tombent sous les coups des chasseurs, et les oiseleurs ravissent les colombes. L'ours est abattu par les hommes hardis qui le poursuivent, et le mormyre est la proie de celui qui le guette sur le rivage. Les cavaliers triomphent du tigre, et les pêcheurs des trigles. Les chasseurs prennent le sanglier en suivant ses traces, & l'oiseleur avec sa glu enchaîne les rossignols.

O Nérée, ô divinités qui habitez le sein d'Amphitrite, et vous aimable chœur des Dryades qui chérissez les oiseaux, pardonnez ; déja les Muses me rappellent sur mes pas ; je vais chanter pour les dieux qui se plaisent à faire couler le sang des animaux sauvages.

Je veux premierement que les jeunes chas-

seurs ne soient point chargés d'un embonpoint excessif. Souvent il faut, au milieu des rochers, s'élancer sur un cheval d'une taille élevée, franchir de larges fossés, et poursuivre d'un pied vigoureux et léger les bêtes sauvages à travers les forêts. Que les hommes trop gras ne viennent donc point à la chasse : que ceux qui sont trop délicats s'en abstiennent aussi ; quelquefois un chasseur passionné se trouve dans la nécessité de combattre corps à corps des animaux belliqueux. Allez porter la guerre dans les forêts, vous qu'une heureuse constitution rend tout-à-la fois et légers à la course, et robustes dans les combats. Que dans sa main droite le chasseur agite de longs javelots armés d'un fer à double tranchant, et qu'un glaive recourbé soit passé dans sa ceinture, prêt à donner le trépas aux animaux féroces, ou à repousser les attaques des brigands. De sa gauche, s'il est à pied, il guidera ses chiens, et s'il monte un cheval, il gouvernera le frein qui dirige le coursier. Sa tunique relevée avec grace sera fixée au-dessus du genouil, par le double contour d'une courroye. Le manteau qui flotte, en descendant du col, sur l'un et l'autre bras, doit être rejetté derriere les épaules ; les mouvemens du chasseur en seront plus libres. Ceux qui s'attachent à suivre les traces incertaines des habitans des bois, doivent marcher à nud,

de peur que le bruit de la chaussure qui gémit pressée sous le pied, ne dissipe le sommeil épanché sur les yeux des animaux. Il vaudroit encore mieux ne point porter de manteau. Agité par le soufle de l'air, souvent il effraye le gibier timide et lui fait prendre la fuite. Que les chasseurs soient donc légérement vêtus; c'est ainsi que les aime la fille de Latone, cette déesse qui se plait à lancer des traits.

L'heure de la chasse varie suivant les différentes saisons. On triomphe des bêtes sauvages lorsque le jour commence et quand il est prêt à finir; à midi & quelquefois le soir : quelquefois aussi durant la nuit, à la clarté des rayons de la lune. Cependant le lever de l'aurore est l'instant le plus propice aux chasseurs. Les regards sereins de cette déesse répandent sur l'univers un calme favorable aux courses fatiguantes, lorsque le printems fait éclore les feuilles, ou que l'automne sur son déclin les séme à nos pieds.

Les saisons tempérées secondent merveilleusement la vitesse des coursiers, des chasseurs et des chiens. Elles règnent, lorsque le printems répandant ses trésors sur la nature, chasse au loin les nuages peres des frimats, et que la mer applanie permet aux nautoniers de déployer sur les vaisseaux ces aîles éclatantes qui les font voler sur la surface de l'onde;

lorsque la terre fouriant au cultivateur, délie les nœuds qui captivoient les fleurs, entrouvre les boutons de rose. Elles règnent à la fin de l'automne, au dernier solstice, lorsque la maison du laboureur est enrichie des présents de Pomone, qu'il a recueillis avec soin; lorsque le fruit de Minerve remplit les vases de sa liqueur onctueuse; lorsque foulant la grappe, le vendangeur chante joyeusement l'hymne du dieu du vin; et que par les soins de l'abeille, les ruches sont chargées des rayons d'un miel odorant.

Si l'hiver est dans sa force, chassez au milieu du jour, à l'heure où retiré dans sa cabane le berger allume une flamme passagere avec quelques bois secs ramassés dans les forêts, et fait, assis auprès du feu, les apprêts de son repas. Mais en été, évitez les rayons enflammés et l'ardeur dévorante du soleil. Je vous invite à vous mettre en marche, aux premiers traits du crépuscule, à la pointe du jour; lorsque le laboureur attelant ses bœufs sous le joug de la charrue, déchire en longs sillons le sein de la terre; ou sur le soir, lorsque, le soleil inclinant son char, le berger donne à ses troupeaux le signal du retour: ils reviennent alors aux étables, courbés sous le poids de leurs mamelles gonflées de lait. Les petits quittant leur retraite, se précipitent en foule

au-devant de leurs mères et bondissent autour d'elles. Les veaux bondissent autour des génisses, les agneaux bêlants appellent les brebis, les chevreaux courent auprès des chèvres, et les poulains légers folâtrent aux côtés des jumens.

Voici les instrumens et les armes de la chasse, ces armes qui ne respirent que le carnage, et que doivent porter dans les bois et sur les montagnes des chasseurs courageux et pleins d'ardeur pour ce noble travail. Des rets, des fourches pour les supporter, des filets dans lesquels la proie gémira captive, des toiles, des osiers fortement tordus, une longue panagre, une lance à trois pointes, une pique toute de fer armée d'un large tranchant, un harpon, des pieux, des flèches aîlées, des épées, des haches, un trident propre à donner le trépas aux lièvres, des crochets tortueux, des anneaux de plomb, des ficelles de Sparte, des piéges, des nœuds, des perches, et une gibecière faite d'un tissu de mailles nombreuses.

Menez avec vous à la chasse de généreux coursiers; mais n'y conduisez que des mâles. Non-seulement les cavalles trop foibles de jarret ne pourroient pas fournir une longue course à travers les forêts, mais il faut encore se tenir en garde contre le tempérament lascif du cheval et écarter loin de lui les jumens, de peur que les desirs amoureux ne le fassent

hennir, et que saisis d'épouvante aux sons éclatans de sa voix, les faons, les chevreuils légers, les lièvres timides ne prennent aussitôt la fuite.

Les races des chevaux sont variées à l'infini. Le nombre des espèces égale celui des divers peuples que la terre nourrit de ses fruits. Je vais nommer les coursiers qui surpassent les autres par leur vigueur, et qui dans un concours remportent le prix sur leurs rivaux.

Tels sont ceux de Tyrrhène, de Sicile, de Crète, de Mazace, d'Achaïe, de Cappadoce; les Maures, les Scythes, ceux de Magnésie, de Thessalie, d'Ionie, d'Arménie; les chevaux Libiens, Thraces et Arabes.

Les gouverneurs des hippodromes et des haras, instruits de leur art, reconnoissent pour un excellent coursier celui dont le corps est embelli des formes que je vais décrire.

Sur son col flexible s'élève une tête de médiocre grosseur. Sa taille est allongée, ses membres sont arrondis. Sa tête relevée ramène par ses mouvemens sa mâchoire inférieure sur son poitrail. Son front large et brillant est couronné d'une crinière touffue, qui naît du sommet de la tête. Ses yeux vifs et pleins de feu semblent trop à l'étroit sous leurs paupières enflammées; je lui veux de larges naseaux,

une bouche médiocrement fendue, de courtes oreilles, une criniere flottante sur un col arrondi, comme le panache dont un casque est rehaussé. Que son poitrail soit fourni, son corps allongé, son dos large et garni d'une double épine qui donne de l'embonpoint à ses reins. Qu'on en voie jaillir une queue longue et touffue. Ses cuisses doivent être pleines et musculeuses ; mais sa jambe, vers le pied, sera mince, effilée, semblable à celle du cerf dont le front est orné de longs rameaux, et qui court avec la rapidité des tempêtes. Que le talon du cheval soit recourbé, qu'une sole épaisse et dure enveloppe son pied, et s'éleve au-dessus de la terre.

Tel doit être un généreux courfier. Bouillant d'ardeur, ce belliqueux compagnon de vos travaux, ne respire que les combats de la chasse. Tels sont ceux de Toscane, d'Arménie, d'Achaïe, & ceux que la Cappadoce nourrit au pied du mont Taurus. J'ai remarqué dans ces derniers une singularité surprenante : tant qu'ils conservent dans la bouche les dents de leur enfance, et que leur corps est gonflé de lait, ils n'ont aucune vigueur; mais plus ils vieilliſſent plus ils deviennent légers et prompts à la courſe. Voilà ceux qu'il faut dresser aux combats et à la chasse des bêtes féroces : ils s'élancent avec audace au-devant des armes,

rompent les phalanges les plus serrées, attaquent les animaux les plus courageux.

Avec quelle fierté le coursier belliqueux entend, au milieu des batailles, le son martial de la trompette, signal des combats ! De quel œil intrépide il fixe un épais bataillon de jeunes guerriers, et soutient les éclairs foudroyans du fer et de l'airain ! il sait, quand il doit rester immobile, ou fondre sur l'ennemi. Il comprend l'ordre des généraux. Ombragé d'une aile d'airain, souvent il approche en silence des remparts ennemis, lorsqu'animés du desir de saccager une ville, les guerriers élévent sur leurs têtes de larges boucliers, obliquement affermis l'un sur l'autre, et forment par leur industrie une plaine au milieu des airs : l'éclat éblouissant de l'astre du jour frappe l'airain qui le repousse en longs éclairs jusqu'aux voûtes célestes.

La nature qui produit tant de merveilles, entre mille belles qualités a sur-tout donné au coursier le courage des humains et un cœur capable de nos diverses affections. Il hennit en voyant son illustre cavalier. Il gémit, lorsque dans les combats il voit tomber le courageux compagnon de sa gloire. Quelquefois le cheval, au milieu des batailles, a rompu les liens du silence, et franchissant les loix de la nature, a pris une voix humaine et parlé

comme les mortels. Le belliqueux coursier du roi de Macédoine, Bucéphale, combattoit avec ses armes naturelles. Un cheval courut légérement sur la sommité des fleurs; un autre, sur les flots de l'océan, sans toucher l'onde amère. Un cheval porta le vainqueur de la Chimere au-dessus des nuages. Un cheval, par ses hennissemens, et les ruses d'un écuyer, donna un souverain aux peuples de la Perse. Ces animaux respectent les liens de la nature et du sang. Il est inoüi qu'ils aient jamais formé d'hymen illégitime. Ils ne brûlent que d'une pudique ardeur.

On dit qu'autrefois un monarque, riche en troupeaux, possédoit dans ses campagnes un superbe et nombreux harras. Une maladie funeste moissonna tous ses chevaux, et n'en épargna que deux, une cavalle et son jeune poulain qu'elle allaitait encore. L'âge eut à peine formé sa taille, que son maître, homme impie, tenta de faire passer la mere dans les bras du fils. Bientôt il s'apperçut de l'aversion qu'ils avoient pour un hymen incestueux que leur fait abhorrer la nature; alors il médite un dessein affreux, et machine contr'eux une ruse perfide, guidé par l'espoir de faire revivre la race de ses coursiers. Dans la profondeur de sa scélératesse, il commence par couvrir de peaux et le fils et la mere. Il les oint l'un et

l'autre de parfums; il se flattoit, sans doute, de dissiper l'odeur qui détruisoit en eux l'amour. O dieux ! il ne vit pas qu'il commettoit un crime. Enfin cet hymen abominable, détesté des coursiers, s'accomplit; tel autrefois, chez les mortels, se célébra l'hymen fatal du fugitif Oedipe. Mais ils ne sont pas plutôt dépouillés de leurs voiles, que connoissant cette noire trahison, et pénétrés d'une douleur profonde, ils se lancent des regards menaçans. La malheureuse cavalle regarde avec horreur son fils, qui n'étoit plus son fils; & celui-ci, époux criminel, incestueux, sa déplorable mere qui avoit cessé de l'être. Ils se cabrent en frémissant de rage, rompent leurs liens, fuyent à travers la plaine et remplissant l'air de leurs hennissemens, semblent prendre les immortels à témoins de ce crime, et former des imprécations contre l'auteur de cet exécrable hymenée. Gémissant enfin de leur sort, ils s'élancent avec fureur, se frappent la tête contre les rochers, se brisent le crâne, et se privent volontairement de la vie. Ils expirent la tête penchée l'un vers l'autre. C'est ainsi qu'une antique renommée a consacré la gloire des coursiers.

De tous les chevaux que nourrissent les innombrables contrées de la terre, les plus légers à la course sont ceux de la Sicile, qui paissent

dans les plaines de Lilybée, et sur la triple montagne, dont le poids fait gémir Encelade. Là, des flancs de l'Oetna s'éleve en bouillonnant, et jaillit sans cesse dans les airs un fleuve de feu semblable à la foudre que vomit la nue. Les coursiers Arméniens qui bondissent sur les rives de l'Euphrate, et les Parthes ornés d'une longue criniere, déploient encore plus de vitesse que ceux de Sicile. Cependant les chevaux d'Ibérie l'emportent de beaucoup sur les Parthes; dans leurs courses ils font résonner la plaine sous un pied plus rapide. L'aigle qui s'élance dans les vastes champs de l'air, l'épervier qui plane les aîles étendues, ou le dauphin bondissant sur les flots, peut seul leur être comparé. Mais ces chevaux sont petits; ils ont peu de force, encore moins de courage; une course de quelques ſtades épuise bientôt toute leur vigueur. D'ailleurs leur corps est embelli des formes les plus élégantes; mais leur sole a peu de consistance; elle est humide et molle, et prend trop de largeur.

La race légere des coursiers de Mauritanie est préférable à toute autre pour les longues courses et les travaux fatiguans. Après eux, ceux de Libye, qui habitent les plaines sablonneuses de Cyrene, fournissent aussi une longue carriere. Ces deux espèces sont assez semblables, elles différent seulement par la taille; les

. Il sert de monture aux riches souve-
a taille élégante charme les yeux. Il
cavalier un siége commode, et sa bou-
icate obéit promptement au frein. Sa
petite, il est vrai, mais couronnée
paisse et longue crinière, qui flotte or-
sement sur son col, et dont la couleur
le dispute à l'or du miel.

encore une autre espèce de coursiers *Le Zèbre.*
spect gracieux flatte agréablement les
ils sont rayés, et pleins de vivacité;
ppelle *Orynges*, soit parce qu'ils naissent
sur les montagnes ombragées de forêts,
ce qu'ils poursuivent leurs femelles avec
osité. La beauté des Orynges, relevée
plus vives couleurs, est de deux sortes.
ont le col et le dos peints de longues
cées l'une auprès de l'autre. Tels sont
s légers, enfans du léger zéphyre. Les
ont ornés, ainsi que les léopards, de
irculaires, semées en grand nombre sur
corps. L'industrie des humains a coloré
uiers dès l'enfance, en leur brûlant le
c un fer ardent.

uis long-temps les mortels ont imaginé
oyens ingénieux de peindre un jeune
dans les flancs même de sa mère. Que
e de l'homme est puissant! Qu'il est
n inventions! Tout ce qu'il projette,

il l'accomplit! Il imprime diverses couleurs sur les chevaux encore renfermés dans le sein maternel!

En effet, quand l'aiguillon de Vénus presse la cavalle amoureuse, et qu'elle attend que le superbe étalon vienne bondir à ses côtés, alors on embellit ce noble époux en lui peignant le corps des couleurs les plus vives; tout fier de sa beauté on le conduit à son amante. Tel paré de riches vêtemens, par les mains des matrônes qui président aux mariages, couronné de fleurs, exhalant les doux parfums de Palestine, un jeune homme s'avance vers la chambre nuptiale en chantant l'hymne des époux; tel le coursier bouillant d'ardeur annonce son hymen par ses hennissemens. On retient quelque temps, en présence de son épouse, cet époux éclatant de beauté, et tout écumant de desirs; puis on le laisse courir aux aimables caresses de l'amour. Bientôt la cavalle dont les yeux ont reçu l'empreinte des vives couleurs dont brilloit l'étalon, attire dans ses flancs les germes producteurs, conçoit, et met au jour un fils qui brille des riches couleurs de son père.

Par de semblables moyens, ceux qui s'appliquent à dresser des gluaux, les oiseleurs, ont aussi trouvé l'art de peindre de diverses nuances les petits des colombes. Lorsque ces oiseaux

s'approchent pour goûter les plaisirs de l'hymen et confondent avec un doux murmure leurs becs amoureux dans celui de leurs épouses, le mortel qui nourrit ces oiseaux apprivoisés emploie une ruse ingénieuse. Il place auprès des femelles des vêtemens teints dans la pourpre éclatante. L'aspect agréable de cette couleur charme les yeux des colombes, au moment où leur cœur s'ouvre à la volupté, et leur fait donner le jour à des petits revêtus de pourpre.

Les habitans de la Laconie usent envers leurs épouses d'un pareil stratagême. Lorsqu'elles portent dans le sein le fruit de leurs amours, on expose à leurs regards des tableaux où sont représentés les jeunes héros qui, par une rare beauté, brillerent autrefois parmi les mortels; Nirée, Narcisse, le blond Hyacinthe, le belliqueux Castor et son frere Pollux, qui fit tomber sous ses coups le cruel Amycus; où les aimables demi-dieux et les immortels dont les graces sont vantées, Phébus couronné de laurier, et Bacchus entouré de lierre. Ces femmes prennent plaisir à considérer des images charmantes, et frappées d'admiration pour la beauté elles mettent au jour de beaux enfans.

Tels sont les préceptes que l'on peut donner sur les coursiers: ô mon génie, chantez à présent, mais d'un ton plus bas, les races légeres des chiens; dites quels sont ceux qui par leur

vigueur l'emportent sur les autres, et que les chasseurs recherchent avec plus de soin. Ce sont les chiens de Péonie, d'Ausonie, de Carie, de Thrace, d'Ibérie, d'Arcadie, d'Argos, de Lacédémone et de Taigéte; les chiens Sarmates, Celtes et Crétois; les Magnésiens, les Amorgéens, tous ceux qui sur les rivages fabloneux de l'Égypte gardent les grands troupeaux; les Locriens et les Molosses aux yeux brillans.

Si vous voulez mêler et croiser ces races excellentes, c'est au printems qu'il faut leur dresser le lit nuptial. C'est au printems que les desirs de l'amour, plus chers à tous les cœurs, enflamment également les chiens et les reptiles odieux, les habitans de l'air et ceux des eaux. C'est au printems que la vipere, chargée d'un venin mortel, se rend au rivage pour s'enlacer à sa maritime épouse. Au printems tout le vaste océan frémit avec un doux murmure sous la loi de Cythérée. Les poissons agités par les desirs de l'hymen, font rider en courant la surface unie de la mer. Au printems les ramiers amoureux poursuivent les colombes, les chevaux caressent de leurs pieds les cavalles qui paissent dans la prairie, les taureaux impétueux s'élancent sur les genisses, les beliers aux cornes recourbées saillissent les brebis, les sangliers enflammés d'amour fondent sur les laies, les

boucs *chevauchent* les chèvres velues. Les mortels eux-mêmes brûlent au printemps d'une plus vive ardeur ; tous les êtres enfin fléchissent en cette saison sous le joug de Vénus.

En unissant par l'hymen les différentes races, ayez soin d'accoupler ensemble celles qui ont des convenances et des rapports plus marqués. Aux chiens d'Élide mariez ceux d'Arcadie, ceux de Pannonie à ceux de Crète. Donnez à un époux Sarmate une épouse Ibérienne. Par ce moyen vous ferez d'heureux mélanges ; toutefois les races excellentes ne doivent point être croisées. Elles en sont meilleures au jugement des chasseurs expérimentés.

Les races des chiens sont innombrables ; je vais néanmoins décrire la forme et la beauté de quelques-unes.

Le chien courant.

Un beau chien doit avoir le corps nerveux et allongé, la tête médiocre, légère, ornée de grands yeux dans lesquels brillent des prunelles d'un bleu tendre. Sa gueule largement fendue est armée de fortes dents ; ses oreilles sont courtes et revêtues d'une peau délicate. Il a le cou long, la poitrine large et fournie ; les pattes de devant plus courtes que les autres, montées sur un tibia long et droit. Il lui faut de larges omoplates, les côtes des flancs arquées, des reins charnus sans être gras, et d'où jaillit une queue rude, épaisse, nerveuse et garnie de longs poils.

Tels sont les chiens que l'on destine aux longues courses, et à poursuivre les chevreuils, les cerfs, et les lièvres rapides.

Le Bouldogue ou Dogue de forte race.

Il en est d'autres dont un courage martial est l'appanage. Ils attaquent les taureaux, s'élancent sur les sangliers impétueux, et leur donnent le trépas. Pleins de confiance en leurs propres forces, ils ne redoutent pas même les lions leurs souverains. Une taille énorme les fait ressembler à des collines élevées. Ils ont le museau applati, et de vastes sourcils qui retombant sur les yeux leur donnent un air terrible. De brillantes prunelles étincellent dans leurs yeux enflammés. Leur corps robuste est revêtu d'un poil épais et présente un large dos. Ils ne sont pas légers à la course, mais leur courage est extrême, leur force ne sauroit s'exprimer, et leur valeur indomptable ne redoute aucun danger.

Formez à la chasse ces chiens belliqueux; ils poursuivent tous les monstres des forêts. Cependant la couleur blanche ou bleue annonce en eux de mauvaises qualités. Les chiens de ce poil ne sont pas capables de supporter longtemps l'ardeur du soleil, ni la rigueur des frimats. L'on doit préférer à tous les autres ceux qui par la couleur ou la forme ressemblent aux bêtes cruelles, aux loups meurtriers des brebis, aux tigres aussi légers que les zéphyrs, aux

renards, aux pantheres. Tous ceux qui portent la couleur de Cérès et du froment sont à la fois robustes et prompts à la course.

Si vous mettez vos soins à élever de jeunes chiens, ne permettez jamais qu'ils sucent la mamelle d'une chevre, d'une brebis, ou d'une chienne domestique. Ils deviendroient pesans et n'auroient aucun courage. Qu'ils tètent plutôt une biche, une lionne apprivoisée, une chevrette, ou une louve qui se plait aux courses nocturnes. Par là vous leur procurerez la force et la vitesse, et ils seront semblables aux nourrices qui les auront allaités.

Donnez à vos chiens, lorsqu'ils sont dans l'enfance, des noms courts et qui se prononcent avec rapidité, afin qu'ils entendent rapidement votre voix. Accoutumez-les, dès leur tendre jeunesse, à chasser avec les coursiers dont ils doivent être les compagnons. Doux et amis de tous les humains, qu'ils n'aient de haine que pour les bêtes sauvages. Qu'ils ne soient point enclins à aboyer : le silence est une loi sacrée pour les chasseurs, sur-tout pour ceux qui suivent les animaux à la piste.

Cette espece de chasse assez difficile se fait de deux manieres, ou par les hommes ou par les chiens. Les hommes, dont le génie est si fertile en inventions, reconnoissent à la vue et suivent les traces des animaux; les chiens les

découvrent par le seul odorat. L'hiver est pour cette chasse la saison la plus favorable aux humains; ils suivent d'un œil facile leur proie, dont tous les pas, tracés sur la neige ou imprimés dans la boue, frappent les regards. Le printems est aussi ennemi de l'odorat des chiens que l'automne lui est propice. Au printems la terre se couvre de plantes et de fleurs de toute espece. Elle exhale mille parfums. Les prairies, sans le secours de l'agriculture, se parent de l'éclat de la pourpre, et la campagne embaumée émousse entierement l'odorat qui conduit le chien sur les traces du gibier. Mais lorsque l'automne sur son déclin murit les fruits et les raisins, alors les plantes desséchées permettent aux chiens d'exercer sans obstacle le sens qui les guide à la chasse.

Le Basset. Parmi les chiens qui chassent à la piste, il est une espece excellente, petite à la vérité, mais qui seule mériteroit un long poëme. Les peuples sauvages de la Bretagne qui se peignent le corps de couleurs variées, élevent ces animaux avec soin et les nomment *Agasses* en leur langage. Cette race, par sa grosseur, est assez semblable à ces chiens méprisés et gourmands, condamnés à travailler pour les plaisirs de la table. La taille des bassets est cambrée. Ils sont maigres et revêtus d'un poil épais; ils ont peu de vivacité dans les yeux, mais leurs pattes

sont armées d'ongles redoutables, et leur gueule est hérissée d'un rempart de dents serrées, dont la morsure est vénimeuse. C'est sur-tout par la délicatesse de son odorat que l'Agasse l'emporte sur tous les autres chiens. Il excelle à aller en quête, et n'a pas moins de talent pour connoître par le flaire la route que le rapide oiseau suit dans les airs, que pour trouver la piste des animaux qui courent sur la terre.

Voulez-vous éprouver les dispositions de ces chiens ? portez loin des portes de votre habitation un lièvre vivant ou mort ; mais imitez en marchant les sinuosités d'un sentier tortueux. Suivez dabord une route droite, puis détournez obliquement vos pas. Allez ensuite à gauche, revenez à droite, et formez les replis d'un labyrinthe. Lorsque vous serez éloigné de la ville ou des portes de votre demeure, creusez une fosse, et enterrez y votre gibier. Retournez ensuite à votre logis, puis revenant sur vos pas amenez avec vous votre chien que l'inquiétude et le désir de la quête tourmentent déja. A peine sera-t-il lancé dans la plaine, que vous le verrez frémir de joie à l'odeur du lièvre, et chercher ses traces sur la terre. Quelle que soit son ardeur, il ne peut dabord les trouver ; il erre de tous côtés avec inquiétude, va, revient sur ses pas, se tourmente et s'agite.

Telle une jeune épouse, lorsque la dixieme lune amene le terme de son premier enfantement, frappée de l'aiguillon douloureux de Lucine, arrache la bandelette qui captivoit sa chevelure, déchire le riche vêtement qui couvre son sein; presque nue, souffrante, et les cheveux épars, elle erre dans ses appartemens; tantôt elle revient se jetter sur son lit: quelquefois se roulant sur la poussiere, elle pousse des cris douloureux, et flétrit de sa main les roses de ses joues. De même celui-ci, tourmenté d'un chagrin dévorant, court çà et là, et tour-à-tour interroge chaque pierre, chaque butte, redemande sa proie à tous les sentiers, aux arbres, aux vignes, aux buissons, aux guerets. Mais lorsqu'il en rencontre enfin la trace il fait éclater sa joie par ses aboyemens aigus. Comme une tendre genisse bondit autour de la mere qui l'allaite, il s'élance transporté de plaisir. Vainement vous chercheriez à le détourner en vous éloignant de lui; attiré par l'odeur qui le flatte, il poursuit sa quête sans relâche jusqu'à ce qu'il ait fourni sa carriere et qu'il soit parvenu au terme de ses travaux.

Si vous lancez ce chien sur des lièvres qui n'auront point encore été chassés, il s'approchera d'eux, sans se laisser appercevoir, et posant ses pas sur leurs traces, il se glissera sous les vignes, ou dans les roseaux, pour s

dérober à leur vue. Tel un voleur, pour ravir un chevreau, guette l'instant où le berger sommeille, et s'approche à pas de loup : le chien n'est pas plutôt parvenu en rampant au buisson où son lièvre est gîté, qu'il s'élance avec la rapidité d'un trait, ou plûtôt d'un serpent qu'un moissonneur éveille lorsqu'il reposoit auprès de son repaire vénimeux ; ainsi le chien se précipite avec ardeur : s'il atteint son gibier, il le terrasse, lui donne aussitôt le trépas avec ses ongles aigus, et saisissant dans sa gueule cet énorme fardeau, il s'avance à votre rencontre ; accablé sous le poids, halletant de fatigue, il s'empresse de vous apporter sa proie.

Vous avez vu en été un char traîner avec effort dans une métairie la moisson dont il est surchargé. Les rustiques Villageois le voyant s'avancer de loin, courent en foule à sa rencontre ; les uns pesent sur les roues, d'autres poussent par derriere, ceux-la soulevant le timon secondent les efforts des bœufs ; le char entre, à l'instant on délie le joug, les bœufs couverts de sueurs se reposent de leurs fatigues et leur conducteur ouvre son cœur à la joie. C'est ainsi que le chien s'avance portant à sa gueule le fardeau de sa proie ; le chasseur joyeux s'empresse d'aller à sa rencontre et prenant dans ses bras et le gibier et celui qui l'a pris, il serre l'un et l'autre contre son sein.

Telle une jeune épouse, lors
lune amene le terme de son
ment, frappée de l'aiguill
Lucine, arrache la bande
chevelure, déchire le rich
son sein; presque nue, s
épars, elle erre dans
elle revient se jetter
se roulant sur la po
douloureux, et fl
ses joues. De m
chagrin dévoran
tour interroge
redemande sa
arbres, aux vi
Mais lorsqu
éclater sa jo
une tendr
qui l'alla
Vainemen
rous élo
le flatt
qu'à ce

s animaux,
à la ceinture
ne par la croupe
sse autrefois, pour
table. Chez les mor-
la tête de la Gorgone,
ter changé en or, Persée
seur : porté sur les aîles
pieds étoient ornés, il saisis-
s les lièvres et les thos, les
s, les daims légers, les oryx;
cerfs mêmes par le bois or-
couronne leur tête. Castor, dont

parvenant annonce le retour de la lumiere,

Si ut de chasser à cheval les animaux n'aur d'un javelot adroitement lancé, il chera x uns le trépas, et poursuivant les pos de ses coursiers rapides, il les s

t
ls
un
aux
avec le
liqueux
r tous les
nbats qu'il
lyte enseigna
de tendre les
e de Schœnée,
un trait mortel le
ta les flèches ailées
habitans des forêts;
s autres Orion, chas-
génieuses, imagina les
et cette chasse furtive par
d le gibier au milieu des

trefois les héros qui les pre-
les sentiers de la chasse. Mille
eux furent épris pour elle du
amour. Lorsqu'une fois on a
ble aiguillon de ce plaisir, on ne
e pas volontiers. Il nous arrête par
ne inexprimables. Autant un doux
l que l'on goute au printems sur un
leurs, ou dans une sombre caverne,
nt l'ardeur de la canicule, fait éprouver

de volupté, autant les chasseurs en trouvent à prendre leurs repas au milieu des rochers. Quel plaisir pour eux, de cueillir les fruits dorés de l'automne, d'étancher leur soif au ruisseau frais et limpide qui s'écoule d'un antre, d'oublier leurs fatigues dans un bain délicieux ; & combien les vases remplis d'un doux laitage, que les bergers leur portent dans les bois, sont pour eux d'agréables présens !

Chantons premierement les taureaux, cette espèce jalouse à l'excès ; chantons ces fréquens & terribles combats qu'allument entr'eux les desirs de l'hymen. Unique souverain, le taureau que sa taille et sa force élevent au-dessus des autres, regne en tiran sur tout le troupeau. Il domine sur les femelles et sur les taureaux plus foibles que lui ; tous redoutent ce monarque puissant armé de cornes menaçantes : les genisses elles-mêmes tremblent à l'aspect de leur époux furieux. Mais si quelqu'autre taureau, écarté du troupeau dont il est aussi le roi, marche à sa rencontre, en secouant fiérement la tête, alors un violent combat s'éleve entr'eux. D'abord posés en présence l'un de l'autre, ils se mesurent des yeux ; la fureur jalouse dont ils sont embrasés, éclate dans leurs regards ; le feu sort à travers leurs nazeaux ; ils déchirent la terre avec leur pied, semblables à des athletes qui veulent se couvrir

de poussiere. Ils se défient réciproquement au combat en poussant de belliqueux mugissemens. A peine ils ont sonné la charge, qu'ils s'élancent avec impétuosité l'un sur l'autre, et de leurs cornes aigües, se percent le flanc tour-à-tour. Ainsi dans un combat naval, lorsque le dieu de la guerre allume sur les flots, le flambeau de la discorde, deux immenses vaisseaux font briller en se menaçant les éclairs de l'airain dont ils sont herissés; poussés par un vent rapide, et par l'effort des nautonniers, ils volent, proue contre proue, à la rencontre l'un de l'autre, ils s'approchent, ils se choquent, le bruit des armes, les cris des combattans, le fracas des vaisseaux qui se brisent, retentissent sur les prochains rivages, et font gémir au loin le vaste empire de Nérée. Tels ces taureaux furieux font retentir les airs sous les coups terribles qu'ils se portent; jusqu'à ce que l'un d'eux, obtienne enfin une victoire long-tems douteuse et chere à ses desirs. L'autre cependant ne veut plus porter le joug de la servitude; honteux d'être vaincu et poussant de profonds soupirs, il va cacher sa défaite dans le sein des forêts épaisses. Là, durant des années entieres, vivant seul au milieu des rochers, il pait, loin de son troupeau, dans les bois et sur les montagnes. Comme un athlete qui veut accroître sa vigueur, il exerce

ses forces ; mais dès qu'il les sent assez redoutables pour balancer celles de son rival, il remplit les vallons de ses cris ; son vainqueur y répond et la forêt en est ébranlée. Bientôt de plus fiers mugissemens augmentent son audace ; il descend avec impétuosité des monts qu'il habitoit, fond sur son ennemi et remporte sur lui une victoire facile ; ses forces se sont accrues par la vie sauvage qu'il menoit dans les bois, et les plaisirs de Vénus ne les ont point énervées.

Les diverses espèces de taureaux sont innombrables, et leurs mœurs varient à l'infini. Ceux qui dans l'Égypte paissent les bords de ce fleuve dont les canaux multipliés font naître de riches moissons, ont la blancheur éblouissante de la neige, et surpassent tous les autres en grosseur. En les voyant de loin, on les prendroit pour un immense vaisseau qui vogue sur la terre. Leur caractere est doux ; amis des humains, ils s'accoutument dès la jeunesse à supporter tous les travaux qu'on leur impose.

Les taureaux de Phrygie ont la noble couleur de Cérès, et celle du feu ; un fanon large et majestueux descend de leur col, que surmonte une éminence arrondie. Leurs cornes sont d'une étrange nature ; elles ne sont point fixées sur la tête puissante de ces animaux, mais ils les baissent et les relevent à volonté.

Ceux

Ceux d'Aonie, embellis de diverses taches, ont l'ongle d'une seule pièce ; une corne unique et redoutable croît au milieu de leur front. En Arménie les taureaux ont deux cornes, qui pendent recourbées et roulées en spirale. Elles portent de funestes blessures.

Les taureaux de Syrie, ceux que produit la Chersonnèse et ceux qui paissent sur les montagnes d'où s'élève la magnifique Pella, sont roux, forts et courageux. Ils ont un large front, mènent une vie sauvage, et sont infatigables ; ils attaquent à coups de cornes, s'irritent aisément, poussent des mugissemens épouvantables et lancent des regards affreux. La jalousie les transporte, et leurs mâchoires sont largement fendues. Peu chargé d'embonpoint leur corps n'est point appésanti dans sa marche ; et quoique maigres, ils n'en sont pas moins vigoureux. Ainsi par un heureux accord, ces animaux unissent les dons divers qu'ils ont reçus des Dieux, et sont tout à la fois prompts à la course et robustes dans les combats.

On dit que le fils de Jupiter, l'infatigable Hercule, les amena jadis d'Eurythie. Ce fut le prix de la victoire qu'il remporta sur Géryon, près des bords de la mer, lorsqu'il combattit et terrassa ce triple monstre sur le roc élevé qu'il habitoit. Le héros se proposoit encore d'exécuter un autre travail, non pour obéir

à Junon, ou aux ordres d'Eurysthée, mais en faveur d'Archippus son ami, souverain de Pella. La vaste plaine qui s'étend aux pieds du mont Emblon, étoit changée depuis longtemps en une mer immense. L'Orontès, toujours débordé, promenoit au loin ses eaux vagabondes, et sembloit avoir oublié le chemin de la mer. Épris des charmes d'une nymphe fille de l'Océan, il s'arrêtoit au pied des collines, et loin de renoncer à la passion malheureuse qui le transportoit pour la belle Méliboée, il couvroit de ses flots une terre fertile. Deux montagnes prolongeoient l'une vers l'autre leur sommet majestueux, environnoient et bornoient des deux côtés le cours de ce fleuve. Le mont Dioclès étendoit vers l'aurore sa masse élevée, au couchant s'avançoit la pointe gauche de l'Emblon, et dans la plaine qu'ils renfermoient, le fleuve rouloit ses ondes impétueuses. Il les augmentoit sans cesse, et les portant jusqu'aux pieds des remparts de ma patrie, quoiqu'elle fût un continent, il en faisoit une île en la baignant de ses flots. C'est pour les réprimer que le fils de Jupiter, à l'aide de sa massue et de ses bras infatigables, devoit en mesurer le cours, séparer et diriger loin de la plaine les eaux de ce beau lac, et celles du fleuve rapide. Il accomplit cette immense entreprise en cou-

pant le sommet des montagnes qui bordoient les rives de l'Orontès. Il brisa les rochers qui enchaînoient l'onde de ce fleuve, et le faisant couler lui-même à flots précipités, il le fit descendre avec un horrible murmure, sur les bords de la mer. A sa chûte épouvantable, l'Océan retentit d'un bruit affreux que répéta le noir rivage de la Syrie. C'est avec moins de fracas que deux fleuves dont le cours est contraire, précipitent leurs eaux rapides au sein des mers qu'ils font mugir au loin; ni l'Ister qui, franchissant les barrières de glace que Borée oppose à son cours, roule son onde sur les rochers et les promontoires qu'il bat de ses flots, et traverse la Scythie avec un murmure effrayant et continuel, ni le fleuve sacré de l'Égypte, qui descendu de la Lybie épouvante la mer lorsqu'il vient y briser ses vagues écumeuses, ne font rien entendre de pareil aux mugissemens affreux dont le vaste Orontès, fit retentir les rives de l'Océan. Elles poussèrent un horrible cri lorsqu'elles reçurent dans leur sein la masse énorme de cette mer étrangère. Bientôt renaissant sous les eaux qui l'accabloient, la terre offrit à Hercule une plaine nouvelle, reprit sa couleur noire et sa fertilité. Aujourd'hui même encore ses guerêts se couronnent de riches moissons, et le bœuf laborieux foule

le grain entassé dans les aires voisines du temple de Memnon, de ce temple où les peuples de l'Assyrie pleurent l'aimable fils de l'Aurore, ce hêros que l'intrépide époux de Déidamie précipita chez les morts, à la fleur de ses ans, lorsqu'il marchoit au secours des malheureux Troyens. Une autre fois je célébrerai dignement, et dans l'aimable langage du Permesse, les beautés qui décorent votre patrie. Je reviens maintenant aux chants que j'ai consacrés à la chasse.

Il est encore parmi les fiers taureaux une race indomptable. On donne à ceux-ci le nom de Bisons, parce que la Bistonie de Thrace est leur patrie. Voici les formes qu'ils ont reçues de la nature. Sur leur col épais flotte une crinière hérissée qui règne jusqu'aux épaules et couvre leurs joues délicates. Telle la porte le lion, ce noble roi des animaux couronné d'une chevelure blonde et majestueuse. Les cornes de ces taureaux sont armées de pointes aiguës, aussi subtiles que des langues de feu, et semblables aux hameçons recourbés; elles ne croissent point opposées comme aux autres taureaux, les pointes n'en sont point dirigées l'une vers l'autre; mais ces funestes dards couchés sur le front de l'animal, se redressent à leur extrêmité, et regardent les cieux. Aussi, lorsque ces taureaux poursuivent un

homme ou quelque quadrupede, s'ils le frappent de leurs cornes, ils l'enlèvent dans les airs. Leur langue, d'une rudesse extrême, est semblable à cet instrument qui ronge le fer; ses caresses font couler le sang.

Le cerf aux pieds légers se nourrit des productions de la terre. Il a le front couronné d'un bois majestueux; son œil est grand, son port noble, et son dos tacheté et nuancé de diverses couleurs. Cet animal plein de vivacité traverse les fleuves et porte orgueilleusement sa tête; ses reins sont fournis de graisse, mais ses jambes sont minces, son col est foible et sa queue fort courte. Ses naseaux partagés en quatre ouvertures forment autant de canaux par lesquels il respire. Le courage n'habite point son cœur, sa colère est peu redoutable, et quoiqu'élevé, son bois n'est armé que de pointes émoussées; aussi jamais les cerfs ne combattent à coups de tête, ni les animaux belliqueux, ni les chiens intrépides, ni même le lièvre aux pattes velues, animal foible et craintif.

Mais l'amour exerce un violent empire sur leurs cœurs, Vénus y verse tous ses feux. Semblables au coq ardent et belliqueux, et à tous les oiseaux qui portent sur leurs aîles les riches couleurs du printems, les cerfs brûlent durant des jours entiers des desirs de l'hy-

men. C'est dans leurs flancs et au-dessous du ventre qu'ils récèlent le double organe de la génération. En le moissonnant avec le fer, on feroit à l'instant d'un mâle une femelle, et le bois majetsueux dont sa tête est parée tomberoit entierement. Le cerf dans ses amours n'observe point la loi de l'hymen que suivent les autres quadrupèdes, il se livre à d'étranges caresses; car pour jouir de sa femelle, il ne se tient point debout dans les pâturages, ni couché sur les fleurs dont la terre émaille les prairies; ce n'est que par une course rapide qu'il peut joindre sa biche. Il la saisit en courant et la presse amoureusement dans ses bras. Mais loin de se laisser attendrir, elle fuit emportant son époux sur son dos, et conserve un cœur inaccessible à la tendresse. Cependant le cerf la suit avec vivacité à l'aide des deux pieds qui lui restent, et sans quitter l'objet de son amour, il accomplit le devoir nuptial. Mais lorsque plusieurs lunes révolues ont amené le terme de son enfantement, la biche va chercher une retraite obscure, loin des lieux fréquentés par les humains; les lieux où les mortels portent leurs pas sont odieux aux animaux sauvages.

Les cerfs, par le bois touffu qui couronne leur tête, surpassent en beauté tous les habitans des forêts, et lorsque ces rameaux tom-

bent dans certaine saison, ils creusent une fosse, et les enterrent de peur que quelque mortel, ne les trouvant dans un sillon ne s'en saisisse. Ils se cachent ensuite eux-mêmes dans le plus sombre taillis, honteux de montrer ainsi dépouillée aux yeux des autres animaux, cette tête qu'ils levoient auparavant avec orgueil.

Les cerfs sont amphybies : ils courent sur la terre et marchent au milieu des flots. Pour voyager ainsi sur les eaux, ils se rassemblent, et lorsqu'ils traversent les mers, l'un d'eux nageant à la tête du troupeau rangé sur une colonne, lui sert de conducteur ; tel un pilote dirige le gouvernail d'un navire : un autre, appuyant sa tête et son col sur le dos du premier, le suit en nageant ; ils fendent ainsi l'onde en se prêtant un mutuel soutien ; et lorsque le premier est fatigué, il quitte la file et vient à la queue de la phalange, où il se délasse en s'appuyant sur un autre ; chacun d'eux sert de guide à son tour ; de leurs pieds, comme avec des rames ils sillonnent l'onde amère, et tenant élevé le bois qui décore leur tête ils le présentent, ainsi qu'une voile, au souffle des vents.

Une haine implacable règne entre la race entiere des cerfs et celle des serpens. Le quadrupede cherche sans cesse le fier reptile dans

le fond des vallées, et sitôt qu'il reconnoît ses vestiges tracés en longs sillons tortueux, il accourt transporté de joie au repaire de son ennemi, applique ses naseaux sur son nid ; et par la violence de son souffle il l'attire au combat. Le reptile funeste voudroit envain l'éviter, le cerf l'arrache malgré lui, à sa retraite profonde. A peine le monstre gonflé de venin a vu son ennemi, qu'il dresse une horrible tête, ouvre une large gueule hérissée de dents blanches et aigues, fait craquer ses mâchoires, et pousse des sifflemens pleins de colere ; mais le cerf qui semble rire de son courroux, le déchire à coups de dents, malgré les vains efforts qu'il fait pour se défendre. Le serpent a beau s'enlacer au col et aux jambes du quadrupede, celui-ci le mord sans relâche, et jonche la terre de ses tronçons palpitans. Quelle que soit la perfidie de son caractere, vous auriez pitié de ce reptile, en le voyant ainsi mutilé, tomber en lambeaux.

Sur les confins de la Lybie, fertile en généreux coursiers, on voit errer une foule innombrable et funeste de serpens de toute espèce. Si quelque cerf vient seul se reposer sur les collines sabloneuses, aussi-tôt un essaim de serpens ennemis forme un bataillon venimeux et s'élance sur lui. Ils se répandent

sur tous ses membres ; les uns lui rongent la tête et de leurs dents aigues lui scient le front et les sourcils. D'autres dévorent son col délicat, sa poitrine, ses flancs, son ventre ou sa bouche. Ceux-ci s'attachent à ses côtés, ceux-là se fixent sur ses cuisses, ou se repaissent de son dos ; d'autres encore se suspendent à d'autres parties, dans lesquelles ils plongent leurs dards empoisonnés. L'infortuné quadrupede, pénétré de toutes parts des plus vives douleurs, veut d'abord s'y dérober par une fuite légere ; mais il n'en a pas la force. Cette multitude innombrable de serpens en fureur l'enchaîne et l'accable au point qu'elle le contraint à rester sur la place. Cependant il déchire à coups de dents des milliers de ces cruels animaux. Rugissant de douleur, il se roule en tous sens, pour écraser ces reptiles odieux, qui sans chercher à fuir le trépas et loin de lâcher prise, périssent attachés à leur proie. La haine les rend intrépides ; les uns tombent coupés par la dent du cerf, d'autres expirent foulés sous ses pieds ; une sanie sanglante ruissele sur la terre jonchée de leurs tronçons palpitans, dont les restes à moitié dévorés sont attachés au flanc de l'animal. Quoique morts, ils le serrent encore de leurs dents, et leur tête enfoncée sous sa peau y demeure ensevelie.

Cependant le léger quadrupede, qui par un effet de la providence des Dieux, connoît les avantages qu'il a reçus de la nature, cherche par-tout le cours de quelque fleuve chargé d'un noir limon ; là broyant sous ses dents des écrévisses, il trouve en elles l'antidote naturel du poison qui circule dans ses veines. A l'instant et d'eux-mêmes tombent à ses pieds ces restes odieux des furies qui l'agitoient, et leurs morsures se cicatrisent.

Le cerf vit très-long-temps ; et c'est avec vérité que les mortels assurent que sa vie est égale à celle de quatre corneilles.

Le Daim. Il est une autre race de cerfs appelés *eurycérotes* (*aux larges cornes*). Leur nom désigne assez quelle est la nature du bois dont ils sont couronnés.

L'Axis. On trouve encore dans les forêts, l'animal qu'on nomme *jorcos*. Il a le corps du cerf, mais son dos est revêtu d'une peau entierement semée de diverses taches semblables à celles qui brillent sur la robe des léopards.

Vache de Barbarie. Le bubal est plus petit que l'eurycérote, mais plus grand que la gazelle. Il a les yeux brillans, la peau d'une couleur agréable et l'aspect gracieux. Les rameaux de ses cornes s'élevent en droite ligne au sortir de la tête, mais plus haut elles se recourbent vers le

dos par l'inflexion de leurs pointes. Cette espece chérit singulièrement les lieux qui l'ont vue naître, les forêts où elle fait son séjour et sa retraite accoutumée. Si les chasseurs, après l'avoir enchaîné dans leurs filets, transportent cet animal dans une autre contrée, et le laissent courir en liberté dans les vallées, il reviendra bien-tôt dans les lieux chéris qu'il habitoit. Il ne peut se résoudre à errer dans un pays où il est étranger. Ce n'est donc point aux seuls mortels que la patrie est chere; cet amour est également gravé par la nature dans le cœur des animaux sauvages.

Gazelles.

Les légeres dorcades forment une espece charmante. Tout le monde en connoît la forme, la taille et la force. Les perdrix belliqueuses, au col changeant, à l'œil enflammé, contractent dans les vallées l'amitié la plus tendre pour les dorcades, vivent familierement avec elles, habitent la même retraite, placent leur nid près de leur séjour et les suivent au pâturage. Mais, hélas! cette amitié par la suite devient funeste à toutes deux; elles en retirent l'une et l'autre de tristes fruits. Les humains profitant de cette inclination mutuelle, dressent à ces infortunées une embuche perfide. Pour attirer les dorcades dans le piege, ils leur présentent des perdrix, objets de leur tendresse; et offrent à celles-ci des dorcades, leurs amies.

Il est des especes sauvages de chèvres et de brebis qui ne sont pas beaucoup plus grandes que nos brebis ordinaires et nos chèvres velues, mais qui déploient bien plus de vitesse à la course et de force dans les combats. Leur tête est armée de cornes roulées en volutes. La force de ces brebis réside dans leur front, dont la dureté est extrême. Souvent dans les forêts elles s'élancent contre les sangliers impétueux, et les renversent expirans sur la poussiere. Si quelque combat s'allume entr'elles, la violence de leur choc fait résonner l'air d'un bruit formidable. L'ennemi ne peut éviter leur rencontre, et c'est pour l'une et l'autre une nécessité indispensable ou de remporter la victoire, ou de tomber sans vie sur le champ de bataille; telle est la violence de leurs combats.

Au milieu de leurs cornes les chèvres ont un conduit de respiration; il passe à travers les dents et communique au cœur et aux poumons. Si l'on enduisoit leurs cornes de cire, on feroit mourir ces animaux en interceptant le canal par lequel ils respirent.

Tendre mere, la chèvre sauvage prend un soin extrême de ses petits lorsqu'ils sont dans l'enfance, et les petits à leur tour prennent soin de leur mere dans sa vieillesse. Tels on voit des humains remplis de tendresse pour un

pete, lui prodiguer tous leurs soins, lorsqu'enchaîné dans les tristes liens de la vieillesse, ses pas s'appésantissent, sa démarche devient tremblante, ses membres se couvrent de rides, ses bras languissent sans vigueur, ses yeux s'obscurcissent : ses enfans lui paient alors le prix de leur éducation qui lui coûta tant de travaux : ainsi les jeunes chevreaux veillent sur les auteurs chéris de leur naissance, et lorsque ceux-ci viennent à tomber dans les filets des chasseurs, ils leur présentent avec la bouche l'herbe tendre et fleurie qu'ils vont cueillir au loin, leur apportent sur le bord des levres l'eau fraîche qu'ils ont puisée dans le prochain ruisseau, et d'une langue caressante leur nettoient le corps. Si vous prenez la mere seule dans vos filets, bientôt vous prendrez à la main tous les petits. On diroit qu'elle leur parle et les exhorte à prendre la fuite. Elle semble par ses bêlemens leur adresser cette priere : „ Fuyez, chers enfans, les „ redoutables chasseurs, fuyez et ne me rendez „ pas, en tombant sous leurs coups, une „ mere infortunée, privée des objets de sa „ tendresse. „ On croiroit qu'elle leur tient ce langage. Ses petits rangés autour d'elle, semblent aussi par leurs plaintes touchantes, déplorer le sort de leur mere ; et l'on diroit que quittant leurs bêlemens pour prendre une

voix humaine, ils vont parler, et supplier le chasseur en ces termes : „ Au nom de „ Jupiter, au nom de Diane elle-même, „ rends-nous une mere chérie, nous t'en „ supplions ; reçois pour sa rançon tout ce „ que dans notre infortune il nous est pos- „ sible de te donner : prends-nous nous- „ mêmes à la place de notre malheureuse „ mere. Laisse fléchir ton cœur barbare, „ crains la vengeance des immortels, et songe „ à la vieillesse de ton pere, si tu possedes „ encore dans ton palais ce cher auteur de „ ta vie. " C'est ainsi qu'ils paroissent supplier le chasseur ; mais s'ils voient qu'il conserve un cœur inaccessible à la pitié, (ô tendresse, ô pouvoir de l'amour filial!) ils s'enchaînent volontairement sur ses pas et le suivent d'eux-mêmes.

Sur les bords les plus réculés de la Crète, dans le territoire de Cortyne, il est une race de brebis rousses armées de quatre cornes : la laine dont elles sont vêtues a l'éclat de la pourpre et croît avec abondance, mais elle n'est point délicate au toucher ; sa rudesse la fait plutôt ressembler à la chevelure grossiere de la chèvre, qu'à la toison fine d'une brebis.

Telle est aussi la couleur fauve dont brille le subus. Mais sa robe n'est point chevelue,

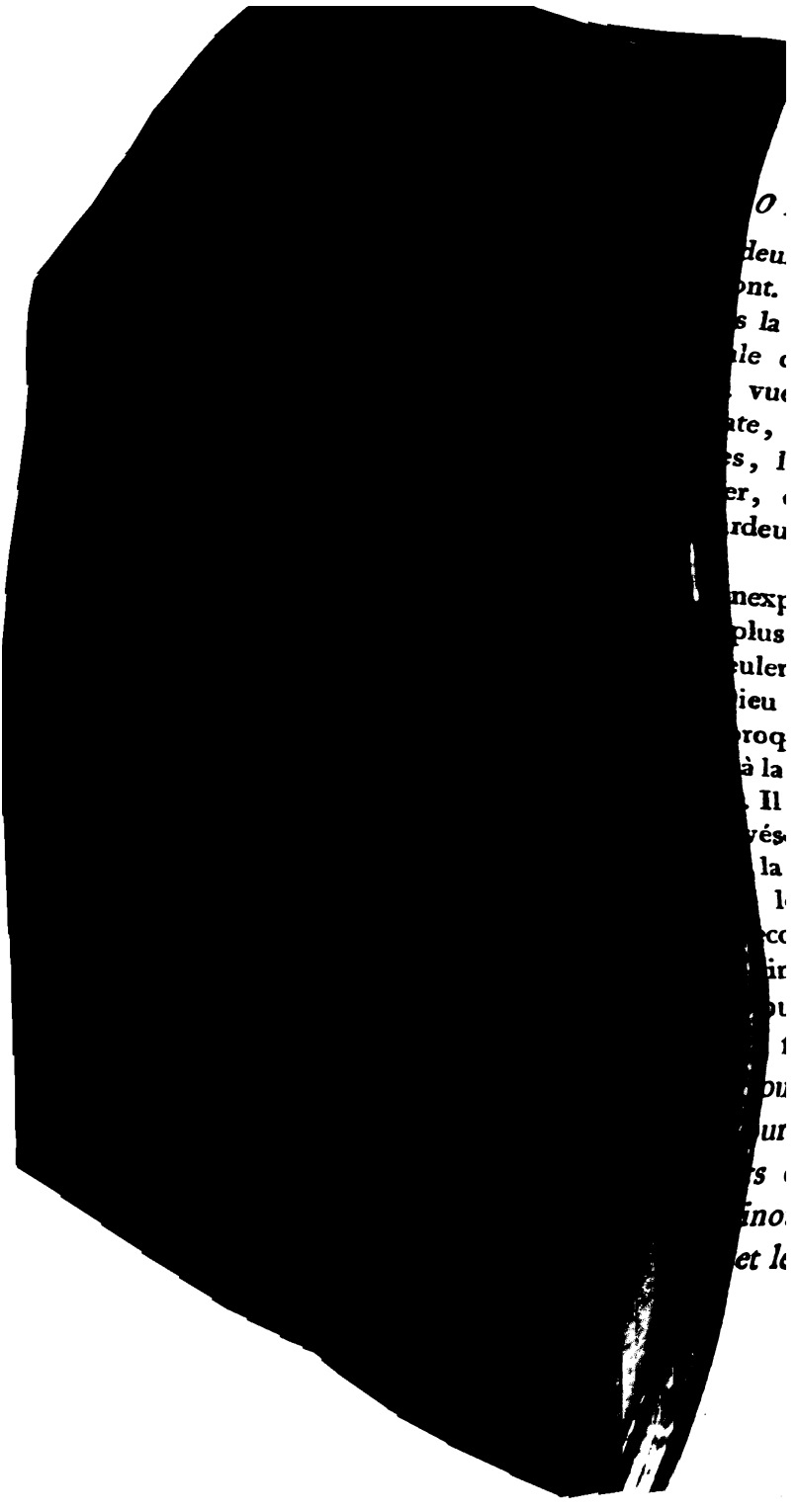
et au lieu de quatre cornes, deux seules assez épaisses arment son large front. Cet animal est amphibie ; et lorsque dans la mer il fend rapidement les flots, une foule de poissons nage à sa suite. Charmés à la vue du subus dont ils aiment la peau délicate, ils lui lèchent les membres. Les pâgres, les timides mélanures, les aiguilles de mer, et les homards le suivent avec plus d'ardeur que les autres.

Quel sujet d'un étonnement inexprimable, de voir des animaux brûler des plus étranges desirs de l'amour ! Ce n'est pas seulement aux bêtes de même espèce, que ce Dieu a imposé l'inévitable loi d'un penchant réciproque et naturel : il ne l'a pas bornée non plus à la nécessité d'accroître et de perpétuer leur race. Il est admirable sans doute que des êtres privés de raison soient enchaînés par les nœuds de la volupté, éprouvent pour leurs semblables le charme de l'amour, et forment sans le secours de la réflexion une union conjugale, imitant en cela les humains, chez qui l'amour s'introduit par les yeux que la raison tient sans cesse ouverts. Mais que par un pouvoir surnaturel les animaux ressentent pour des espèces étrangères toutes les fureurs de Vénus ! .... Quelle passion les gelinottes ne conçoivent-elles pas pour les cerfs, et les per-

drix pour les gazelles? Par quel charme l'outarde dont l'oreille est recouverte d'un long poil, aime-t-elle les chevaux? Le loup et le perroquet vivent ensemble dans une étroite union, et toujours le quadrupède recherche l'oiseau qui porte sur ses aîles la couleur des prairies.

Amour, puissant Amour, que tu es grand! Que ta force est immense! Que tes desseins sont profonds! Que ton empire est absolu! Dieu suprême, quels sont tes jeux! La terre est assise sur ses fondemens, et tu la fais trembler sous tes traits. L'océan est agité, et tu rends ses flots immobiles. Tu t'élances dans les airs, et le vaste Olympe frémit à ta présence. Tous les êtres tremblent devant toi, depuis la voûte immense des Cieux jusqu'aux entrailles de la terre. Les tristes habitans de l'empire de Pluton qui ont bu l'onde insensible du Léthé, et se sont dérobés à tous les maux, te redoutent encore. Ta puissance pénètre où n'a jamais pénétré l'œil du Soleil; sa lumière cède en tremblant à tes feux, que respectent les foudres même de Jupiter. Tant ils sont violens ces traits que tu nous lances, Dieu terrible! Ces traits douloureux et brûlans qui corrompent la raison, inspirent une folle ivresse, allument des fureurs extrêmes; ces traits dont rien ne peut guérir

les



Un animal aux cornes aiguës habite encore dans les forêts ; c'est le féroce oryx, l'ennemi déclaré des bêtes sauvages. Sa couleur est celle du lait au printemps. Ses joues sont les seules parties de sa face qui soient teintes de noir. Il a les reins doubles et fournis de graisse ; ses cornes de couleur d'ébène croissent et s'élèvent en droite ligne, armées de pointes aiguës qui font de cruelles blessures. Plus terribles que l'airain acéré et le fer tranchant, ces cornes surpassent en dureté le marbre même, et recèlent, dit-on, un poison subtil. L'oryx a le cœur cruel et superbe ; il ne craint ni les aboiemens du chien prompt à suivre sa trace, ni le frémissement du sanglier qui sur les rochers court à sa rencontre. Le mugissement redoutable du taureau, l'horrible cri du léopard ne lui inspirent aucun effroi. Le lion même par son affreux rugissement ne lui fait pas prendre la fuite ; son intrépidité brave jusqu'aux mortels, et souvent le chasseur courageux, qui s'oppose à son passage, est renversé dans les précipices. Quand l'oryx apperçoit quelqu'animal belliqueux, un sanglier à la dent recourbée, un lion qui ouvre une gueule menaçante, un ours intrépide et cruel, alors il incline la tête, et le front appuyé sur la terre, les cornes enfoncées dans le sable, il attend l'assaut de son ennemi, et souvent

le prévient en lui donnant la mort. En effet le front obliquement baissé il s'élance sur l'animal, dont il observe tous les mouvemens, et lui présente ses armes aigues. Celui-ci les brave et court avec fureur se précipiter sur leurs pointes redoutables. Un mortel plein de vigueur et de courage, que Diane a comblé de ses dons, lorsqu'il voit au milieu des forêts accourir le lion qu'il a blessé, fait briller un javelot dans ses robustes mains; et attendant le monstre de pied ferme, il oppose à sa rage le fer à double tranchant; tel l'oryx attend la bête cruelle qui vient fondre sur lui, et qui par son intrépidité se donne elle-même le trépas; les pointes aigues pénetrent aisément dans ses flancs, et de cette double blessure coulent à l'instant les flots d'un sang noir que l'animal féroce étanche avec sa langue. Alors ces deux ennemis font de vains efforts pour prendre la fuite; ils ne le peuvent et périssent en se donnant une mort réciproque. Quelquefois le laboureur ou le berger rencontre avec étonnement leurs corps étendus sur son passage, et s'empare de cette riche proie.

A la suite, et dans la classe même des animaux qui sont armés de cornes, on doit célébrer l'eléphant, cet énorme quadrupede: les deux défenses redoutables qui sortent de

sa bouche s'élevent en regardant les cieux, et ressemblent à des dents recourbées. Le vulgaire leur en donne même le nom ; mais il se trompe, et nous pensons qu'il vaut mieux les appeller des cornes. Ces armes naturelles ne different-elles pas par des signes évidents ? Celles qui dans les animaux sortent des machoires supérieures, et croissent en s'élevant, sont des cornes ; mais lorsqu'elles se dirigent vers la terre, ce sont de véritables dents. Les deux cornes de l'eléphant ont leurs racines dans sa tête; ces racines, comme celles des arbres, sont proportionnées à la grosseur de l'animal ; cachées dabord sous sa peau, elles s'allongent en descendant le long des tempes, arrivent dans la bouche, d'où elles sortent dépouillées de leur enveloppe. Voilà ce qui donne au vulgaire la fausse opinion qui l'abuse: cependant les mortels ont encore, pour connoître la vérité, un signe indubitable. Toutes les dents des animaux sont inflexibles, elles ne cedent à aucun art, et demeurent indomptables ; l'ouvrier par son industrie veut envain étendre leur surface, elles résistent obstinément ; leur fait-on violence, elles rompent en morceaux. Avec les cornes au contraire, on fabrique des arcs recourbés et mille instrumens divers. Celles de l'eléphant, aux-

quelles on donne le nom de dents, se laissent étendre et ployer sous la main des ouvriers qui travaillent l'ivoire.

De tous les animaux terrestres, il n'en est aucun dont la taille égale celle de l'éléphant; on le prendroit, en le voyant pour le vaste sommet d'une montagne, ou pour un nuage épais qui recéle dans ses flancs la tempête redoutée des mortels, et qui s'avance en ménaçant les campagnes. La tête énorme de ce quadrupede, est coiffée de deux oreilles creuses et découpées; entre ses yeux sort un nez long, mince et flexible; on l'appelle une trompe; c'est la main de l'éléphant: avec elle il exécute aisément tous ses desseins; ses pieds ne sont point égaux, ceux du devant sont plus élevés que les postérieurs; la peau dont son corps est revêtu, est rude au toucher, désagréable à la vue, et si dure que le tranchant du fer à qui tout céde ne sauroit l'entamer. L'éléphant est doué du plus grand courage; féroce tant qu'il habite les forêts, il s'apprivoise aisément avec les humains dont il devient le fidele ami. On le voit dans les prairies, dans le fond des vallées, déraciner les hêtres, les oliviers sauvages, les palmiers dont la tête majestueuse s'éleve dans les airs, et les renverser en les frappant de ces armes aigues qui lui

sortent des machoires; mais entre les mains puissantes des mortels il oublie bientôt ce fier courage, et dépouille toute la férocité de son caractere; il supporte le joug, reçoit un frein dans sa bouche, et se laisse monter par des enfans qui le dirigent dans ses travaux. On dit que les éléphants parlent entre eux, et qu'il sort de leur bouche une voix articulée; mais cette voix *animale* ne se fait pas entendre à tout le monde; leurs conducteurs ont seuls cet avantage. J'ai appris avec admiration que les plus robustes de ces animaux possédent une intelligence prophétique, et connoissent l'instant inévitable de leur trépas. Ce n'est donc pas parmi les seuls oiseaux, que les cygnes présagent l'avenir, et chantent douloureusement leur hymne funébre. Chez les quadrupedes, l'éléphant prévoit le terme fatal de sa vie, et le déplore en poussant de tristes accens.

D'une taille un peu plus forte que l'impétueux oryx, le rhinocéros porte à l'extrémité de son nez une corne aigue et redoutable, arme terrible avec laquelle il peut dans l'effort de sa course percer l'airain et fendre le plus dur rocher. Souvent cet animal s'élance sur l'éléphant, que malgré sa force extrême, il renverse mort sur la poussiere.

Sur son front couronné d'une chevelure

dorée, et sur son large dos sont semées de nombreuses taches de pourpre. Tous les rhinocéros sont mâles ; on ne voit aucune femelle de cette espece. A qui doivent-ils donc la vie ? je ne l'ai point appris, et ne le sachant pas, je ne puis dire si c'est du sein des rochers que naissent ces terribles animaux, ou s'ils sont autochtones et sortis des entrailles de la terre, ou si sans amour, sans hymen, sans enfantement, ils se reproduisent eux-mêmes. Ainsi dans les humides vallées de l'océan, on voit naître d'eux-mêmes et sans le secours d'une mere divers animaux, les huitres, les anchois, les crabes, les trombes, et tous ceux qui naissent dans le sable.

Muse, il ne nous est pas permis de chanter de foibles objets. Laissons dans l'oubli les animaux sans force et sans courage, les pantheres aux yeux brillans, les chats malfaisans qui attaquent les oiseaux domestiques, les loirs au corps fluet, au cœur timide, aux membres délicats, et qui ensevelis dans une retraite obscure, s'enivrent d'un sommeil continuel tant que l'hiver exerce ses rigueurs ; les infortunés ne prennent alors aucune nourriture, et leurs yeux sont fermés à l'éclat du jour. Ces animaux sont tellement endormis au fond de leur tanniere qu'ils semblent

morts de froid; mais lorsque le printemps commence à sourire à la nature, et rajeunit les fleurs et l'herbe des prairies, ils s'éveillent, sortent de leur obscurité, ouvrent les yeux et revoient la lumiere du soleil. Le besoin rappelle en eux l'agréable souvenir de la douce pâture; ainsi les loirs reviennent à la vie.

Je ne parlerai point de l'écureuil aux longues soies, de cet animal timide qui dans la saison brûlante oppose, en élevant sa queue, un abri naturel aux rayons de l'astre du jour. C'est ainsi que le paon ombrage son corps d'une voute circulaire sur laquelle éclatent les couleurs les plus riches et les plus variées. De tous les êtres qui marchent sur la terre dont le sein fécond les fait naître, qui d'une aîle légere traversent l'immensité des cieux, ou sillonnent les flots agités dans les gouffres de l'océan, le Souverain des dieux n'en a produit aucun de plus brillant, ni de plus agréable aux yeux des mortels, que cet oiseau dont le corps étincelle de la richesse de l'or unie à l'éclat du feu.

Le Hérisson. Je ne parlerai pas, non plus de l'horrible hérisson environné d'un rempart formidable. Il est deux especes de ces animaux affreux; *Le Porc-épic.* l'une petite et sans force, n'est armée que de foibles pointes; l'autre d'une taille plus

considérable est hérissée de tous côtés de dards ménaçans.

Singes

Je passe sous silence les trois especes de singes, ces mauvais imitateurs de l'homme. Qui ne haïroit cette race difforme, odieuse, lâche et perverse ? Ces animaux engendrent deux petits ; mais ils n'ont pas pour eux une égale tendresse ; l'un est l'objet de leur amour, et l'autre de leur haine ; ils lui donnent la mort jusques dans les bras de sa mere.

Taupes

Mes chants se refusent encore à célébrer la race autochtone des taupes aveugles, dont l'herbe est la nourriture. Cependant s'il faut croire l'incroyable opinion accréditée chez les mortels, elles tirent d'un sang royal leur glorieuse origine.

Le Dieu brillant du jour autrefois irrité contre Phinée, souverain de la Thrace, d'avoir été vaincu par lui dans la science de l'avenir, le priva de la lumiere et le fit tourmenter par les Harpies, monstres aîlés, infames, qui par leur présence odieuse venoient infecter ses repas. Mais lorsque les deux illustres fils de Borée, Zéthus et Calaïs vinrent en Thrace avec Jason qu'ils suivoient sur le navire Argo à la conquête de la toison d'or, ils eurent compassion de ce vieillard malheureux, tuerent les monstres qui le tourmentoient, et rassasierent Phinée des mets

les plus exquis. Cependant Apollon, dont la colere n'étoit point assoupie, le changea en taupe, dont la race n'existoit point encore. Voilà pourquoi ces animaux sont aveugles et gourmands.

CHANT TROISIEME.

APRÈS avoir chanté les animaux armés de cornes, les taureaux, les cerfs, les daims à la taille élégante, les légeres gazelles, l'oryx, le brillant jorcos, & tous ceux dont le front est orné de rameaux, Muse, célébrons à présent les especes cruelles qui ouvrent une gueule menaçante & dévorent la chair, & celles qui portent des dents recourbées.

C'est au lion que je dois consacrer mes premiers chants.

Jadis les Curètes nourrirent le fils du puissant Saturne, lorsque Rhée dérobant à la voracité de ce pere impitoyable, le fruit de son hymen, le déposa dans les antres de la Crète. Saturne apperçut ce jeune enfant déja robuste, et pour se venger des Curètes il changea ces généreux sauveurs de Jupiter, en animaux sauvages. dépouillés par la volonté d'un Dieu, de la forme des humains, ils revêtirent celle des lions. Mais bientôt après Jupiter leur donna le souverain empire sur tous les habitans des forêts, & le droit de traîner le char rapide de la Mere des dieux.

Le Lion.

Il est diverses espèces de lions. Chacun de ces animaux a sa forme particuliere. Ceux que

produit l'Arménie vers l'embouchure bruyante et sur les vastes bords du Tigre, et ceux que fait naître la fertile contrée des Parthes, brillent d'une couleur fauve. Leur vigueur n'est pas extrême, mais ils ont un col épais et une longue criniere. Leurs yeux brillans sont recouverts par de vastes sourcils tristement hérissés et prolongés jusqu'au museau. De leur col et de leur menton descend des deux côtés une superbe chevelure.

Les lions que nourit l'Arabie, nommée heureuse par les mortels, ont comme les premiers, le col et la poitrine velue, et font jaillir de leurs yeux de longs éclairs de feu. Ils surpassent tous les autres en beauté, mais cette espèce est rare sur la terre.

Dans les plaines brûlantes de la fertile Libye, une foule innombrable de robustes lions fait entendre ses rugissemens affreux. Ces animaux ne sont point hérissés de poils, un duvet rare et léger les environne ; mais leur aſpect est effrayant : ils ont une tête énorme ; une couleur cyanée légerement mêlée de noir règne sur tous leurs membres. La force de leurs muscles est extrême ; et le lion de Libye est le roi des autres lions souverains du reste des animaux.

Autrefois un lion prodigieux passa de l'Éthiopie dans la Libye. Il étoit noir, coëffé

d'une belle criniere. Sa gueule seulement avoit la couleur de la pourpre. Il portoit un large front ; ses pattes étoient garnies d'un long poil ; le feu le plus vif brilloit dans ses yeux. Je n'en parle pas d'après un simple récit, j'ai vu moi-même ce terrible animal. Il vint (à Rome) pour être offert aux regards de l'Empereur.

Les lions n'éprouvent pas le besoin de manger tous les jours ; ils en employent un à leurs repas, et l'autre aux travaux de la chasse. Ils ne se retirent pas non plus dans le creux des rochers pour se livrer au sommeil ; mais pleins de confiance en leur courage, ils dorment en pleine campagne, et partout où les surprend la nuit profonde.

J'ai su des jeunes hommes qui prennent soin des lions, que la patte droite de ces animaux a la puissante vertu de la torpille, et que c'est par ce charme qu'ils ravissent toute la force aux autres bêtes sauvages.

La femelle du lion éprouve cinq fois les douleurs de Lucine. On dit qu'elle ne fait qu'un seul petit ; mais c'est une opinion absolument fausse. Elle en produit cinq à sa premiere portée, quatre à la seconde, trois à la troisieme, deux à la quatrieme ; mais à son dernier enfantement cette noble mere ne fait sortir de ses généreux flancs qu'un seul lionceau destiné à régner un jour dans les forêts.

La Panthere. Les redoutables pantheres se divisent en deux especes, les unes déploient à nos regards une taille considérable, un dos large et fourni de graisse ; les autres sont plus petites, mais n'ont pas une moindre force. Toutes deux brillent des mêmes beautés ; leur forme est la même ; ce n'est que par la queue qu'elles different ; les petites pantheres la portent plus longue ; et les grandes plus courte. Cet animal a les cuisses charnues, le corps allongé, l'œil brillant ; ses prunelles étincellent sous des paupieres d'un bleu tendre ; elles ont elles-mêmes cette couleur, mais le fond teint de pourpre éclate de mille feux dont elles paroissent embrasées ; les dents inférieures dont sa gueule est armée, sont blanches et venimeuses ; sa robe est d'un gris obscur, semée de fréquentes taches noires semblables à des yeux. La panthere est si rapide à la course, et s'élance avec tant de force, qu'on croiroit à la voir bondir, qu'elle vole à travers les airs. C'est cette race que célebrent les poëtes, lorsqu'ils disent que les pantheres furent jadis les nourrices de Bacchus. Voilà pourquoi elles aiment encore le vin avec excès, et saisissent avidement dans leur gueule les doux présens du Dieu de la treille. Une autre fois je dirai pour quelle raison ce Dieu changea des femmes illustres en de cruelles pantheres.

l'Once.

On voit encore une double espèce d'animaux légers à la course : celle des lynx dont les uns, assez petits, font la guerre aux lièvres encore plus foibles qu'eux; tandis que les autres, d'une taille plus considérable, s'élancent avec agilité sur les cerfs et sur les orix. Ces deux lynx sont revêtus de formes parfaitement semblables; une égale vivacité éclate dans leurs regards, et leur physionomie a je ne sais quoi d'agréable et de riant; tous deux ont la tête de médiocre grosseur, et l'oreille arrondie : la seule couleur de la peau met entr'eux quelque différence; les petits lynx ont la robe d'un fauve ardent; celle des grands a la teinte du safran ou du soufre. *Les Lynx.*

Tous ces animaux, les lynx aux regards agréables, les lions aux prunelles enflammées, les redoutables panthères, les tigres aussi légers que les vents, chérissent singulièrement leur tendre progéniture. Si d'intrépides chasseurs, perçant jusqu'au fond des bois, vont dérober leurs petits, les mères de retour, à la vue de leur demeure abandonnée, poussent de fréquens gémissemens, et font retentir au loin leurs plaintes douloureuses. Telles, à la vue de leur patrie ravagée par le fer et la flamme, les femmes éplorées volent au secours de leurs enfans en poussant des cris lamentables. O puissance de cet amour qu'un

dieu sans doute a gravé dans le cœur de tous les êtres pour leur jeune postérité ! Ce n'est pas chez les seuls humains, en qui tout est le fruit du génie, que cette tendresse éclate; elle anime les reptiles et les poissons, les nombreux habitans de l'air et jusqu'aux animaux les plus féroces. Que de soins le dauphin, le glaucus aux yeux brillans, le phoque et tous les citoyens de l'onde ne prodiguent-ils pas à leurs petits ! Et parmi les oiseaux, quelle infatigable tendresse n'ont pas pour leur couvée les colombes, les orfraies, toutes les espèces d'aigles et la corneille qui vit de si nombreuses années ? Voyez comme à l'aspect de l'épervier planant au haut des airs, la poule, cet oiseau qui partage la demeure des humains, s'agite avec inquiétude autour de ses poussins; d'abord elle jette un cri perçant, bondit çà et là, les appelle d'une voix aiguë, et la tête élevée, le cou arrondi, les plumes hérissées, elle ouvre les aîles, les étend vers la terre; ses petits tous tremblans se réfugient sous ce léger rempart. Souvent elle épouvante l'oiseau cruel et le force à prendre la fuite, tant elle est intrépide à défendre sa postérité; elle nourrit avec tendresse ses poussins, lorsqu'ils sont dans l'enfance; ou lorsque n'ayant point encore de plumes ils viennent de rompre les liens de la

la coquille. Ainsi parmi les bêtes féroces, les lionnes rugissantes, les pantheres impétueuses, les tigres au dos rayé affrontent tous les dangers pour défendre leurs petits, attaquent les chasseurs, bravent les lances dont ils sont armés, et subissent le trépas. Rien ne les effraie quand elles combattent pour leur postérité, ni la foule menaçante des jeunes hommes armés d'épieux, ni les éclairs du fer et de l'airain, ni la grêle de traits et de pierres dont elles sont frappées. Tous leurs efforts tendent à sauver leurs petits ou à perdre la vie.

L'Ours.

L'ours cet animal féroce, traître et sanguinaire, revêtu d'un poil épais et rude, n'offre rien dans ses traits rebutans qui ne déplaise aux yeux. Sa gueule largement fendue, armée de dents menaçantes, le rend redoutable aux chasseurs. Il a le museau bleu, l'œil vif et perçant, le corps fourni, large. Il est prompt à la course; ses pattes ressemblent aux pieds et aux mains de l'homme. Il gronde d'une maniere effrayante; son cœur est toujours occupé de ruses et de trahisons: Vénus y regne tout entiere, nulle pudeur n'en peut arrêter les transports. Les femelles brûlent jour et nuit des desirs de l'hymen, et recherchent avec fureur les caresses des mâles. A peine peuvent-elles s'abstenir de la couche

nuptiale, lorsqu'elles portent dans leurs flancs le fruit de leur fécondité. En effet à l'exception des lynx et des lièvres timides, c'est pour tous les animaux une loi sacrée, de ne point se livrer alors aux plaisirs de l'amour; mais l'ourse toujours tourmentée de desirs, l'ourse à qui le veuvage est odieux, ose attenter sur ses propres enfans, et prévenant le terme prescrit par la nature, elle presse ses flancs et fait violence à Lucine. Tel est l'excès de sa lubricité; telle est la violence de ses transports amoureux. Ses petits, lorsqu'elle les met au monde, ne sont encore formés qu'à moitié. Leurs membres confondus, sans articulations, n'offrent aux yeux qu'une masse informe de chair; la mere partage ses soins entre la nourriture de ses enfants et les plaisirs d'un nouvel hymen; à peine a-t-elle mis bas, qu'elle jouit aussitôt des embrassemens de son époux. Cependant elle léche ses oursons, comme on voit les jeunes bœufs se lécher les uns les autres. Ces animaux, en effet, trouvent dans la peau de leurs semblables une saveur qui flatte agréablement leur goût, et jamais ils ne se séparent qu'ils ne se soient rassasiés de ce plaisir; et l'homme qui les conduit au pâturage, sent, en les voyant, son cœur rempli de joie; c'est ainsi que

l'ourse acheve de former ses petits, en les caressant avec sa langue, jusqu'à ce qu'ils fassent entendre leur grondement épouvantable.

Malgré l'épaisseur de sa fourrure, l'ours craint la rigueur de l'hiver, et lorsque le vent d'occident verse en abondance la neige qui blanchit les campagnes, il va se cacher au fond d'une caverne spacieuse, où privé de nourriture, il léche ses pattes, les suce comme une mamelle et donne parlà le change aux desirs de son estomac. Telle est aussi la ressource ingénieuse qu'emploie le polype tortueux dans les profondeurs du vaste océan. Pour se mettre à l'abri du froid qu'ils redoutent, les polypes se cachent sous les rochers qui bordent le rivage, et se nourrissent en mangeant leurs cheveux. Mais lorsque le printemps fait renaître les fleurs, ils produisent en peu de tems de jeunes rameaux, et recommencent à voguer sur la mer, ornés d'une nouvelle chevelure.

L'Ane sauvage.

Chantons à présent l'onagre : sa jambe fine, sa tête qu'il porte au vent, sa légereté, sa vitesse, sa taille élevée, le rendent digne de plaire à nos yeux. Il a l'air gai, le corps plein, bien proportionné, revêtu d'un poil argenté. Sa tête est surmontée de deux longues oreilles. Une raie noire accompagnée de deux bandes aussi blanches que la neige, regne

„ reuse! j'ai perdu tout le fruit de ma fé-
„ condité! Et toi, mon fils! l'excès de ton
„ malheur vient de ton coupable pere ; c'est
„ par sa dent cruelle, & non par les ongles
„ des lions que tu es mutilé.

C'est ainsi que cette mere infortunée semble gémir du triste sort de son fils. Mais insensible à ses plaintes, l'onagre d'une bouche ensanglantée acheve son horrible repas. O Jupiter! quel est donc le caractere atroce de la jalousie ! tu la fais triompher à nos yeux de la nature même. Puissant roi des dieux, elle a reçu de toi une force plus active, plus pénétrante que celle de la flamme, et tu l'as armée d'un glaive de diamant. Loin de garantir les enfans des fureurs de leurs peres, elle ne connoît ni les liens du sang, ni ceux de l'amitié. C'est elle qui jadis arma contre leurs propres enfans les demi-Dieux et les Déesses même, Thésée, Athamare en Attique, Progné, Philomele en Thrace, Médée à Colchos, et l'illustre Thémisto. Bien plus, ainsi qu'aux malheureux mortels, elle présente aux animaux l'horrible festin de Thieste.

Les Hippagres. Sur les confins de l'Éthiopie, habite au milieu des précipices, la race nombreuse des *hippagres* (*chevaux sauvages*) ; leur bouche est armée de deux défenses venimeuses ; cependant ces animaux ne sont point solipedes, ils

portent au contraire une double pince semblable à celle d'un cerf. Sur le milieu de leur dos une épaisse criniere regne depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrêmité de la queue. Le fier hippagre n'a jamais pu supporter la servitude, et lorsque les noirs habitans de l'Inde le prennent dans leurs filets ou par de subtiles embûches, il ne veut plus prendre ni boisson ni nourriture, et se révolte contre le joug de l'esclavage.

Le Loup et l'Hiene.

Muse chantez à présent deux races d'animaux féroces, dont la rencontre est funeste, et dont la large gueule est hérissée de dents; le loup meurtrier des brebis, et l'hiene aux yeux peu clairvoyants. L'un donne le trépas aux bergers et aux chèvriers; l'autre est l'ennemie redoutée des chiens les plus intrépides. Le premier pressé par la faim ravit pendant la nuit les agneaux et les chevreaux. La seconde ne marche qu'à la faveur des ténebres, ne fait que des courses nocturnes; car elle ne jouit de la lumiere que lorsque nous l'avons perdue, et le retour de l'aurore la replonge dans l'obscurité. La forme du loup et de l'hiene est bien différente de celle des bêtes féroces. L'un paroît absolument semblable aux grands chiens des bergers. L'autre a le dos arqué par la courbure de son épine: elle est entierement velue; son

corps effrayant à voir, est peint de longues rayes d'un bleu pâle, et tracées en grand nombre. Sa taille est étroite et longue. Les poëtes célébrent la puissance redoutable de la peau de ces animaux. Si vous portez à vos pieds des courroies de peau d'hiene, vous inspirerez l'effroie aux chiens les plus robustes, et lorsque vous marcherez avec cette chaussure, ils n'aboyeront plus à votre rencontre, quoiqu'ils le fissent auparavant. D'un autre côté, si l'on écorche un loup et que l'on fasse un tambour de sa peau, ce tambour bruyant, propre à célébrer les fêtes de Cybelle, capable de causer l'avortement de tous les fruits, quand on le frappe en même tems que plusieurs autres, fait seul resonner l'air d'un bruit formidable. On n'entend plus que lui; il impose le silence aux autres, et les rend muets quelque sonores qu'ils fussent auparavant. Les brebis après leur mort craignent encore le loup qui ne vit plus.

Une particularité surprenante que j'ai apprise au sujet des hienes à la robe rayée, c'est qu'elles changent de sexe tous les ans. Tantôt mâle, tantôt femelle, cet animal fait tour-à-tour les fonctions d'un époux amoureux et d'une mere féconde.

On compte jusqu'à cinq especes de loups

revêtus de poils gris : les bergers dont ces animaux sont les cruels ennemis, ont remarqué en eux différentes formes qui distinguent ces especes : la premiere est celle de ce loup intrépide que l'on appelle *archer*. Il est entierement roux, ses membres sont arrondis, il porte une tête plus forte que les autres et court avec vitesse ; son ventre blanc est parsemé de taches grises, son hurlement inspire la terreur, il fait des bonds d'une hauteur surprenante. Ce loup secoue sans cesse la tête, et ses regards ont la vivacité du feu.

Il en est un autre d'une taille plus considérable, ses membres allongés le rendent plus prompt à la course que tous les loups. Les hommes lui donnent le nom d'*épervier* ou de *ravisseur*. Dès le matin, aux premiers traits du jour, il sort pour aller à la chasse, en poussant un sifflement considérable. Il se passe aisément de nourriture ; ses flancs et sa queue brillent d'une blancheur éclatante ; c'est sur les montagnes élevées qu'il fait ordinairement son séjour ; mais en hiver lorsque la froide neige tombe des nues et couvre la terre, cet animal perfide et revêtu d'impudence s'approche de la demeure des humains, dans l'espoir de trouver quelque pâture. Il rode en silence autour des maisons, et s'il rencontre une chèvre, il la saisit aussi-tôt avec ses griffes aigues.

même éclat. De tous les quadrupedes c'est le plus prompt à la course, et sa légéreté égale celle du Zéphir dont il tient la naissance. Mais non : le Zéphir n'est pas son pere. Qui croira jamais que des animaux puissent être fécondés par le souffle de l'air ? Dire que cette race entiere est femelle et ne s'accouple point avec des mâles, c'est une erreur destituée de vraisemblance. On peut voir souvent cet époux décoré de riches couleurs, mais il n'est pas facile à prendre ; car aussitôt qu'il apperçoit des chasseurs, il abandonne ses petits pour fuir de toute sa force. La mere au contraire suit toujours ses enfans, et pénétrée de douleur, vient, au grand plaisir des chasseurs, se précipiter dans les filets qu'ils lui tendent.

Le Sanglier. Le sanglier tient un rang distingué parmi les animaux sauvages et belliqueux : il aime à placer sa bauge au fond des précipices. Les hurlemens des bêtes fauves lui sont odieux. Toujours errant dans les forêts, il poursuit avec ardeur sa femelle et dans ses transports amoureux ses soies se hérissent sur son col, comme l'aigrette qui s'éleve sur un casque. La terre est arrosée de l'écume qu'il distille, et cette écume blanche frappe à grand bruit sur ses dents, poussée par un souffle brûlant. Il met dans ses amours plus d'emportement que de tendresse ; si sa femelle soumise

souffre ses caresses, elle appaise à l'instant sa colere ; mais si elle s'y refuse et fuit ses embrassemens, cet époux embrâsé de fureur lui fait violence, ou la frappant de ses défenses, il l'étend morte sur la poussiere.

C'est une opinion commune que la défense du sanglier récele intérieurement la chaleur brûlante du feu. Voici par quel moyen on peut connoître la vérité. Lorsque les nombreux chasseurs à l'aide de leurs chiens courageux ont renversé un sanglier sur la poussiere, et qu'il succombe sous les coups redoublés des lances et des javelots, si on arrache une soie de son col et qu'on l'approche de la dent de l'animal tandis qu'il respire encore, à l'instant le poil saisi par la chaleur, se roule en spirale. Eh ! ne voit-on pas sur la peau des chiens mêmes, de longues cicatrices de feu tracées sur leurs flancs, aux endroits où les défenses brûlantes du sanglier les ont atteints ?

Le Porc-épic.

Il n'est dans les forêts aucun animal d'un aspect plus affreux que les porcs-épics : il n'en est point de plus redoutable. Leur taille par sa grosseur approche de celle des loups ; elle est cependant un peu plus petite. Ils ont le corps robuste et la peau hérissée de toutes parts d'une chevelure épaisse et rude, semblable à celle dont sont revêtues les diverses

especes de hérissons. Lorsqu'ils sont poursuivis par des animaux plus forts qu'eux, voici le stratagême auquel ils ont recours. Ils dressent leur chevelure piquante, et par un mouvement rapide de leur dos, ils décochent un des traits aigus et douloureux dont il est armé. C'est ainsi qu'ils fuient et combattent à la fois. Souvent ils tuent le chien qui les poursuit la gueule ouverte. On le prendroit pour un jeune guerrier habile à tirer de l'arc avec justesse. Aussi quand les chasseurs apperçoivent le porc-épic, ils ne lâchent point sur lui leurs chiens; mais ils emploient les ruses dont je parlerai dans la suite, lorsque je chanterai le trépas des animaux sauvages.

L'Ichneumon ou Mangouste.

L'ichneumon est petit, mais il mérite d'être célébré à l'égal des plus grands animaux, à cause de son instinct et du courage intrépide qu'il fait éclater malgré sa délicatesse. C'est par ses ruses qu'il donne le trépas à deux especes dangereuses, aux serpents et aux terribles crocodiles, ces cruels habitans du fleuve de l'Egypte. Si quelqu'un de ces monstres funestes s'endort en ouvrant sa gueule énorme, gouffre profond entouré d'un triple rempart de dents formidables, l'Ichneumon qui médite contre lui une ruse mortelle, l'observe d'un regard oblique, jusqu'à ce qu'il soit assuré que cette bête immense est ense-

velie dans un profond sommeil. Aussi-tôt il se roule dans le sable et dans la boue, et s'élançant avec intrépidité dans la gueule du monstre, il franchit rapidement cette porte du trépas, et se glisse à travers son vaste gosier. Aux premières atteintes d'une douleur imprévue et dont il porte la cause dans ses flancs, le malheureux crocodile s'éveille. Désespéré, furieux, il erre de tous côtés; tantôt il se précipite au fond du fleuve, tantôt il se roule sur le sable du rivage, pousse des soupirs effrayans et se tord de douleur. Son ennemi brave sa rage impuissante, placé sur son foie, il le dévore à son gré et se régale d'un met qui flatte son goût. Enfin il sort du corps de ce féroce animal et l'abandonne après en avoir entierement vuidé les entrailles.

Intrépide ichneumon, que je t'admire! quel instinct éclate dans tes ruses! que ton cœur renferme de courage! avec quelle audace tu soutiens la vue du trépas que tu oses affronter de si près!

Voici maintenant le piege qu'il tend à l'aspic venimeux. Le corps entierement enseveli dans le sable, à l'exception de sa queue et de ses yeux enflammés, il attend son ennemi. Or la longue queue de l'ichneumon est faite comme un serpent, elle en représente la tête par les poils de l'extrêmité. Elle

paroît noire, lorsqu'on la regarde en face, et ressemble à la peau écailleuse des reptiles. Dès qu'il voit celui-ci s'approcher en sifflant, il recourbe sa queue en demi-cercle et provoque au combat le cruel aspic qui s'avance aussi-tôt en levant sa tête venimeuse. Sa gorge s'enfle, il découvre ses horribles dents, et fait à son ennemi d'inutiles morsures de ses mâchoires empoisonnées. Le courageux ichneumon s'élance à l'instant hors du sable, saisit le serpent à la gorge, le déchire malgré les replis dont celui-ci l'environne, lui donne le trépas, et lui fait vomir tout le poison amer, violent et mortel dont il étoit chargé.

De tous les animaux qui menent une vie sauvage, le renard est le plus rusé. Son cœur est rempli de courage; et la prudence lui fait habiter le plus reculé de ses terriers; car il se creuse sept demeures éloignées les unes des autres, de peur que les chasseurs ne le fassent tomber dans les filets qu'ils dressent à la porte de sa retraite. Dans un combat, sa gueule est redoutée des animaux plus robustes que lui, et des chiens qui le poursuivent. Lorsque la rigueur de l'hyver a dépouillé les vignes de leur pampre, privé de nourriture le renard emploie alors toute son industrie à chasser aux oiseaux et à prendre les jeunes lièvres.

Muse!

Muse! que votre voix sonore, harmonieuse, chante aussi ces animaux de nature mixte, formés du mêlange de deux races différentes, en qui la panthere au dos tacheté est unie au chameau. Pere de la nature, ô Jupiter, quelle magnificence éclate dans tes nombreux ouvrages! quelle riche variété répandue dans les plantes, dans les animaux, dans les poissons! que de présens tu as faits aux mortels! ô toi dont la puissance a revêtu de la robe des pantheres cette espece de chameaux embellie des plus riches couleurs; nobles et charmans animaux que les humains apprivoisent sans peine; ils ont un long col, leur corps est semé de diverses taches, de courtes oreilles couronnentleur tête dépourvue de criniere dans la partie supérieure. Leurs jambes sont longues, et leurs pieds larges, mais ces membres sont inégaux. Ceux de devant sont beaucoup plus élevés que les postérieurs considérablement plus courts; tels les ont les boiteux. Du milieu de la tête de ces animaux sortent deux cornes qui ne sont pas de la nature des cornes ordinaires, leurs pointes molles environnées d'une chevelure s'élevent sur les tempes et près des oreilles. Cette espece a comme le cerf la bouche délicate, médiocrement fendue, et garnie de petites dents d'une blancheur égale à celle du lait. Ses yeux étin-

Le Camelopardalis, ou la Giraffe.

cellent du plus vif éclat, et sa queue aussi courte que celle de la gazelle, est garnie de crins noirs à son extrêmité.

L'Autruche. Il est encore une autre espèce prodigieuse que j'ai vue de mes propres yeux. Elle est également composée de deux races différentes, du passereau et du chameau, et quoiqu'elle ait des aîles, et qu'on la compte au nombre des oiseaux, mes chants la célébreront cependant, parce qu'on ne la prend que par le genre de chasse qui fait l'objet de mes vers. La glu funeste aux autres volatiles ne peut enchaîner celui-ci; les flêches qui traversent les routes de l'air n'ont point sur lui de puissance, il faut le poursuivre à l'aide des coursiers, le lancer avec des chiens agiles, et l'enfermer dans des filets dont on lui dérobe la vue. Sa taille et sa force sont immenses, et telles qu'il peut porter un enfant sur son large dos. Ses jambes élevées ressemblent à celles des pesans chameaux, et sont couvertes de fréquentes écailles jusqu'à leurs doubles genoux. Il porte une tête assez petite, montée sur un long col que recouvrent de grands poils de couleur bleuâtre. Il agite une aîle épaisse, mais il ne navigue point dans les plaines de l'air. Cependant il court avec autant de vitesse et de légéreté que volent les oiseaux. L'hymen de celui-ci

ne s'accomplit pas en montant sur sa femelle, comme fait toute l'espece aîlée, mais à rebours, ainsi que s'accouple l'animal de la Bactrianne (*le chameau.*) Il pond un œuf immense, d'une grosseur capable de contenir un oiseau si considérable, et cet œuf est revêtu d'une coquille aussi dure que la pierre.

Chantons à présent les lapins et les lièvres, le gibier le plus abondant de la chasse. Ils ont le corps petit et velu, de très-longues oreilles, une tête médiocre, les pattes courtes et inégales. La couleur de leur robe n'est pas la même à tous. Elle est d'un gris obscur à ceux qui habitent un terrain noir, et d'un fauve ardent, lorsqu'ils vivent sur une plaine dont le sol est rouge. Leurs yeux ont de larges prunelles où brille la gaieté, et sont invincibles au sommeil. Jamais en dormant ces animaux ne ferment les paupieres ; toujours en garde contre la violence des bêtes sauvages ou l'industrie fatale des humains, ils veillent toute la nuit, et se livrent aux caresses de l'amour, qu'ils desirent sans cesse. Les femelles quoique pleines ne se refusent point à l'ardeur impétueuse du mâle, lors-même qu'elles portent dans leurs flancs le trait douloureux de Lucine. Cette espece est la plus féconde de toutes celles que nourrit la terre. Et tandis qu'elle fait sortir de son sein un petit

tout formé, elle en porte un autre qui n'a pas encore de poil, un troisieme imparfait s'accroît en même temps dans ses flancs qui en recelent un quatrieme dont les membres ne sont point encore développés; la mere les met au jour l'un après l'autre; et cette femelle sans pudeur ne fait point de treve avec la lascivité; et sans jamais refuser les plaisirs de Vénus, elle se livre à toute l'impétuosité de sa passion.

CHANT QUATRIEME.

TELLES sont les diverses especes d'animaux sauvages et les caresses conjugales auxquelles ils se livrent dans le sein des forêts. Telles sont leurs amitiés, leurs haines, leurs combats terribles et leurs retraites accoutumées. Chantons à présent le travail immense des infatigables humains, leur intrépidité jointe à des ruses ingénieuses. C'est avec un cœur muni tout à la fois de courage et d'industrie, que l'on attaque les especes cruelles auxquelles la nature a donné la force en partage et un instinct qui le cede de bien peu à l'esprit inventif des chasseurs.

La chasse, ce noble exercice qui demande un grand nombre de filets, se fait de différentes manieres : les unes conviennent à certains animaux, d'autres sont propres à certaines nations, d'autres ne s'emploient que dans des précipices et des terrains inégaux ; enfin elles sont infinies : quel génie pourroit seul les embrasser toutes et les chanter dignement d'une voix harmonieuse ? il n'y a que les dieux dont le vaste regard puisse tout contempler sans peine. Pour moi je chanterai ce dont mes yeux m'ont rendu témoin, lorsque j'allois dans les bois

recueillir les nobles présens de la chasse, et ce que m'ont appris les hommes qui s'appliquent à pénétrer les plus secrets mysteres de cet art agréable ; je veux les chanter au fils de notre Jupiter. Et toi, chaste Déesse, Souveraine des chasseurs, viens avec bonté faire entendre ta voix à l'oreille attentive de ce jeune prince, afin qu'instruit par tes leçons des préceptes de ton art, il trouve son bonheur à terrasser de ses mains victorieuses les animaux sauvages, et qu'il se plaise à m'entendre chanter leur trépas.

Parmi ces animaux les uns sont doués d'un instinct fécond en ruses, mais ils n'ont pas la force du corps en partage ; d'autres, au contraire, sont robustes et courageux, mais leur intelligence est bornée. Il en est aussi qui, privés tout à la fois de vigueur et de courage, n'ont de ressource que dans la promptitude de leurs pieds ; d'autres enfin ont tout reçu des dieux, instinct, courage et vitesse. Chacun d'eux connoît les avantages qu'il tient de la nature, et ce qui le rend foible ou redoutable. Le cerf ne met point sa confiance en ses cornes, celles du taureau le rendent audacieux ; la force de l'oryx ne réside pas dans sa gueule, et c'est par-là que le Lion est terrible ; le rhinocéros se fie peu à la légéreté de ses pieds, et c'est dans la rapidité des siens

que le lièvre trouve son salut. La panthere sait quel poison funeste récelent ses ongles acérés. La brebis sauvage n'ignore pas l'impénétrable dureté de son front de marbre, et le sanglier connoît la force extrême de ses défenses.

Je célébrerai séparément les pieges que les chasseurs intrépides vont seuls dresser sur les rochers, les précautions qu'ils prennent et les chasses particulieres que l'on fait de chaque animal; mais je réunirai dans mes chants, celles qui se font en commun. C'est ainsi que l'on tend les toiles et les rets, que l'on poursuit à l'aide des coursiers et des chiens agiles les bêtes qui fuient avec vitesse. Quelquefois aussi on les chasse avec les seuls coursiers, sans le secours des chiens; ces coursiers nourris en Lybie ou dans la Mauritanie, ne sont point retenus par le frein que gouverne une main vigoureuse; un foible osier les fait obéir et les guide au gré du cavalier; ceux qui les montent pleins de confiance en leur vitesse laissent loin d'eux les chiens, et sans aucun secours, chassent exposés à l'ardeur du soleil. On se réunit encore pour attaquer à coups de javelots et de flêches les animaux belliqueux qui combattent les hommes.

De l'art de tendre les toiles dépend tout le succès de la chasse : il faut observer le

vent et éviter son souffle. Les nautoniers pour conduire un vaisseau se tiennent assis à la pouppe ; le gouvernail en main, ils examinent le vent, et se confiant au Notus qui fait blanchir les flots, ils étendent les voiles et déploient tous les agrêts. Tels je veux que sur la terre les chasseurs observent de quel côté porte le souffle de l'air, afin de placer les toiles et de diriger contre son cours leur poursuite accompagnée de cris. Les bêtes sauvages ont l'odorat subtil, et lorsqu'elles sont frappées de l'odeur des fourches ou de la toile étendue, elles fuient du côté opposé ; souvent elles viennent à la rencontre des chasseurs et rendent leurs travaux inutiles. Que ceux qui veulent donner le trépas aux bêtes fauves, observent donc le vent et placent contre sa direction les toiles et les fourches qui les suspendent ; qu'ils poursuivent ensuite les animaux en marchant vers le midi, si Borée purifie les cieux par son souffle violent ; vers le nord, si le Notus excite les sombres tempêtes ; quand l'Eurus regne, courez vers le Zéphir, et quand c'est celui-ci, portez vos pas vers l'Eurus.

Connoissez premierement la chasse illustre des lions, et le courage intrépide des humains. On commence par aller reconnoitre les lieux où sont situées les cavernes habitées par le lion

rugissant, la terreur des troupeaux & des bergers, & quand on a vu le vaste sentier où s'imprime la trace de ses pas et par lequel il descend dans le fleuve pour éteindre sa soif brulante, alors on creuse en cet endroit une fosse circulaire, large & profonde, au milieu de laquelle on construit une colonne élevée. A son sommet est suspendu un jeune agneau qu'on ravit a la tendre mere qui vient de lui donner le jour. Le contour extérieur de la fosse est environné d'un épais buisson affermi par des pierres amoncelées, afin de dérober au lion, lorsqu'il s'approchera, la vue de ce gouffre insidieux; Cependant l'agneau qui regrette la mamelle de sa mere l'appelle par ses bêlemens, dont le son va frapper le cœur du lion affamé; il accourt aussitôt plein de joie, guidé par les gémissemens; il s'empresse, ses regards enflammés cherchent de tous côtés, bientôt il approche du piege, il en fait le tour, et la faim excitant son audace, il franchit le buisson et tombe dans le gouffre immense. D'abord il ne s'apperçoit pas qu'il s'est précipité dans un abîme sans issue; il en fait le tour avec impétuosité, revient sur ses pas, s'élance pour en sortir. Tel un rapide coursier accoutumé à remporter le prix, s'élance en doublant la borne, lorsqu'il se sent pressé par le frein et la main de son conducteur. Cependant les chasseurs placés sur une éminence ont

observé le lion ; ils accourent à l'instant et font descendre dans la fosse une cage solide, suspendue à de fortes courroies. Pour y attirer l'animal, ils y renferment un morceau de chair qu'ils ont exposé à l'ardeur de la flamme. Le lion qui croit sortir du gouffre, s'élance avec joie dans la cage ; alors tout espoir de liberté est perdu pour lui. Voilà de quelle maniere se fait la chasse du lion dans les sables de la Lybie.

Mais sur les rives de l'Euphrate on dresse à combattre ces animaux des coursiers aux yeux pers, au cœur magnanime, rapides à la course, intrépides dans les dangers. Seuls ils soutiennent le rugissement du lion, tandis que tous les autres tremblent à son aspect, baissent les yeux et n'osent soutenir les regards enflammés de leur roi : nous l'avons déja dit en chantant les coursiers. Cependant quelques chasseurs à pied étendent un rempart de toiles, et établissent les filets sur des fourches. Les deux extrêmités de ce rempart ne doivent s'approcher qu'autant que les pointes du croissant nouveau s'inclinent l'une vers l'autre. Trois chasseurs se placent en embuscade auprès des toiles, l'un occupe le milieu, les deux autres se tiennent aux extrêmités, assez près du premier pour entendre sa voix s'il venoit à crier. Le reste des chas-

seurs se range en bataillon ; chacun d'eux tient de la main droite une torche enflammée, et de la gauche un bouclier, dont le bruit formidable inspire la terreur aux sauvages habitans des forêts. Le lion redoute sur-toutle brillant de la flamme, et ne peut d'un œil fixe en soutenir la vivacité. Si quelques-uns de ces animaux courageux viennent à paroître, tous les cavaliers réunis le poursuivent, ceux des chasseurs qui sont à pied suivent en frappant sur leurs boucliers, et font retentir les airs de leurs cris. Saisis d'effroi les lions n'osent les attendre, ils fuient à pas précipités, le désespoir dans le cœur, et sans vouloir se défendre. Par une semblable ruse les pêcheurs conduisent pendant la nuit les poissons sur leurs filets en portant sur leurs barques des flambeaux allumés; à la vue de cette lumiere brillante les poissons fuient épouvantés. C'est ainsi que ces rois des animaux effrayés par le bruit des chasseurs et l'éclat des flambeaux, ferment les yeux et viennent se précipiter d'eux-mêmes dans les filets.

Une troisieme espece de chasse fort surprenante, et qui demande des forces infatigables, est en usage chez les Ethiopiens. Quatre hommes robustes et pleins de confiance en leur vigueur l'exécutent de cette maniere. Ils fabriquent avec des oziers fortement entrelacées

d'épais boucliers arrondis par les côtés, et recouverts de peaux de bœuf séchées au soleil : c'est le rempart qu'ils opposent aux ongles terribles et à la gueule du lion. Leur corps est entierement revêtu de toisons de brebis, et ceint par d'épaisses courroies pressées les unes contre les autres ; un casque couvre toute leur tête ; on ne leur voit que le nez, la bouche et les yeux. Bientôt ils marchent ensemble, et faisant résonner l'air sous le bruit éclatant des fouets dont ils sont armés, ils vont à la rencontre d'un farouche lion. Celui-ci ne tarde pas à quitter sa caverne ; il accourt plein de fureur, ouvre une gueule effroyable et menaçante ; ses yeux étincelans font jaillir de longs traits de feu. Sa colere s'allume, il pousse des rugissemens semblables au bruit affreux du tonnerre.

Lorsque le Gange aux portes de l'aurore, abandonne les plaines de l'Inde et les peuples de Maryandie, qu'il roule en grondant ses flots impétueux grossis du cours de vingt fleuves différens, et se précipite du haut des rochers pour inonder un immense rivage, il pousse des mugissemens moins affreux que n'est le bruit épouvantable dont le lion rugissant fait alors retentir les vallées et les forêts. Impétueux comme la tempête il s'élance sur les chasseurs qui bravent sa colere, soutiennent

sans être ébranlés cet assaut furieux ; des ongles et des dents il cherche à déchirer le premier qu'il saisit. A l'instant l'un de ces jeunes gens intrépides, le frappe par derriere en poussant de grands cris, et provoque sa fureur. Le lion se retourne, abandonne celui qu'il avoit saisi de sa gueule cruelle. Un autre vient encore l'exciter contre lui : ces chasseurs intrépides le fatiguent tour à tour par leurs fréquentes attaques, pleins de confiance en leurs boucliers, défendus par les peaux et les courroies dont ils sont revêtus, et que les dents du lion ni ses ongles de fer ne peuvent entamer. Enfin ce monstre furieux épuise ses forces par ses continuels efforts ; s'il quitte l'un, il s'élance sur l'autre et l'enleve de terre, puis il fond avec impétuosité sur un troisieme.

Tel au fort d'une mêlée lorsqu'un vaillant guerrier se voit enveloppé par une phalange ennemie, animé d'une fureur martiale, il vole de tous côtés, il agite d'un bras vigoureux sa lance meurtriere. Mais enfin accablé par le nombre de ses ennemis qui fondent sur lui tous à la fois, il tombe sur la terre frappé d'une grêle de traits qui font résonner l'air de leurs longs sifflemens. C'est ainsi que le lion dont les forces sont épuisées par d'inutiles efforts, cede enfin la victoire aux chas-

seurs. Son écume sanglante ruissele sur la terre ; honteux d'être vaincu, il baisse tristement les yeux.

Un athlete qui dans les combats du ceste s'est souvent couronné d'olivier, s'il se sent accablé sous les coups redoublés que lui porte un redoutable adversaire, il tient ferme quelques instans malgré les flots de sang qui jaillissent de ses blessures ; il chancele, sa tête se balance, on diroit que l'ivresse a troublé sa raison ; bientôt ses genoux fléchissent, il tombe étendu sur l'arene : tel le lion étend sur le sable ses membres fatigués. C'est alors que les chasseurs redoublant leurs efforts, fondent tous à la fois sur lui et enchaînent dans de solides liens cet animal qui, loin de chercher à se défendre est couché sans mouvement. Quelle est l'intrépidité de ces hommes! quelle entreprise hardie ils exécutent! ce monstre terrible, ils l'enlevent comme un timide agneau.

C'est encore en creusant des fosses, et par des ruses semblables, que l'on prend les thos cruels, et que l'on trompe les diverses especes de pantheres. Mais ces fosses sont beaucoup plus petites ; la colonne que l'on dresse au milieu n'est point de pierres, on taille à cet effet le tronc d'un chêne, et au lieu d'un chevreau on y suspend un chien auquel on serre

fortement les testicules avec une étroite courroie ; la douleur qui le tourmente lui fait pousser des hurlemens aigus ; ils se font entendre de la panthere et portent la joie dans son cœur. Aussi-tôt elle accourt du fond des bois. Ainsi les pêcheurs placent une amorce trompeuse au fond de leurs filets tissus d'ozier de Salamine, soit un polype, soit une écrévisse qu'ils présentent auparavant à l'ardeur de la flamme ; l'odeur s'en répand sur les prochains rivages ; elle attire les poissons qui courent au-devant du trépas et vont se précipiter eux-mêmes dans la nasse dont ils ne pourront plus sortir. De même la panthere du plus loin qu'elle entend les cris du chien, accourt, s'élance, sans se douter du piege trompeur, et tombe dans le gouffre pour avoir obéi aux desirs de son estomac.

La liqueur de Bacchus triomphe aussi des pantheres, et les chasseurs leur versent cette boisson perfide, sans craindre le courroux du dieu qui nous l'a donnée.

Les pantheres sont aujourd'hui des animaux féroces, autrefois c'étoit des femmes charmantes ; vouées au culte de Bacchus, elles célébroient ses fêtes triennales, buvoient sa liqueur à longs traits, se couronnoient de pampre et de guirlandes de fleurs ; elles éleverent ce Dieu, pere de la joie et de la danse.

La fille d'Agénor, Ino nourrit Bacchus en son enfance, et présenta au fils de Jupiter sa mamelle d'où le lait jaillissoit pour la premiere fois. Agaré et Autonoë partagerent ses soins maternels; ce ne fut point dans le palais du cruel Athamas, mais sur une montagne que les mortels appelloient alors *Méros*. Et pour se dérober à la colere de la puissante Junon et aux fureurs du roi Penthée, fils d'Échion, elles enfermerent le divin enfant dans un coffre de sapin qu'elles couvrirent de peaux de cerf et couronnerent de pampre. Elles le déposerent ensuite dant un antre, formerent des danses mystérieuses autour de ce jeune dieu, et par le bruit des tambours et des cymbales qui résonnoient dans leurs mains, elles couvroient ses cris. Ce fut autour de ce coffre caché qu'elles célébrerent les premieres orgies. Bientôt les femmes d'Aonie furent secretement initiées par elles à ces mysteres, et lorsque ces nourrices de Bacchus résolurent de quitter la montagne et de sortir de la Béotie, elles firent assembler leurs fideles amies. Déja les temps étoient arrivés où la terre auparavant inculte et sauvage devoit se couronner de pampre par les bienfaits du Dieu qui fait oublier les chagrins. Le chœur sacré de ces prêtresses enleve le coffre mystérieux, le pose sur le dos d'un âne, et dirige ses pas

vers

vers les bords de l'Euripe; là elles trouvent un vieillard et ses enfans occupés à pêcher; elles l'environnent et le prient de leur faire passer l'onde. Pénétré d'un saint respect à la vue de ces femmes, il les reçoit dans sa nacelle; aussi-tôt le smilax couvre de sa verdure les bancs des rameurs, le pampre et le lierre couronnent la proue de leurs guirlandes fleuries; et les pêcheurs frappés d'une terreur religieuse se seroient précipités dans les eaux, si la barque n'eût au même instant touché la rive. Arrivées en Eubæé, les nourrices de Bacchus furent déposer le Dieu chez Aristée; il habitoit un antre creusé sur la cime d'une montagne; les rustiques humains devoient à son industrie mille inventions utiles pour la vie; c'est lui qui le premier leur apprit à faire paître les troupeaux; le premier il pressa les fruits onctueux de l'olivier sauvage; fit cailler le lait et renferma dans des ruches les essaims des abeilles qu'il recueilloit sur les chênes. Il reçut le jeune Bacchus des mains d'Ino qui le tira du coffre, et il le nourrit dans son antre. Ses soins furent secondés par les Dryades et par les nymphes qui chérissent les abeilles, par les jeunes filles de l'Eubæé et les femmes d'Aonie. Déja Bacchus adolescent jouoit avec les jeunes gens de son âge; d'un bâton qu'il avoit coupé, il frappoit les

rochers qui sous ses coups faisoient jaillir des ruisseaux de vin pur; d'autres fois il égorgeoit des brebis, les dépouilloit de leur toison, les coupoit en morceaux et les jettoit sans vie sur la terre; puis il rejoignoit exactement leurs membres, elles ressuscitoient à l'instant et paissoient l'herbe fleurie. Bientôt il songea à célébrer ses mysteres. Les présens du fils de Thyonée furent répandus sur toute la terre, et par-tout où ce dieu portoit ses pas, il signaloit sa puissance aux yeux des mortels. Il vint enfin à Thèbes; toutes les filles de Cadmus accoururent au-devant de ce fils du tonnerre. Penthée seul est assez insensé pour vouloir charger de chaînes les mains de ce dieu qu'aucun lien ne sauroit captiver; il ose même, sans respect pour les cheveux blancs de Cadmus, insensible aux prieres d'Agarée prosternée à ses pieds, il ose menacer Bacchus de le déchirer de ses mains cruelles; il commande à ses compagnons impies d'entraîner le fils de Jupiter, et de l'enfermer. Lui-même poursuit le chœur des Bacchantes. Les gardes de Penthée et tous les Thébains voudroient voir traîner dans les prisons le dieu du vin chargé de fers; mais les chaînes ne le toucherent point. Cependant l'effroi glace le cœur des initiés, ils jettent à terre les couronnes qui ceignoient leur front et les thyrses

étoient armées. Les Bac-
.e larmes s'écrient : „ Dieu
Bacchus, allume la foudre
.re. Fais trembler la terre, et
.l plutôt ce tyran impie. Fils du
.re ! change ce Penthée, dont le nom
funeste, en un taureau errant sur ses
montagnes, changes-nous aussi en bêtes
„ cruelles, armées d'ongles terribles, afin
„ que nous puissions le déchirer d'une gueule
„ affamée. „ Tels furent leurs vœux : le dieu qui regne à Nysse les entend ; il fait aussi-tôt un taureau de Penthée, enflamme ses yeux d'une farouche ardeur, prolonge son col et fait croître deux cornes sur son large front. Il métamorphose aussi ses Bacchantes en bêtes farouches, leur donne des yeux étincelans, les arme de dents terribles et peint leur dos des couleurs qui brillent sur celui des faons. Perdant leur premiere beauté, ces femmes changées en pantheres par la puissance du dieu, déchirent Penthée sur les rochers. On doit croire ces mysteres tels que nous les chantons. Loin d'ici ces crimes atroces commis dans les vallées du Cythéron par quelques femmes impies, étrangeres à Bacchus, et que les poëtes célebrent dans leurs chants imposteurs, comme les nourrices de ce dieu.

nt leurs mains étoient armées. Les Bacantes baignées de larmes s'écrient : „ Dieu puissant, ô Bacchus, allume la foudre de ton pere. Fais trembler la terre, et punis au plutôt ce tyran impie. Fils du tonnerre ! change ce Penthée, dont le nom est funeste, en un taureau errant sur ses montagnes, changes-nous aussi en bêtes cruelles, armées d'ongles terribles, afin que nous puissions le déchirer d'une gueule affamée. „ Tels furent leurs vœux : le ieu qui regne à Nysse les entend ; il fait ussi-tôt un taureau de Penthée, enflamme es yeux d'une farouche ardeur, prolonge son ol et fait croître deux cornes sur son large ront. Il métamorphose aussi ses Bacchantes n bêtes farouches, leur donne des yeux étinelans, les arme de dents terribles et peint eur dos des couleurs qui brillent sur celui des faons. Perdant leur premiere beauté, ces femmes changées en pantheres par la puissance du dieu, déchirent Penthée sur les rochers. On doit croire ces mysteres tels que nous les chantons. Loin d'ici ces crimes atroces commis dans les vallées du Cythéron par quelques femmes impies, étrangeres à Bacchus, et que les poëtes célebrent dans leurs chants imposteurs, comme les nourrices de ce dieu.

lorsqu'après bien des circuits ils sont parvenus au terme de leurs recherches, et qu'ils ont trouvé le fort où l'animal repose, le limier se précipite et veut échapper à la main du chasseur ; il fait éclater sa joie par ses aboiemens douloureux. Telle on voit au printems une jeune bergere errer pieds nuds sur les montagnes où elle cherche des fleurs. Si quelque suave odeur lui annonce de loin l'agréable violette, elle en ressent un plaisir extrême et dans la joie dont son cœur est possédé, elle porte ses pas de tous côtes, sans éprouver de lassitude, forme de ces fleurs une couronne, la pose sur sa tête, et revient en chantant à la demeure rustique de ses parens. Telle est la joie du limier courageux. Mais malgré les efforts qu'il fait pour échapper à la main du chasseur, celui-ci le retient par sa courroie, et retournant sur ses pas, revient trouver ses compagnons, leur indique le bois où il a laissé le féroce animal. On s'empresse à l'instant de planter les fourches solides, on déploie les filets entre lesquels on dispose les rets. Aux deux extrêmités on place deux hommes sous des branches de frêne entrelacées, et depuis ces extrêmités, où sont ces jeunes gens qui gardent l'entrée des filets ; on tend à gauche une longue corde peu élevée audessus de la terre, mais assez pour

qu'elle vienne au nombril de l'homme. On attache à cette corde des rubans de toutes couleurs, dont l'éclat effraie les bêtes sauvages ; on y suspend mille plumes brillantes de divers oiseaux, des aîles de vautours, de cygnes, de cicognes. A droite on place une embuscade cachée sous la feuillée ; l'on construit à la hâte en cet endroit, avec des branches vertes des cabanes peu distantes l'une de l'autre, et l'on y cache quatre hommes dont le corps est entierement revêtu de feuillage.

Quand tout est disposé comme il convient, la trompette fait entendre ses sons effrayans, l'ours sort avec impétuosité du bois, pousse des hurlemens et lance des regards terribles. Alors tous les chasseurs se mettent en marche et rangés en phalange viennent des deux côtés, en jettant de grands cris, à la rencontre de l'animal, qui, pour éviter le bruit et les chasseurs s'élance avec vîtesse vers les lieux où la plaine lui paroît le plus libre. Mais de ce côté on le poursuit aussi avec un bruit et des cris redoublés ; on le pousse vers la corde hérissée de plumes, vers cet épouvantail de diverses couleurs. L'ours saisi d'un violent chagrin, ne sachant où fuir, se porte avec effroi de tous côtés, il redoute à la fois

l'embuscade, le son de la trompette, le tumulte, et les cris des chasseurs, et l'épouvantail. Car le souffle du vent fait mouvoir les rubans qui y sont suspendus; les plumes agitées font entendre un sifflement aigu. L'ours après avoir porté de tous côtés ses regards effrayés vient se précipiter dans les filets, aussi-tôt les hommes placés à leur extrêmité sortent de leur embuscade, se hâtent de tirer le peridrome et reploient le filet sur lui-même en lui faisant faire plusieurs tours. Car les ours travaillent alors avec fureur de leur gueule et de leurs pattes redoutables. Souvent ils échappent aux chasseurs en rompant les filets, et rendent la chasse inutile. Mais un homme robuste en lui liant la patte droite le prive de toute sa force. Il la lie adroitement et l'attache à un morceau de bois, puis il enferme dans une cage de bois de chêne et de sapin cet animal encore enveloppé dans les filets.

C'est en descendant des rochers et des montagnes qu'il faut poursuivre la race légere des lièvres et des lapins, et les écarter soigneusement des lieux qui vont en montant. Dès que ces animaux apperçoivent les chiens et les chasseurs, ils gagnent les collines, parce qu'ils savent que leurs pieds

de devant sont plus courts que les autres; Voilà pourquoi les collines sont plus aisées à gravir aux lapins et plus difficiles aux cavaliers. Éloignez-les encore des sentiers battus, et poussez-les dans les terres labourées, car ils courent avec plus de vitesse et sautent avec plus de légéreté dans les chemins, au lieu que dans les terres soulevées par la charrue, leurs pieds se fatiguent même durant l'été, et pendant l'hiver ils y prennent une chaussure qui leur devient funeste.

Si vous poursuivez un chevreuil, prenez garde qu'après une longue course, et lorsque vous croyez toucher à la fin de vos travaux, il ne s'arrête quelques instans pour lâcher son urine. Les chevreuils sont ordinairement sujets à éprouver un gonflement dans la vessie, causé par les eaux qu'ils ne peuvent évacuer; alors ils sentent dans leurs flancs un poids qui les retarde et les fait tomber sur les reins. Mais s'ils peuvent respirer un moment, ils reprennent leur force et leur vîtesse, et fuient d'un pied plus agile, quand ils ont allégé leurs entrailles.

On ne prend le renard ni dans les filets, ni dans les toiles : son instinct les lui fait reconnoître. Adroit à couper les cordes avec

La fille d'Agénor, Ino nourrit Bacchus en son enfance, et présenta au fils de Jupiter sa mamelle d'où le lait jaillissoit pour la premiere fois. Agaré et Autonoë partagerent ses soins maternels; ce ne fut point dans le palais du cruel Athamas, mais sur une montagne que les mortels appelloient alors *Méros*. Et pour se dérober à la colere de la puissante Junon et aux fureurs du roi Penthée, fils d'Échion, elles enfermerent le divin enfant dans un coffre de sapin qu'elles couvrirent de peaux de cerf et couronnerent de pampre. Elles le déposerent ensuite dant un antre, formerent des danses mystérieuses autour de ce jeune dieu, et par le bruit des tambours et des cymbales qui résonnoient dans leurs mains, elles couvroient ses cris. Ce fut autour de ce coffre caché qu'elles célébrerent les premieres orgies. Bientôt les femmes d'Aonie furent secretement initiées par elles à ces mysteres, et lorsque ces nourrices de Bacchus résolurent de quitter la montagne et de sortir de la Béotie, elles firent assembler leurs fideles amies. Déja les temps étoient arrivés où la terre auparavant inculte et sauvage devoit se couronner de pampre par les bienfaits du Dieu qui fait oublier les chagrins. Le chœur sacré de ces prêtresses enleve le coffre mystérieux, le pose sur le dos d'un âne, et dirige ses pas

vers

vers les bords de l'Euripe; là elles trouvent un vieillard et ses enfans occupés à pêcher; elles l'environnent et le prient de leur faire passer l'onde. Pénétré d'un saint respect à la vue de ces femmes, il les reçoit dans sa nacelle; aussi-tôt le smilax couvre de sa verdure les bancs des rameurs, le pampre et le lierre couronnent la proue de leurs guirlandes fleuries; et les pêcheurs frappés d'une terreur religieuse se seroient précipités dans les eaux, si la barque n'eût au même instant touché la rive. Arrivées en Eubæé, les nourrices de Bacchus furent déposer le Dieu chez Aristée; il habitoit un antre creusé sur la cime d'une montagne; les rustiques humains devoient à son industrie mille inventions utiles pour la vie; c'est lui qui le premier leur apprit à faire paître les troupeaux; le premier il pressa les fruits onctueux de l'olivier sauvage; fit cailler le lait et renferma dans des ruches les essaims des abeilles qu'il recueilloit sur les chênes. Il reçut le jeune Bacchus des mains d'Ino qui le tira du coffre, et il le nourrit dans son antre. Ses soins furent secondés par les Dryades et par les nymphes qui chérissent les abeilles, par les jeunes filles de l'Eubæé et les femmes d'Aonie. Déja Bacchus adolescent jouoit avec les jeunes gens de son âge; d'un bâton qu'il avoit coupé, il frappoit les

REMARQUES SUR LA CHASSE.

CHANT PREMIER.

PAGE 1. ligne 1. *Divin, mortel.* Les Romains donnoient à leurs empereurs les titres de *Divus* et de *Deus*, Oppien pour les imiter appelle le jeune Antonin, Μακαρ qui ne signifie pas seulement *heureux* comme Turnebe et Rittershuis l'ont interprété. Ce mot chez les Grecs équivaloit à celui de *Dieu.* Il paroît que les Romains ont puisé cet usage chez les Perses qui prodiguoient à leurs souverains les titres les plus magnifiques et les appelloient des dieux, comme on le voit dans Æschile, tragédie des *Perses* v. 154. où le chœur dit à Atosse : *Respectable mere de Xerxès, je vous salue, épouse de Darius, vous avez partagé le lit d'un dieu des Perses, et vous êtes la mere d'un de leurs dieux.*

Lig. 2. *Astre chéri.* Le grec porte *Lumiere tout-à-fait aimable.*

Lig. 4. *Heureux fruit.* Le texte dit à la lettre *que la grande Domna engendra au grand Sévere, mariée avec un heureux époux, grosse d'un heureux enfantement.* Les grecs aiment cette répétition d'épithetes ; notre langue les évite avec soin.

Cette *Domna* est Julia Domna, fille de Bassianus, prêtre du Soleil, et syrienne de nation. Sévere, lorsqu'il méditoit la révolution qui le fit monter sur le trône, l'épousa après la mort de Marcia sa premiere femme, parce que l'horoscope de Julia lui promettoit un souverain pour époux. Julie aimoit et culti-

voit les lettres; elle accueilloit les savans et les récompensoit. C'est à sa sollicitation que Philostrate composa son roman intitulé : *La vie d'Appollonius de Thyane.* Diogene de Laërce lui dédia son ouvrage sur la vie et les opinions des Philosophes grecs. Le premier enfant qu'elle eut de Sévere fut Antonin, nommé d'abord Bassianus comme son ayeul maternel, et peu de temps après elle eut Géta. Lorsque Sévere devenu empereur voulut associer ses fils à sa puissance, il fit quitter à l'aîné le nom peu glorieux de Bassianus, pour lui donner celui de Marc-Aurele-Antonin, dont il adoroit les vertus. Le surnom de *Caracalla* par lequel on distingue ordinairement cet Antonin du philosophe, tire son origine d'un vêtement barbare nommé *Caracalle* qu'il adopta pendant son expédition contre les Parthes, au mépris des usages de ses ancêtres.

Lig. 8. *C'est Phœbé dont l'éclat.* A la Lettre, *C'est une lune qui n'est jamais éclipsée.* Le surnom de Vénus assyrienne fait allusion à la patrie de Julia, qui étoit de Syrie, comme nous l'avons déja remarqué : ainsi le Poëte la compare à la déesse *Astartée*, fameuse par le temple que les Syriens lui avoient élevé, et par le culte qu'ils lui rendoient dans Hiérapolis : il nous reste sur cette déesse et sur son temple une dissertation écrite en ionien, que l'on attribue à Lucien; mais il ne paroît pas qu'il en soit l'auteur.

Lig. 12. Titan — Apollon. C'est Sévere et Antonin qu'Oppien désigne sous ces noms, ainsi que je crois l'avoir prouvé dans mes notes latines.

Pag. 2. lig. 5. *Puisées au sein des mers.* Si Oppien dit que les fleuves tirent leurs eaux de l'Océan, c'est

que chez les poëtes les plus anciens et les meilleurs mythologues, l'océan est regardé comme le pere de toutes les eaux. Cette doctrine fondée sur la saine physique est enseignée par Homere, Iliad. L. XXI. v. 195. et expliquée par Platon dans le Phædon p. 112, édition de Serranus.

Lig. 18. *Les nobles présens.* Le texte dit *les nobles inventions.*

Lig. 14. *Lèves-toi.* On est assez surpris de trouver un dialogue au commencement d'un poëme du genre de celui-ci ; il faut avouer que ce dialogue produit un mauvais effet, sa longueur excessive ralentit l'exposition du sujet et jette sur ce début un froid glacial que l'harmonie des vers peut à peine dissiper.

Lig. 14. *Dans un sentier pénible.* A la lettre, *dans un rude sentier que nul mortel n'ait foulé dans ses chants.* Oppien est le premier des grecs qui ait écrit en vers sur la chasse.

Lig. 17. *Chaste Déesse.* Le grec dit *vénérable* mais ce mot en françois entraîne l'idée de vieillesse.

Lig. 20. *Les fêtes triennales.* Le grec. *Bacchus des montagnes, triennal.* Ce nom fut donné à Bacchus à cause des sacrifices qu'on lui offroit tous les trois ans dans les fêtes instituées par les Béotiens, en mémoire de l'expédition de ce dieu dans les Indes, et de son apparition aux hommes, laquelle dura trois ans. Diodore de Sicile. L. IV. p. 211.

Lig. 23. *Qui baignent l'Aonie.* C'est la Béotie qui fut, comme on le sait, le berceau de Bacchus. L'Asopus et l'Ismenus traversoient la plaine de Thebes. Il est bon de remarquer qu'il y avoit en Grece quatre

fleuves appelés *Asopus*, et qui donnoient le nom d'*Asopie* aux contrées qu'ils arrosoient. 1.° Celui de Béotie ; il passoit à Thebes, à Platée, à Tanagre. 2.° Un autre couloit dans la plaine de Sicyone, et prenoit sa source à Phliunte, petite ville située au milieu de cette plaine. 3.° Le pays de Trachine, autrefois habitée par Hercule, possédoit encore un Asopus. Le quatrieme arrosoit l'île de Paros.

Lig. 25. *Sabazius.* Car le nom que les Thraces donnoient à Bacchus selon le scholiaste d'Aristophane sur les *guêpes* v. g. selon Strabon L. 10. p. 324. c'est un dieu de Phrygie. *Sabazius*, dit-il, *tient aux mystéres de Phrygie ; c'est en quelque sorte l'enfant de Rhéa ajouté au cortege de Bacchus.* Lucien met aussi Sabazius au rang des dieux étrangers, dans l'Icaroménippe p. 783. Il fait dire à ce voyageur céleste : *L'heure du souper étant venue, Mercure me prit par la main et me fit asseoir à côté de Pan, à la table des Coribantes, d'Atis, de Sabazius et des divinités étrangeres.* Mais Diodore de Sicile rapporte une opinion différente sur Sabazius. *Quelques personnes racontent*, dit-il au liv. 4. p. 112, qu'il y eut un autre Bacchus plus ancien que celui-ci, (le fils de Sémele), fils de Jupiter et de Proserpine. C'est celui-là que quelques-uns nomment Sabazius..... *Ses mysteres*, ajoute plus bas cet historien, *n'ont été introduits que dans le plus grand secret à cause de la licence extrême de son culte.* Il paroît par-là que Diodore confond Bacchus Sabazius avec Bacchus Zagræus dont l'auteur des Dionysiaques donne l'histoire au sixieme chant de son poëme, et qu'il ne reconnoît que deux Bacchus, au-lieu qu'il y en eut trois, comme le témoigne Nonnus Dionys.

l. 48.

l. 48. p. 1306. v. 1. *Athenes célébra Bacchus par de triples mysteres; ses citoyens formant enfin des chœurs mystérieux, firent résonner l'airain en l'honneur de Zagræus, de Bromius et d'Iacchus.* Selon Orphée ou l'auteur des Hymnes publiés sous son nom, Sabazius est Jupiter, pere de Bacchus. Ce passage d'Oppien peut faire soupçonner que dans sa premiere jeunesse il avoit composé des poésies dithyrambiques.

Lig. 26. *Fils de Thyonée.* Surnom de Sémelé; il signifie furieuse. Suivant le scholiaste d'Apollonius de Rhod. l. 1. v. 636 du poëme des Argonautes, Æschyle fut le premier qui donna ce nom à Sémele dans une tragédie, où il la représentoit enceinte et transportée d'une fureur bacchique qui se communiquoit aux femmes qui lui touchoient le ventre.

Pag. 3. lig. 5. *La défaite des Parthes.* La prise de Ctésiphonte leur ville capitale. Cet événement arriva, selon Baronius, l'an de J. C. 197, la troisieme année du regne de Septime Sévere. Voici les détails que nous en a conservé Hérodien liv. 3. » Sévere, » après quelques jours de marche, vint attaquer » Ctésiphonte où résidoit le grand Roi Artaban » (les Parthes comme les Perses donnoient ce titre » à leurs souverains.) Les Romains qui avoient sur- » pris les Barbares, avant que ceux-ci eussent fait » aucun préparatif pour se défendre, tuerent tout » ce qui s'offroit à leur rencontre, saccagerent en- » tierement la ville, firent prisonniers les femmes, » les enfans, les vieillards. Le Roi eut bien de la peine » à se sauver avec un petit nombre de cavaliers. » Ses trésors tomberent entre les mains des vainqueurs » qui pillerent toutes ses richesses, et reprirent en-

» suite le chemin de Rome. Sévere, continue l'his-
» torien, dut plutôt cette victoire à son heureuse
» fortune qu'à sa bonne conduite et à sa prudence.
» Il manda ses succès au Sénat, auquel il en écrivit
» en termes magnifiques. Il voulut même qu'on con-
» sacrât le souvenir de ses combats et de ses vic-
» toires par des monumens et des inscriptions. » Ce fut à cette occasion qu'il fit élever l'arc de triomphe sous le nom d'Arc de Sévere, et l'un des plus beaux monumens de Rome : il subsite encore; on peut en voir la figure dans le quatrieme tome de l'antiquité expliquée de D. Montfaucon.

Lig. 17. *Les bêtes à la piste.* A la lettre, *les travaux de la piste qui procurent un grand gain.*

Lig. 27. *D'un front serein.* Le texte porte : *De tes sourcils immortels.* Les grecs plaçoient dans les sourcils l'expression de la joie ou de la douleur.

Pag. 4. lig. 3. *Un dieu fit jadis présent.* Oppien suit ici l'opinion de Xénophon qui commence ainsi son traité de la chasse : *L'art de chasser, et d'élever les chiens est une invention des dieux, Apollon et Diane.* En général les anciens rapportoient toujours à quelque Divinité l'invention de chaque art.

Lig. 4. *Trois sortes de chasses.* La vénerie, la pêche et l'oiselerie. Oppien en cet endroit donne à la pêche l'épithete d'*aimable*, parce que les Romains en faisoient plus de cas que de la chasse. Salluste même va jusqu'à nommer ce dernier exercice, *l'ouvrage d'un esclave*, *opus servile.* Mais les Grecs pensoient bien différemment; ils n'avoient au contraire que du mépris pour la pêche, et Platon, dans ses loix, l'interdit expressément aux jeunes gens bien nés.

Lig. 25. *l'enleve.* Le grec dit : *enleve au travers des airs ce danseur marin.* Métaphore très singuliere, mais véritable, et dont il existe un grand nombre d'exemples dans les auteurs anciens.

Pag. 5. lig. 2. *L'épervier compagnon de ses travaux.* Plusieurs Savans, entr'autres, M. de la Curne de Ste Palaie, Mémoires sur l'ancienne chevalerie l. 3. pag. 182, ont pensé que la chasse à l'oiseau étoit inconnue aux anciens. Ce passage de notre poëte s'éleve contre leur sentiment, et plus encore ce que Pline dit d'après Aristote, liv. IX ch. 36 : *En Thrace, dans le voisinage d'Amphipolis, les hommes et les éperviers chassent de compagnie : ceux-ci font partir les oiseaux des bois et des buissons, et les éperviers qui planent, fondent sur eux au moment qu'ils s'envolent.*

Lig. 5. *Qui sillonnent les plaines de l'air.* A la lettre : *des roseaux qui foulent le sentier de l'air.* Ces roseaux d'oiseleur étoient enduits de glu, et servoient principalement à la pipée pour abattre les oiseaux lorsqu'ils voloient autour du pipeur. La maniere dont celui-ci les abattoient en les frappant est décrite par Pétrone, ch. 40 de sa satyre. Dans le repas de Trimalcion on apporte un cochon dont le ventre étoit rempli d'oiseaux qui s'envolent aussi-tôt qu'on lui ouvre le flanc d'un coup de couteau de chasse. Des oiseleurs étoient là disposés de place en place, et avec des roseaux enduits de glu ils abattoient les oiseaux à leur passage. Ces roseaux s'allongeoient et se raccourcissoient à volonté, parce qu'on les adaptoit les uns au bout des autres.

Lig. 6. *Assimiler ces différens travaux.* A la lettre : *Chanter*

ces choses comme étant d'un poids égal. Telle est la force de l'expression grecque ἰσόπαλαν πᾶσαν.

Lig. 9. *La murene.* La lamproie. Ce poisson qui a la forme d'un serpent et le corps troué comme une flûte, est très-avide de chair humaine. Il faisoit autrefois les délices des tables somptueuses de Rome: on le nourrissoit à grands frais dans de superbes viviers dont un certain C. Hirrius, fameux par sa gourmandise, fut l'auteur. Cet homme dépensoit chaque année des sommes immenses pour la seule nourriture de ses lamproies. Quelques-uns de ces voluptueux poussoient la barbarie jusqu'à faire jetter dans leurs viviers des esclaves vivans, afin de mieux engraisser leurs poissons. Crassus supporta, dit Porphyre *de abstinentia carnis*, l. 3. §. 5., la mort de trois de ses enfans, et fut plongé dans la plus grande affliction de la mort d'une de ses lamproies. L'histoire naturelle de ce poisson, celle du *mormyre*, appelé *morme* en françois, et des *mulets* ou trigles sera traitée dans les remarques sur le poëme de la pêche.

Lig. 9. *Les pantheres venimeuses.* Selon une opinion de l'antiquité, les pantheres recelent un venin subtil dans leurs griffes. Le texte porte simplement *le poison des pantheres*, et au second chant le poëte place ce poison dans leurs dents.

Lig. 10. *Aux hérissons de mer.* Le hérisson de mer est le même que les naturalistes nomment *orbis.*

Lig. 11. *Le pluvier.* L'oiseau que les Grecs appeloient λάρος et les Latins *gavia* est le goiland ou mouette, espece d'oiseaux aquatiques, palmipedes, dont le bec est fort, long, étroit, pointu, un peu courbé à l'ex-

trêmité. Voyez le dictionnaire de Bomare. C'est par erreur que j'ai traduit ce mot par *pluvier*.

Lig. 16. *Ravissent les colombes.* Les prennent à la volée par le moyen de leurs roseaux enduits de glu.

Pag. 6. Lig. 1. *D'un embonpoint.* A ce tableau des dispositions naturelles du chasseur, comparez ce que dit Xénophon dans son traité de la chasse p. 369. *Celui qui veut s'occuper à tendre des rets doit parler grec, être âgé de vingt ans, avoir le corps leste et vigoureux, ne pas manquer d'intelligence, afin que supérieur par ses qualités à la fatigue de cet exercice, il y puisse trouver du plaisir.*

Lig. 11. *Allez porter la guerre.* La chasse qui n'est chez nous qu'une course à cheval, étoit chez les anciens une véritable image de la guerre. Ils y prenoient un exercice violent capable de former le corps et de l'endurcir aux plus rudes fatigues. Pollux dans la préface du cinquieme livre de son Onomasticon recommande la chasse à son éleve Commode, depuis empereur; » Il vous convient, lui dit-il, de » vous appliquer à la chasse. Ce plaisir est celui des » héros et des rois. C'est un exercice qui fortifie le » corps, aiguise le courage; la patience pacifique, » l'audace belliqueuse y sont tour à tour employées. » La bravoure s'accroît par les dangers: on devient » robuste, léger à la course, excellent cavalier. Cet » art éveille l'intelligence et fait aimer le travail. » Et Porphyre remarque avec raison que les animaux chasseurs sont plus intelligens que les autres, parce que, dit-il, ils exercent un art qui en leur procurant la subsistance leur fait acquérir des forces et du courage. Porphyre *de abstinentia.* l. 1. §. 14.

Lig. 16. *Qu'un glaive recourbé.* C'est notre couteau de chasse que les grecs appelloient Κόπις et les latins *Culter Toletanus*, apparemment parce que les meilleurs se fabriquoient en Espagne.

Lig. 19. *Les attaques des brigands.* On ne doit pas être surpris de ce qu'Oppien dit ici des attaques des brigands : les anciens dans leurs chasses parcouroient une grande étendue de pays, étoient des mois entiers hors de leurs habitations, vivoient et couchoient dans les bois et sur les montagnes. On dit même que Mithridate, roi de Pont, passa sept ans de suite à la chasse sans entrer dans aucune ville ni dans aucune maison.

Lig. 22. *Sa tunique relevée avec graces.* Le mot ἐυσκελέως signifie plutôt *lestement* qu'*avec graces.* Mais il a bien fallu donner quelque chose à l'oreille. Le costume du chasseur est peint en ces termes par J. Pollux dans son *Onomasticon* l. 5. c. 3. segm. 8. » Le » vêtement du chasseur consiste dans une tunique » légere qui descend jusqu'aux genoux : elle ne doit » pas être blanche ni d'une couleur vive et brillante, » de peur que les bêtes sauvages ne l'apperçoivent » de loin. Il faut encore au chasseur une chlamyde » (espece de manteau) semblable qu'il roulera autour » de son bras gauche, quand il poursuivra les animaux ou qu'il combattra contre eux. Il portera » aussi un bâton ou une massue. Sa chaussure profonde remontera jusqu'au milieu de la jambe, autour » de laquelle elle sera attachée par une forte courroie. » Philostrate dans ses tableaux L. 1. p. 772. éd. de Morel, fait encore un portrait intéressant de plusieurs chasseurs à cheval qui poursuivent un san-

glier. J'ai pensé qu'il pourroit ne pas déplaire aux amateurs de l'antiquité. » L'un vêtu lestement pousse » son cheval avec vitesse. L'œil devine la légéreté » de ses mouvemens, et l'adresse avec laquelle il » sait lancer un trait. Celui-ci armé d'une cuirasse » et les jambes défendues par des bottines, attaque » pour la seconde fois un énorme sanglier. Cet au- » tre est monté sur un cheval blanc; sa tunique est » retroussée et fixée sur le milieu de la cuisse. Les » manches en sont également relevées jusqu'au » coude. » Ceci nous apprend deux particularités dont Pollux, Oppien, Xénophon et tous les auteurs qui ont traité de la chasse ne parlent point. C'est que pour chasser le sanglier les anciens prenoient la précaution de s'armer d'une cuirasse, et de se garantir les jambes par des bottines capables de résister aux coups de boutoir et aux défenses de cet animal.

Pag. 7. lig. 19. *Aux courses fatiguantes.* A la lettre: *Qui rend calme et serein pour les courses de toute une journée.*

Lig. 22. *Les saisons tempérées* Pollux dit de même : *La saison du printemps est plus propre à la chasse que celle de l'hiver : l'air étant alors plus tempéré. L'automne par sa température approche beaucoup du printemps.*

Pag. 28. lig. 1. *Souriant au cultivateur.* Le grec dit : *Donne de la joie aux mortels qui ont soin des plantes.*

Lig. 4. *Au dernier solstice.* Le texte : *Au solstice d'automne.* Ce que nous appellons solstice d'après les latins qui croyoient que le soleil étoit alors immobile, les grecs l'appelloient *retour du soleil.* Ils avoient connu et observé dès la plus haute antiquité la marche rétrograde de cet astre; et Homere dit qu'Atlas, pere de Calypso, auquel il attribue une science univer-

selle, avoit élevé dans l'île d'Ogygie deux colonnes sur lesquelles étoient représentés le ciel et la terre, *Odyss.* l. 1. v. 53. Il y avoit aussi marqué les solstices. l. 15. v. 403.

Lig. 8. *En foulant la grappe.* Le sens de ce vers étoit fort incertain; mais je crois l'avoir fixé par une correction assez probable, d'après laquelle il faut traduire : *Lorsque le pressureur danse l'épilénion sur les grappes de la vigne.* C'étoit en effet un usage dans l'antiquité de danser sur le pressoir et de fouler la vendange en sautant et en dansant : cette danse s'appelloit *épilénion*, c'est-à-dire, la danse du pressoir. Ainsi Théocrite dans l'Idylle 7. v. 24. dit : *Allez-vous danser ou sauter sur le pressoir de quelqu'habitant de la ville ?* Cette danse étoit une pantomime qui représentoit les différens travaux de la vendange. Voici la description que nous en donne Longus dans sa charmante pastorale des *Amours de Daphnis et Chloé*, l. 11. p. 61. édit. de M. de Villoison. » Charmés d'entendre la flûte de Philétas, les bergers gardoient » un profond silence. Tout à coup Dryas se leve, » il prie le vieillard de jouer un air bacchique, et » se met à danser une danse de pressoir. On le voyoit » tantôt couper la grappe et vendanger, tantôt porter des paniers, ensuite fouler le raisin, remplir » les tonneaux, boire du vin doux. » On appelloit aussi épilénion, *la chanson du pressoir*, l'air au son duquel on dansoit cette pantomime. Athénée dans la description de la pompe de Ptolemée Philadelphe L. V. p. 119, en parle en ces termes : » Suivoit un » char à quatre roues, long de vingt coudées, large » de seize, tiré par trois cens hommes, et sur le-

» quel étoit établi un pressoir de vingt-quatre cou-
» dées de long et de quinze coudées de large, chargé
» de grappes de raisin que soixante satyres fouloient
» en chantant au son de la flûte un épilénion.

Pag. 9. lig. 6. *Voici les instrumens.* Il n'est pas possible de traduire avec exactitude les noms de ces divers instrumens et de ces armes employées dans une espece de chasse qui nous est peu connue, et que depuis plusieurs siecles on a cessé de pratiquer. Contentons-nous d'en prendre une idée en rapprochant ce qu'en ont écrit les auteurs de l'antiquité qui ont précédé ou suivi notre poëte ; nous parviendrons peut-être à fixer le véritable sens des termes dont il s'est servi : d'ailleurs cette partie de l'antiquité peut piquer la curiosité du lecteur, et comme elle n'a jamais été traitée par personne, j'ai cru devoir l'éclaircir autant que mes foibles lumieres me le permettroient.

D'abord il faut observer que chez les anciens Grecs, du temps d'Homere, les instrumens de chasse n'étoient que des instrumens de guerre ; on se servoit également contre les animaux et contre les ennemis, de la hache, de l'arc, du javelot, de la pique, de la massue. Il paroît que ce fut beaucoup plus tard que les Grecs connurent les filets et les pieges. Il falloit alors forcer le gibier à la course, ou le combattre corps à corps. Dans les chasses de Cyrus, décrites par Xénophon, il n'est point parlé de ces ruses que les chasseurs ont employées depuis : ni de ces instrumens qui suppléent à la force et à la vitesse. Ce n'est pas qu'ils ne fussent déja connus du temps de Xénophon, mais cet admirable historien toujours

fidele au costume n'a point voulu prêter au siecle de son héros des inventions qui n'avoient pris naissance que long-temps après. Virgile, il est vrai, n'a pas fait difficulté de parler de *filets*, en décrivant au quatrieme livre de l'Énéide la chasse d'Énée et de Didon; mais Virgile use en cet endroit du privilege des poëtes.

Les filets de chasse en usage chez les Grecs étoient de trois especes, on les nommoit δίκλυα, ἄρκυες, & ἐνόδια (Je suis obligé d'employer les termes grecs, puisque notre langue n'en a point qui puissent les représenter.) Ces filets étoient faits avec du lin. Le meilleur se tiroit d'Égypte, de Carthage, de Colchide et d'Espagne; celui des vallées de Cumes étoit encore fort estimé. Pour donner plus de solidité au tissu du filet, Xénophon veut que le lin dont il est fait soit composé de trois cordes formées chacune de trois fils réunis et tordus ensemble. La premiere espece de filet, la plus grande, étoit le Δίκλυον. Ses mailles étoient composées de seize fils réunis, au lieu que les autres n'en avoient que neuf. Pollux. l. 5. La longueur de ce filet étoit depuis dix jusqu'à trente brasses. Xénophon conseille de ne pas les faire plus longs, de peur qu'ils ne soient trop difficiles à manier. Cependant le poëte latin Gratius veut que le grand filet ait quarante pas d'étendue (environ deux cens pieds de Roi), et dix mailles de hauteur, tandis que Xénophon en demande trente. Ces mailles pouvoient avoir jusqu'à quatre pouces de largeur, ce qui donnoit au filet une hauteur assez considérable pour que les animaux ne pussent pas le franchir.

On ajoutoit à ce grand filet une partie que n'avoient

pas les autres, et que l'on appeloit *sardones*. Voici la définition qu'en donne Pollux : *On ajoute à ces filets des* sardonnes *qui sont la frange du filet, et qui le soutiennent après le dernier rang de mailles à l'endroit où le péridrome et l'épidrome* (*) *portent sur les fourches.* Ainsi ces sardonnes servoient à accrocher le filet sur les fourches.

Les filets nommés ἄρκυες étoient les plus petits : leur forme étoit celle d'un capuchon et se terminoit en pointe. Ils ressembloient en grand aux bourses dont on se sert aujourd'hui pour prendre des lapins et des renards. Les chasseurs anciens employoient les ἄρκυες en les plaçant de distance en distance entre les δίκτυα, qui, étendus à travers la plaine sur un long espace, empêchoient le gibier de passer. Alors les animaux cherchoient une issue en courant le long du filet, et quand ils trouvoient un ἄρκυς, ils entroient dans la concavité de cette bourse qui se fermoit par les efforts que l'animal faisoit pour passer outre, et qui tiroient deux cordes appellées *péridrome* et *épidrome*.

L'ἄρκυς étoit donc composé de deux parties principales. La bourse que l'on appelloit βρόχος, dont l'ouverture avoit une forme Rhomboïde, et le péridrome ou épidrome, corde passée dans la dernière rangée des mailles de cette bourse, tant dans celles d'en-haut, que dans celle d'en-bas. Elle dépassoit le filet des deux côtés et servoit à la fermer. Cette corde devoit être sans nœuds, afin de couler plus aisément : elle régnoit le long du grand filet passée

(*) Ces mots sont expliqués plus bas.

dans des anneaux de corde que l'on ménageoit en le faisant. Ces anneaux s'appeloient στρόφια & στροφεῖα.

Les anciens se servoient encore pour leurs chasses d'une troisieme espece de filets dont Oppien ne parle pas, mais qui n'étoit pas d'un moindre usage que les autres. On les plaçoit sur les chemins, et pour cette raison ils étoient nommés ἐνόδια ; leurs mailles étoient cômposées de douze fils réunis ; ils avoient une partie appelée μαστοὶ, *mamelles*, dont j'ignore l'usage.

Quand ces filets ne servoient point on les renfermoit dans un sac de peau de veau, ou de peau de chien.

Pour les dresser dans la plaine, on les appuyoit sur des fourches que l'on nommoit en grec σάλιγγες, σχαλίδες, σχαλιδώματα ; en latin *valli*, *vari*, *cervi*. Elles étoient fermement plantées en terre, de distance en distance, mais un peu inclinées l'une vers l'autre, pour leur donner plus de solidité. Ces fourches étoient de grandeur inégale, suivant l'inégalité du terrein. Leurs pointes devoient être lisses et unies. Il n'étoit pas besoin qu'elles fussent longues, on ne les faisoit que par une incision peu profonde.

Lig. 14. *Une longue panagre.* C'étoit encore une espece de filet propre à prendre toute sorte d'animaux. On n'en sait rien de plus.

Lig. 14. *Une lance à trois pointes.* L'arme qu'Oppien désigne ici est la même que la lance dont Pollux donne la description, liv. 5, segm. 21. Le fer de cette lance avoit, par sa forme, quelque ressemblance avec nos hallebardes : il étoit composé de

même de trois parties, dont celle du milieu s'appeloit la *langue*, les deux autres étoient nommées *les ailes*. Voilà pourquoi Oppien lui donne le nom de lance à trois pointes. Il ne faut pas la confondre avec le *trident à lièvre* dont il est parlé plus bas.

Lig. 15. *Une pique de fer.* Cet instrument que les grecs appeloient Σιγύνη ou Ζιβύνη étoit une pique entierement de fer, en usage chez les Macédoniens et chez les Cypriotes.

Lig. 16. *Un harpon.* C'est ainsi que je rends ἁρπάλαγον sur lequel je n'ai trouvé aucun renseignement. L'étymologie de ce mot peut faire penser qu'il désigne un instrument propre à prendre les lievres.

Lig. 17. *Des haches.* Ni Xénophon, ni Pollux ne mettent la hache au rang des instrumens de chasse; mais celui qu'ils appellent δρέπανον suppléoit à la hache : on s'en servoit selon ces deux auteurs pour couper le bois dont on pouvoit avoir besoin, et pour élaguer les branches qui nuisoient. On attaquoit aussi les animaux à coup de hache.

Lig. 20. *Des crochets.* L'usage de ces crochets dont Xénophon ni Pollux ne font aucune mention, consistoit vraisemblablement à fixer et arrêter les filets par la partie qui touchoit la terre, de peur que le gibier ne passât par-dessous.

Lig. 21. *Des anneaux de plomb.* Ces anneaux, semblables à ceux que nous voyons aux filets des pêcheurs, pouvoient servir à donner du poids au filet de peur qu'il ne devînt le jouet du vent, ou bien à joindre plusieurs filets ensemble. On ne peut parler de tous ces objets que par conjectures faute de monumens qui les représentent.

Lig. 21. *Des ficelles de Sparte.* Les Grecs donnoient le nom de Sparte à toutes les plantes qui servoient à faire des cordes, mais ce mot signifie particulierement le *genet*, arbrisseau dont on employoit les longs jets à faire des cordes. L'usage de ces cordes à la chasse consistoit à servir d'épouvantail aux animaux ; on attachoit à une corde des plumes d'oiseaux, des bandelettes de toutes couleurs, et on la tendoit à l'extrêmité du grand filet, qui, comme nous l'avons dit, décrivoit un demi cercle ou croissant. Si les animaux poussés par les chasseurs vers le filet vouloient s'écarter, on faisoit remuer la corde ; les plumes et les bandelettes agitées les effrayoient, et ils rentroient dans l'enceinte. Nous en parlerons au quatrieme livre.

Lig. 22. *Des pieges.* Le piege est, suivant Xénophon et Pollux, un cercle de bois de smilax (l'if ou le buis ou le chêne verd, dont on ôtoit l'écorce afin qu'il fût moins sujet à pourrir). Ce cercle qui se nommoit aussi *couronne*, étoit garni, dans l'intérieur, de clous de fer et de bois, alternativement. Ceux de fer étoient plus longs que les autres qui devoient laisser une libre entrée au pied de l'animal, tandis que les premiers devoient le retenir. A ces clous, étoit attaché un lacet ou collet fait de corde de Sparte, et qui remplissoit le milieu de la couronne. A ce lacet et pour le fermer on adaptoit une corde appellée σειρὰς, σειρὰ, ἀρπεδόνη, laquelle étoit attachée à un pieu de bois solide et garni de son écorce. On plaçoit ce piege ainsi construit dans les prés, dans les bois, sur les montagnes, le long des ruisseaux. Pour le placer, on creusoit en terre

deux trous assez voisins l'un de l'autre, profonds d'un pied et demi ou deux pieds; aussi larges en haut que la couronne du piege, qui se retrécissoient en descendant et formoient l'entonnoir. Dans l'un on plaçoit le piege, et dans l'autre on enfonçoit le pieu qui tenoit la corde. On recouvroit ensuite le piege de petits morceaux de bois secs et de peu de résistance, ayant soin qu'ils ne débordassent pas la couronne; et par-dessus on semoit des feuilles et de la verdure. La terre qu'on avoit tirée des trous étoit répandue au loin. Si quelqu'animal venoit à poser le pied sur le piege; celui-ci dans l'instant faisoit la bascule. L'animal faisoit un faux pas, son pied s'engageoit dans le lacet, les clous de fer l'arrêtoient et l'empêchoient de le retirer, plus il faisoit d'efforts, plus il serroit le lacet par le moyen de la corde attachée au pieu qui étoit solidement enfoncé dans la terre.

Lig. 22. *Des nœuds.* Ne seroit-ce point des mailles dont il faut faire provision pour raccommoder les filets s'ils venoient à se rompre?

Lig. 26. *Trop foibles de jarret.* Sans doute Oppien n'entend point parler ici de la vîtesse, mais de la durée de la course. Les jumens ne courent pas moins vite que les chevaux. Témoins celles de Cimon qui remporterent trois fois le prix aux jeux Olympiques. Les jumens étoient estimées par les anciens comme plus propres à tirer les chars: et les Scythes les préféroient aux chevaux pour la guerre, par la raison, dit Pline, qu'elles ne sont point obligées d'interrompre leurs courses pour rendre leur urine.

Pag. 10. lig. 13. *De Mazace*, ou *de Mazie.* Ce dernier

nom est celui d'une contrée d'Afrique, voisine de la Mauritanie, dont les peuples étoient nommés par les Romains *Mazices*. Voyez les notes latines de notre édition. Mazace étoit la ville capitale de la Cappadoce, appelée aussi *Eusebia*, et la grande Cæsarée : son territoire très-fertile en pâturage produisoit les meilleurs chevaux de l'Asie.

Lig. 13. *De Cappadoce.* Les mêmes que ceux de Mazace. Ils portoient une marque distinctive et particulière; un coppa, ou un Σ imprimé sur la fesse, ou sur l'épaule. Quelquefois on leur imprimoit une marque différente, comme une tête d'animal, de bœuf, de singe, de loup, &c. Ces marques désignoient vraisemblablement leur qualité, ou leur prix.

Lig. 14. *Les Scythes.* Les chevaux de ce pays, surtout ceux qui habitent entre le Borysthene et les Mæotides sont de petite taille, à raison du froid extrême qui regne en ces contrées. Cependant ils sont pleins de vivacité, impétueux, et peu obéissans. Pour les rendre plus doux les Scythes étoient dans l'usage de les soumettre à la castration. Il est bon de remarquer que la castration des chevaux étoit pratiquée chez les Grecs avant Aristote, qui en parle comme d'une chose très-usitée de son temps.

Lig. 15. *De Thessalie.* La beauté des chevaux de Thessalie étoit passée en proverbe. On disoit *cheval de Thessalie, femme de Lacédémone, homme de Sicile qui boit l'eau de la belle Aréthuse.*

Lig. 21. *Embelli des formes.* A la lettre *couronné.*

Lig. 27. Une criniere abondante. Le grec porte, *et de son toupet descendent et s'agitent sur son front les bou-*

cles

cles touffues de ses crins. Oppien appelle ces boucles χοιρύμβοι, mot qui signifie proprement *les bouquets de lierre* qui croissent en grappe & forment des guirlandes. La criniere est, dit Xénophon dans son traité *de Re Equestri*, le plus bel ornement du cheval ; c'est la parure que les dieux lui ont donnée. Les chevaux en sont si fiers, que, suivant le même auteur, il faut couper les crins aux jumens que l'on veut accoupler avec les ânes : sans quoi elles ne consentiroient jamais à déroger dans leurs amours.

Lig. 28. *Ses yeux vifs et pleins de feu.* Selon Xénophon, les yeux du cheval doivent être saillans pour paroître plus vifs et avoir meilleure vue.

Lig. derniere. *De larges nazeaux.* Des nazeaux larges, dit Xénophon, rendent la respiration du cheval bien plus facile que ceux qui sont étroits, et donnent en même temps à l'animal un air plus vif et plus animé.

Pag. 11. lig. 1. *Une bouche médiocrement fendue.* Xénophon est du même sentiment qu'Oppien. Les os de la tête doivent être saillans, et la bouche doit être petite. Il faut encore, ajoute-t-il, examiner si les joues sont douces et molles ou rudes, ou si elles ont d'autres qualités.

Lig. 2. *De courtes oreilles.* Le sommet de la tête étroit, de très-courtes oreilles donnent un meilleur air au cheval, dit Xénophon. Le mouvement des oreilles du cheval fait connoître, suivant les anciens, les impressions qu'il ressent.

Sur un col arrondi. La courbure du col du cheval est très-exactement décrite par Xénophon, le plus habile Écrivain de l'antiquité sur l'Hippiatrique. *L'encolure en sortant de la poitrine ne doit point tendre*

en avant comme celle du sanglier, mais, semblable à celle du coq, il faut qu'en s'élevant vers la tête elle soit arrondie avec grace.

Lig. 10. *Effilée.* A la lettre : *Sans chair.*

Pag. 12. lig. 5. *De la trompette.* Le texte porte : *Des longues flûtes.* La flûte des anciens rendoit un son militaire; plusieurs peuples s'en servoient dans les combats, soit pour donner le signal, soit pour exciter le courage des soldats ou pour régler leur marche. » Les Lacédémoniens, dit Lucien, *Traité de la danse*, p. 273, combattent au son de la flûte, et en mesure; » ils marchent d'un pas réglé. Chez eux la flûte » donne le premier signal du combat : aussi ont-ils » toujours été vainqueurs quand ils ont été conduits » par la musique et le rythme. » Athénée dit la même chose p. 627. Les Lacédémoniens combattent au son des flûtes, les Crétois au son de la lyre, les Lydiens au son des chalumeaux et des flûtes.

Lig. 11. *Une aîle d'airain.* Il s'agit ici de la tortue. Le texte étoit inintelligible en cet endroit; je l'ai corrigé par une conjecture que les amateurs peuvent voir dans les notes latines.

Lig. 16. *Une plaine au milieu des airs.* Le texte dit : *Une plaine élevée, épaisse de sept peaux, brillante, serrée, hérissée de nombrils.* Ces détails répugnent à notre langue. Les anciens appeloient *nombrils* la proéminence qui se trouve au milieu du bouclier, et en général tout ce qui occupe le milieu.

Lig. 22. *Le courage des humains.* Aussi les Egyptiens représentoient un cheval pour exprimer dans leurs hiéroglyphes la bravoure et la franchise. C'est ce

que nous apprend Clément d'Alexandrie au cinquieme livre de ses Stromates, pag. 567.

Lig. 24. *Il gémit.* Les chevaux d'Achille pleurerent la mort de Patrocle, et celle d'Achille même. Homere, Iliade XVII, v. 426, et Quintus Calaber, liv. III, v. 470.

Lig. 27. *A rompu les liens du silence.* Le cheval d'Achille, Xanthus, lui prédit que son jour fatal approche. Iliade, l. XIX. v. 408.

Pag. 13. lig. 2. *Bucéphale.* Ce fameux cheval d'Alexandre fut ainsi nommé, parce qu'il portoit une tête de taureau empreinte sur l'épaule, ou parce qu'étant parfaitement noir il avoit sur le front une tache blanche qui ressembloit à la tête d'un taureau : Solin prétend qu'il dut ce nom à deux petites cornes qui lui sortoient du front. Quoi qu'il en soit, il étoit de race Theſſalienne, et fut acheté dans le harras d'un certain Philonice de Pharsale, treize talens, à peu-près 40000 liv. de notre monnoie. On sait avec quelle adresse Alexandre parvint à dompter ce cheval ombrageux; quand il étoit revêtu de sa housse, il ne se laissoit monter que par ce Héros, et quand il étoit nud, par son seul palfrenier : si quelqu'autre s'approchoit dans l'intention de l'essayer, il couroit dessus lui, et le frappoit à coup de pieds, s'il ne fuyoit promptement. Une particularité peu connue de Bucéphale, c'est qu'il avoit les yeux de couleur dépareillée, ce qui est une beauté selon quelques Auteurs anciens. Un jour ce cheval se perdit chez les Uxiens, peuple de l'Hircanie, mais Alexandre les ayant menacé de brûler leurs forêts et de ravager tout le pays, on lui ramena Bucéphale; il mourut

en avant comme celle du s dernier trait de courage fut *du coq, il faut qu'en s'* son maître, qu'il retira malgré *die avec grace.* ondes et la perte de tout son sang

Lig. 10. *Effilée.* A bataillon ennemi. Alexandre par

Pag. 12. lig. lui bâtit un tombeau et fonda au *longues flû* oit une ville qu'il nomma *Bucephala.*

militaire *ses armes naturelles.* C'est-à-dire, à coups comb ds. Voyez les notes latines.

ter *Sur la sommité des fleurs.* Ces trois vers sont s des Poëtes anciens, Homere, Virgile, Apollonius de Rhodes, dont on peut voir les passages dans les remarques latines.

Lig. 6. *Le vainqueur de la chimere.* Bellérophon monté sur Pégase; son histoire est connue; ce qui l'est moins, c'est qu'il tomba du haut des cieux avec Pégase, pour avoir voulu trop s'élever. Le coursier se rompit une aîle dans sa chûte, à l'endroit où l'on bâtit depuis la ville de Tarse, qui tire son nom d'un mot qui signifie *aîle.*

Lig. 9. *Donna un souverain aux peuples de la Perse.* Après que Darius, fils d'Hystaspe, eut tué le Mage Smerdis qui avoit usurpé le trône de Perse, les sept nobles Persans résolurent d'élire pour Roi celui dont le cheval henniroit le premier en entrant dans le fauxbourg de la ville. Oibarès, écuyer de Darius, attacha pendant la nuit, à l'endroit convenu, une jument qu'aimoit le cheval de son maître, et la lui fit saillir. Le lendemain ce cheval, hennit en arrivant, et Darius fut aussitôt salué Roi. Quelques temps après Darius se fit élever une statue équestre qui portoit cette inscription : *Darius fils d'Hystaspe, par la vertu de son cheval* (il étoit nommé) *et l'adresse*

écuyer, a été fait Roi des Perses. Hérodote, 86, 87, 88.

u'autrefois. Cette histoire se trouve dans *Nat. Anim.* l. 4, ch. 7, qui a suivi Oppien .a marche de son récit : Aristote, Pline et .igonus Caryſtius en font aussi mention, et nous apprennent que le Souverain auquel cette aventure arriva étoit Roi de Scythie; mais aucun Auteur ne l'a nommé.

Lig. 22. *Dans les bras.* Cette expression appliquée à des animaux paroîtra peut-être trop hardie quelqu'adoucie qu'elle soit par les mots de *fils* et de *mere* : mais j'ai cru devoir conserver la métaphore de l'original pour ne rien faire perdre au Lecteur.

Lig. 24. *Il médite.* Suivant le texte : *Visant à un but affreux.* Lisez ainsi cet endroit : *et guidé par l'espoir de faire revivre la race de ses coursiers, il machine contre ceux-ci une ruse perfide.*

Pag. 14. lig. 1. *Les oint de parfums.* Les parfums, les huiles odorantes, ont, suivant Plutarque, la vertu de donner du ton aux organes et disposer à l'amour. Ælien observe que les chevaux aiment beaucoup les odeurs.

Pag. 15. lig. 7. *Les Parthes ornés d'une longue criniere.* Le Poëte Gratius, Cyneg. v. 508, donne à entendre que les chevaux Parthes n'ont de valeur que dans leurs molles prairies, parce qu'ayant la corne peu solide, elle ne résiste pas a un terrein sec et pierreux.

Lig. 10. *Les chevaux d'Ibérie.* Les anciens donnoient le nom d'Ibérie à deux contrées fort différentes et fort éloignées l'une de l'autre, à l'Espagne, ou plutôt à sa partie méridionale qui s'étend depuis les colonnes

d'Hercule jusqu'au fleuve Iberus, *l'Ébre :* la seconde Ibérie étoit située entre la Colchide et l'Albanie ; c'est la province que nous appellons aujourd'hui *Géorgie* : quelques Commentateurs d'Oppien ont cru qu'on ne devoit point entendre ce passage de notre Poëte, des chevaux d'Espagne ; mais j'ai examiné et réfuté, comme je le crois, les autorités sur lesquelles ils fondent leur opinion. Voyez les notes latines de l'édition de Strasbourg 1785. Je pense que ces chevaux d'Ibérie sont les chevaux de Galice et d'Asturie, que les latins appeloient *Asturcones* et *Thieldones*. Strabon les appelle Celtibériens, et remarque que dans leur pays, ils sont tachetés comme des éperviers, mais qu'ils perdent cette couleur en passant dans l'Espagne extérieure ; que d'ailleurs ils sont très-légers et excellens pour la course.

Lig. 11. *Ils font résonner la plaine.* Oppien fait connoître par ce trait la bonté du pied des chevaux d'Ibérie, car suivant la remarque de Xénophon, le bruit que fait le cheval en courant est une preuve de la bonté de ses pieds. La comparaison suivante est tirée du Poëme *des Bassariques* de Dionysius de Samos, dont il nous reste un fragment que j'ai cité dans mes notes latines.

Lig. 23. *Des coursiers de Mauritanie.* Voyez ce que nous avons remarqué au sujet des chevaux de Mazie. Ce sont les mêmes que ceux de Numidie, dont Tite-Live fait le portrait au 35e. liv. ch. 11 de son histoire. *Rien*, dit-il, *ne semble plus méprisable au premier aspect. Les chevaux et les cavaliers sont maigres et efflanqués. Ces chevaux se gouvernent sans frein*, (moyennant une baguette d'osier qu'on leur passe dans la bouche):

la maniere dont ils courent, le col tendu et la tête allongée, ne contribue pas peu à leur donner un extérieur désagréable. Mais, selon Ælien, ils ont d'excellentes qualités : ce sont les plus vifs de tous les chevaux ; ils sont infatigables au travail. Il n'est pas nécessaire de les nettoyer ; on ne les peigne jamais, et dès qu'ils ont cessé de courir on les lâche dans les pâturages.

Lig. 27. *Dans les plaines sablonneuses de Cyrene.* Ce vers manque dans toutes les éditions précédentes ; je l'ai tiré de la collation d'un manuscrit de Venise, écrit au onzieme siecle, et que m'a généreusement communiqué le savant et honnête M. *Van Santen*, Hollandois, Docteur en Droit à Leide : ce vers étoit d'autant plus nécessaire, qu'auparavant le texte ne formoit aucun sens raisonnable.

Pag. 17. Lig. 1. *Le coursier de Nisée.* Il y eut deux villes célebres dans l'antiquité qui porterent le nom de Nisée, l'une située en Attique au-dessous de Mégare, l'autre en Asie dans la Médie : c'est de cette derniere dont il s'agit ici. Ses chevaux passoient pour les plus beaux et les meilleurs de l'univers : elle nourrissoit dans ses plaines un harras si nombreux que du temps d'Alexandre il se montoit à cinquante mille chevaux ; auparavant il étoit bien plus considérable. Ces chevaux étoient destinés au service des Rois de Perse, et à celui de leurs favoris, auxquels ils accordoient la permission d'en user. Le présent d'un tel cheval étoit si estimé que Lucien, en parlant de l'Historien Ctésias qui avoit été Médecin d'Artaxerce Roi de Perse, dit que l'on ne doit point attendre la vérité d'un Historien qui espere recevoir en présent du Roi de Perse, la robe Persane, un collier, ou un cheval de Nisée.

Lig. 11. *On les appelle Orynges.* On ne peut pas douter, d'après la description qu'Oppien fait de cet animal, que ce ne soit le même que le zebre décrit par M. de Buffon. Voyez les preuves de cette assertion dans les notes latines : si elles paroissent satisfaisantes, il en résultera une véritable découverte dans la nomenclature de l'Histoire naturelle ; car aucun Écrivain moderne n'a parlé, je crois, des *orynges*, et Oppien est le seul ancien qui ait donné au zebre ce nom. Il paroît même par le soin que prend notre Poëte de donner l'étymologie de ce nom, qu'il étoit peu usité de son temps. En effet, les anciens donnent souvent au zebre la dénomination impropre d'âne rayé, ou d'âne sauvage : mais Oppien le range avec bien plus de justice dans la classe des chevaux, avec lesquels cet animal paroît avoir bien plus de rapports.

Pag. 19. lig. 28. *Mais d'un ton plus bas.* Le texte dit : *O, mon génie, descends à présent dans le sentier des chiens.*

Lig. 29. *Dites quels sont ceux.* Les anciens Grecs, c'est-à-dire, ceux du temps de Xénophon, rappeloient à deux especes générales toutes les especes particulieres de chiens propres à la chasse. La premiere étoit appelée Castoride, et la seconde Alopécide. Castor qui aimoit beaucoup la chasse, avoit dressé cette premiere espece, et lui avoit donné son nom. L'autre produite, à ce que croyoient les Grecs, par une chienne et par un renard, portoit le nom de cet animal. Mais les connoissances des Grecs s'accrurent depuis ; plusieurs auteurs suppléerent à ce qui avoit échappé aux anciens ; et Xénophon le jeune, plus connu sous le faux nom d'Arrien, malgré la précaution qu'il a prise de se nommer dans son ouvrage,

composa un traité sur les chiens de chasse, sur-tout sur les chiens Gaulois qui n'avoient pas été connus du premier Xénophon. Les Poëtes qui ont écrit avant ou après Oppien reconnoissent comme lui un grand nombre d'especes de chiens de chasse :

Mille canum patriæ, ductique ab origine mores
Cuique suâ,

Dit Gratius, Cyneg. v. 154, Claudien *de cons. Stilichonis*, v. 297 et suivans, nomme avec des épithetes caractéristiques plusieurs especes de chiens, et Pollux Onom. l. 5, ch. 1, donne une liste de ceux qui sont le plus estimés. Les amateurs peuvent la consulter.

Pag. 20. lig. 3. *Les chiens de Péonie.* Ces chiens forts et vigoureux, ne servoient pas seulement à la chasse, on les dressoit à la guerre aussi bien que ceux de Magnésie. Les anciens, comme nos ayeux les Gaulois, avoient l'usage barbare d'instruire les chiens à déchirer les hommes. Pline, H. N. l. 8. ch. 40, *propter bella colophonii itemque Cartabalenses cohortes canum habuere; eæ primæ dimicabant in acie nunquam detrectantes.* Au surplus ces chiens sont ceux de Pannonie; c'est ainsi qu'il faut traduire au lieu de Péonie.

D'Ausonie. C'est-à-dire d'Italie, principalement ceux de Toscane qui étoient les plus célebres. Némésianus en parle dans son Cynegeticon, v. 231.

De Lacédémone. Ces chiens étoient fort vantés chez les anciens, à cause de leur vélocité et leur courage. Aristote observe que la femelle de cette espece, et celle des chiens molosses, sont d'un caractere plus heureux que le mâle; et suivant le même Auteur les chiens nés d'un mâle molosse, et d'une mere de

Laconie l'emportent sur tous les autres par leur courage. Les chiens de Laconie passoient pour avoir le flaire excellent, puisque Sophocle, Ajax Mast. v. 7, compare Ulysse qui observe toutes les démarches d'Ajax, au chien de Laconie qui suit le gibier à la piste.

Celtes. C'est-à-dire Gaulois. Les anciens n'ont connu ces chiens qu'un peu tard. Xénophon n'en parle point, ce qui a engagé Xénophon le jeune, autrement Arrien, à faire son traité de la chasse, comme il le dit lui-même au ch. 2. Gratius parle des chiens Celtes déjà célebres de son temps, qui étoit celui d'Auguste, Cyneg. v. 156.

Magnaque diversos extollit gloria Celtas.

Mais il est douteux que les chiens dont Gratius parle, soient les chiens Gaulois, et Ulitius Commentateur de ce Poëte ne le croit pas. Il ne croit pas non plus que ceux dont parle Xénophon le jeune soient les véritables chiens Gaulois; mais il se trompe à cet égard. Ce Xénophon au ch. 3, dit que ces chiens s'appeloient Ἐγεσίαι du nom d'un peuple de la Gaule: or, ce nom est celui des *Segusiani* habitans de la Bresse, (*v. Cæsar de bello gall. l. 7, p. 332, edit. varior.*) ou de Grenoble, suivant Henri Etienne *Schediasma* 2, lib. 4. A l'égard de la forme et du caractere de ces chiens, Xénophon ou Arrien, nous apprend qu'ils sont velus, désagréables à l'œil; que les meilleurs sont les plus laids; que leur voix est plaintive, et que quand ils rencontrent la trace de la bête, ils la suivent, non pas avec colere comme les autres, mais en jettant des aboiemens douloureux. Il est une autre espece de chiens Gaulois;

ils excellent pour la course. On les appelle *Vertraga* dans la langue du pays, nom qui exprime leurs qualités, suivant Arrien. Ceux-là sont beaux, tout est agréable en eux, les formes du corps, les yeux le poil, la couleur. Nous avons encore ces deux especes, la premiere est celle des chiens moutonnés, différens des barbets, et dont les chasseurs font un grand cas; la seconde est celle de nos chiens courans ordinaires.

Crétois. Ælien dans son traité sur la nature des animaux, fait ainsi le portrait du chien de Crete. *Il est léger, saute facilement, comme étant élevé dans les montagnes.* Il est rapide à la course, a le flaire excellent, suivant Arrien, ch. 3.

Les Amorgéens. C'est-à-dire de l'île Amorgo, l'une des Cyclades.

Les Molosses aux yeux brillans. La force, le courage, et même la férocité forment le caractere de ce chien, dont Ælien dit: *le chien molosse est le plus colere de tous les chiens, comme les hommes de ce pays sont les plus coleres de tous les hommes.* Voy. de Nat. An. l. 3, ch. 2, et liv. 12, ch. 20. Cette race descendoit selon les Poëtes d'un chien d'airain que fabriqua Vulcain, qu'il anima et dont il fit présent à Jupiter. Celui-ci le donna à Europe, Europe à Minos, Minos à Procris, Procris à Céphale. Voy. Pollux Onom. l. 5, seg. 39. Au surplus les Naturalistes s'accordent assez à reconnoître notre mâtin dans le chien Molosse.

Si vous voulez mêler. Oppien suit ici le sentiment de l'ancien Xénophon, qui dans son traité de la chasse, pag. 576, indique le printemps comme la saison la plus favorable pour avoir des chiens de bonne race.

« Il faut, dit-il, que celui qui veut faire accoupler » ses chiens ne les fasse point travailler pendant » l'hiver, afin qu'étant frais et reposés ils vous » donnent au printemps des chiens bien constitués; » car le printemps est la saison la plus favorable » pour les faire multiplier. Il y a quarante jours, » durant lesquels ils éprouvent le besoin de l'accou- » plement, et quand les chiennes sont bien reposées » (car alors elles conçoivent plus promptement), il » faut les faire couvrir par des mâles de bonne race. » Pour cet accouplement, on doit attendre, selon Arrien, ch. 27, que la chienne ait passé le temps de sa purgation naturelle. Alors, il faut enfermer, dit-il, le mâle et la femelle, parce que s'ils étoient vus, l'accouplement ne seroit pas fécond, s'il en faut croire les chasseurs. Gratius dit la même chose au v. 280. Mais l'expérience journaliere nous prouve que cette observation n'est pas juste.

La vipere. Les amours de la murene et de la vipere sont une fort jolie fable de l'antiquité; et comme Poëte, Oppien a eu raison de l'employer.

Caressent à coups de pied. C'est de cette maniere que les chevaux font l'amour; on est même obligé de les déferrer alors pour qu'ils ne se blessent pas.

Pag. 21. lig. 1. *Chevauchent.* Le grec porte ἐφιππευθῶι et il m'a été impossible de traduire autrement.

Lig. 7. *Et des rapports plus marqués. Junge pares*, dit Gratius, v. 263. Némésianus, v. 114. *Huic parilem submitte marem*, et dans les Géoponiques, l. 19, ch. 1. *Unissez un mâle et une femelle de nature et de taille semblables, et prenez garde que des chiens sortis d'une même mere ne s'accouplent ensemble.*

Lig. 12. *Toutefois les races excellentes.* Cette opinion n'est pas juste. Le véritable moyen de perfectionner les races, c'est de les croiser.

Lig. 17. *Un beau chien.* Il semble qu'Oppien n'ait fait ici que mettre en vers la description que Xénophon fait du chien courant, pag. 570, lig. 41. Je vais la traduire afin qu'on puisse la comparer à celle de notre Poëte, et faciliter en même temps l'intelligence de ce morceau que le traducteur latin a singulièrement défiguré. « Il faut d'abord au chien une tête » longue, mais légere, camuse, nerveuse, et dont » les muscles soient fortement prononcés dans la » partie inférieure du front. Ses yeux doivent être » noirs et brillans, son front sera large et grand, » la séparation des sourcils profonde; que ses oreilles » soient petites, unies et minces à leur extrêmité; » qu'il ait un col long, flexible, arrondi, une poi- » trine large et fournie à l'endroit où elle quitte les » épaules, les omoplates peu distantes : A l'égard » des pattes, celles de devant courtes, droites, » arrondies et nerveuses; que les jointures en soient » saillantes; les côtes doivent être peu rentrées, et » tournées obliquement à leur extrêmité; ses reins » peu charnus ne seront ni trop longs, ni trop » courts, mais entre deux; les flancs ne doivent » être ni gras ni desséchés, les cuisses seront arron- » dies et charnues par-derriere, bien ouvertes en- » haut, en-dedans elles joindront les flancs. » Xénophon veut encore aux chiens une queue droite, qui batte sur les cuisses, peu rude au toucher, et dont le poil crie sous la main. C'est ainsi du moins que j'explique ces mots ὀξὰς μακρὰς,

ὀρθὰς, λιγυρὰς, μηριαίας, μὴ σκληράς. J'ai rassemblé dans mes notes latines d'autres descriptions que l'on peut encore comparer à celle-ci.

Lig. 20. *Des prunelles d'un bleu tendre.* Les yeux du chien, selon Arrien, ch. 4. « doivent être grands, » élevés, nets, brillans et d'un regard imposant. » Les meilleurs sont ceux en qui l'on voit briller » plus de feux, et qui lancent des éclairs comme » ceux des pantheres, des lions et des lynx. Les » yeux noirs n'ont que le second rang; on peut » placer au troisieme les yeux bleus (τὰ χαροπὰ), » car ces yeux ne sont point un mauvais signe dans » les chiens, sur-tout lorsqu'ils sont clairs et vifs. » Arrien dit ensuite au ch. 5, qu'il avoit un chien dont les yeux étoient de cette couleur, et qui avoit d'excellentes qualités; il étoit si vif à la course et si ardent à la chasse, qu'il pouvoit prendre quatre lièvres par jour. Ces grands talens, la douceur de son caractere et son attachement pour son maître lui ont mérité, au jugement de celui-ci, que son nom parvînt à la postérité, *qui saura*, dit-il, *que Xénophon l'Athénien*, (véritable nom d'Arrien) *avoit une chienne appelée Hormé, d'une vitesse extrême, parfaitement instruite et consacrée aux dieux.*

Pag. 21. lig. 22. *Ses oreilles sont courtes.* Quelques Auteurs, comme Arrien, les veulent courtes. Xénophon et Pollux sont de l'avis d'Oppien.

Lig. 26. *Le tibia.* Le terme grec signifie *un mât de vaisseau*, et désigne ici l'os de la jambe qu'on nomme *tibia.*

Pag. 22. l. 3. *Il en est d'autres.* Ceux-ci nous sont connus sous le nom de dogues de forte race, ou bouldogues, comme les appellent les Anglois, c'est-à-dire chiens

à taureaux. Il est probable qu'Oppien indique ici la race des chiens d'Albanie et de l'Inde, célebres dans l'antiquité pour leur force et leur valeur. Ælien dit de ces chiens, comme notre Poëte, qu'ils bravent toutes les bêtes féroces, combattent contre les lions, répondent à leurs rugissemens en aboyant, soutiennent leur assaut, leur rendent morsure pour morsure, et sont quelquefois vaincus, quelquefois vainqueurs. Le même Auteur dit encore qu'ils excellent à découvrir la trace des bêtes fauves, que les tigres s'accouplent avec eux, et qu'à la troisieme génération, il en résulte des chiens assez doux pour être apprivoisés. Cette opinion fabuleuse se retrouve dans Aristote, H. A. l. VIII, ch. 28; mais ce philosophe ne la croyoit pas. Strabon parle aussi de ces chiens de l'Inde, qui sont, dit-il, liv. 15, p. 481, d'un courage et d'une force surprenantes. Alexandre en reçut cent cinquante en présent de Sopithès, Roi d'Albanie; il en fit combattre deux contre un lion, qu'ils vainquirent. Xénophon, Cyneg. p. 579, recommande ces chiens pour chasser le sanglier.

Lig. 22. *La couleur blanche ou bleue.* Xénophon est sans doute la source dans laquelle Oppien a puisé cette opinion, car il dit dans son traité de la chasse, p. 571, l. 28 : Les chiens ne doivent être ni roux, ni noirs, ni tout-à-fait blancs, cette couleur est mauvaise; mais ils doivent avoir celle des bêtes féroces. Mais Arrien, ch. 6, pense autrement, et dit avec raison, que les couleurs sont indifférentes.

Pag. 23. lig. 5. *Ne permettez jamais.* Cette opinion de notre Poëte est mal fondée, et contraire à ce qu'enseigne Xénophon, Cyneg. p. 576, où il dit expressé-

ment : *lorsque les chiens sont nés, il faut les laisser sous la mere ; car les soins d'une étrangere ne font point profiter ; mais le lait des meres, leur haleine, leurs tendres caresses, sont très-favorables.* Arrien est aussi du même sentiment.

Lig. 14. *Donnez à vos chiens.* Ceci est encore pris de Xénophon l'ancien, qui donne pour exemple une liste de quarante-sept noms de deux syllabes.

Lig. 22. *Le silence.* Remarquez la douceur de cette transition, qui est des plus heureuses.

Pag. 24. lig. 15. *Les plantes desséchées.* Le texte dit, *les plantes et les fleurs vieillissent.*

Lig. 19. *Il est une espece.* A la seule description de ces chiens, j'ai reconnu nos bassets, et je ne sais comment Bodin et Rittershuis ont pu y voir les dogues d'Angleterre.

Lig. 21. *Les peuples sauvages de la Bretagne.* Les anciens habitans de l'Angleterre se peignoient le corps avec le jus d'une herbe que les Grecs appellent ἴσατις, de laquelle on exprime un suc d'un jaune verdâtre. Cette plante est, je crois, la même que l'*herba lutea* de Dalechamp, en françois *la gaude* ou *l'herbe aux teinturiers.* Les Latins la nommoient *vitrum*, comme on le voit dans ce passage de César, *de Bello Gall.* l. v, p. 171, edit. variorum. *Omnes verò se Britanni vitro inficiunt quod Cæruleum efficit colorem, atque hoc horribiliori sunt in pugna adspectu.* De là ces peuples ont été appelés Pictes par les Romains.

Lig. 23. *Les nomment Agasses.* Guill. Cambden, dans son histoire d'Angleterre, p. 190, prétend que ces chiens sont les mêmes que les Anglois appellent aujourd'hui *a gase hond.* Mais M. Schneider doute beaucoup que l'article *a* soit aussi ancien dans la langue angloise.

REMARQUES

REMARQUES SUR LA CHASSE.

CHANT SECOND.

PAGE 28. *Aimable Phœbé.* Le texte ajoute : *Vierge à la ceinture d'or, sœur gemelle d'Apollon.*

Lig. 6. *Au pied du mont Pholoë.* Le Pholoë est une montagne d'Arcadie située près d'Olympie. Elle fut ainsi nommée du centaure *Pholus* qui, en rendant les derniers devoirs aux centaures ses parents qu'Hercule avoit tués, se blessa avec une des fleches de ce héros, laquelle il vouloit arracher du corps d'un centaure. Il mourut de sa blessure; Hercule l'enterra près de la montagne qui depuis s'appela Pholoë. Diodore Liv. IV, pag. 220, A. & 221, C. Cette montagne étoit le séjour ordinaire des centaures & de Chiron auquel Xénophon attribue l'invention de la chasse, ainsi que nous le dirons plus bas. La forme des centaures, heureusement décrite par Oppien, l'est encore mieux par Philostrate, Tableau I II du Liv. 2, & par Lucien, tom. I, pag. 843, d'après une excellente copie du tableau de Zeuxis. Quoique cet animal ait toujours passé pour fabuleux, Pline, Hist. nat. l. 7, ch. 3, assure en avoir vu un conservé dans du miel et apporté d'Égypte. Ce n'est pas là la seule fois que ce Naturaliste se soit mocqué de ses lecteurs.

Lig. 12. *Chez les Mortels, le héros qui trancha.* Xénophon, que notre auteur a pris pour guide lorsqu'il attribue l'invention de la chasse aux centaures, Xénophon, dis-je, ne nomme point *Persée* au rang des premiers

chasseurs ; et j'ignore d'où Oppien a pu tirer la tradition qu'il suit ici. Selon Xénophon, les Dieux Apollon et Diane, pour récompenser Chiron de son amour pour la justice, lui communiquerent l'art de la chasse : il eut pour éleves dans cet art Céphale, Esculape, Mélanion, Nestor, Amphiaraüs, Pélée, Télamon, et plusieurs autres parmi lesquels on ne voit point le nom de Persée. Les premiers inventeurs de la chasse furent les Phéniciens, si nous en croyons le récit de *Sanchoniaton* rapporté, d'après la traduction grecque de Philon de Biblos, par Eusébe de Pamphilie, Préparation Évangelique Liv. 1, p. 35. *Long-temps*, dit-il, *après la naissance d'Hypsuranius naquirent Agrée et Haliée, inventeurs de la Pêche et de la Chasse. C'est d'eux que les Pêcheurs et les Chasseurs ont tiré leur nom.* On admirera sans doute la conformité qui se trouve entre ces deux noms prétendus phéniciens et les noms grecs, ἁλιεῖς et ἀγρευταὶ ; elle me servira peut-être à prouver quelque jour, que ce récit de l'antique Sanchoniaton n'est qu'un roman de Philon adapté à certaines circonstances, et inventé pour déprimer les Grecs qui s'attribuoient une trop haute antiquité, et l'invention des sciences. Selon le Poëte *Nonnus*, Dionysiaques Liv. V, p. 152, Aristée fut l'inventeur de la chasse, des filets, des fourches, et de l'art de suivre les bêtes à la piste. Voyez dans les notes latines le passage de ce poëte. Les Crétois s'attribuoient aussi cette invention. *Diodore* de Sicile, Liv. V. p. 334.

Lig. 18. *Les Oryx.* Espece de chevre sauvage dont nous parlerons par la suite.

Pag. 29. lig. 7. *Méléagre* qui tua le sanglier de Calydon.

Voyez son histoire dans Homere, Iliade liv. 9, v. 539. Atalante l'accompagnoit à cette chasse et porta la premiere blessure au sanglier. Voyez les Mythologues.

Lig. 15. *Orion imagina les embuches nocturnas.* Quelles étoient ces embuches? on l'ignore. Peut-être est-ce une chasse aux flambeaux, dont la lumiere effraie le gibier et le rend plus facile à prendre.

Lig. 20. *Les héros qui les premiers frayerent les sentiers de la chasse.* Le Grec dit, *qui furent les conducteurs de la chasse.*

Lig. 26. *Autant un doux sommeil.* Imitation de ces beaux vers de Virgile:

Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.

Eclog. V, v. 16.

Pag. 30. lig. 11. *Chantons ces fréquens et terribles combats.* Tout ce morceau est imitation du 3. liv. des Géorgiques. Voyez les notes latines.

Pag. 32. lig. 13. *Ceux qui dans l'Égypte.* Ces taureaux blancs n'étoient pas les seuls que produisit l'Égypte; ils étoient seulement plus estimés que les autres, et quand ils étoient sans tache, on les réservoit pour les sacrifices. A cet effet les prêtres les examinoient scrupuleusement, ainsi qu'on le lit dans Hérodote liv. II, ch. 38. C'étoit encore un de ces taureaux qui jouoit le personnage du Dieu Apis si révéré des bons Égyptiens. Ce qu'Oppien dit de la douceur de caractere de ces animaux est confirmé par Ælien, *de Nat. An.* liv. 7, ch. 4. La comparaison de ces taureaux avec un vaisseau ne paroitra point ridicule à ceux qui savent que dans les langues orien-

tales le même mot (*Alapha*) signifie *Taureau* et *Vaisseau.* C'est sur une semblable équivoque qu'est fondée la fable d'Europe. D'ailleurs Artémidore, dans son *Oneirocriticon*, liv. 2, ch. 12, dit que le vaisseau et le taureau ont plusieurs traits de ressemblance.

Lig. 23. *Les Taureaux de Phrygie.* Oppien leur attribue deux caracteres principaux, d'avoir une éminence ou bosse sur le dos et de remuer les cornes à volonté. Ce second caractere est suspect, quoiqu'indiqué par d'autres Auteurs, tels qu'Aristote, *hist. anim.* Liv. III, ch. 9; *Antigonus Carystius mirabilium sinagoge*, ch. 81; et Ælien *de Anim.* liv. II, ch. 20, lequel dit la même chose des taureaux d'Erythrée. A l'égard du premier caractere, c'est celui de plusieurs autres especes de taureaux, principalement du *Zébre* décrit par M. de Buffon, tom. V, p. 119. Mais cette derniere espece est trop petite pour convenir à la description de notre Poëte; cette description s'accorde bien mieux avec celle que Pline nous a laissée des bœufs de Syrie et de Carie, liv. 8, ch. 45. *Syriacis non sunt palearia, sed Gibber in dorso. Carici quoque in parte Asiæ fædi visu, tubere super armos eminente, luxatis cornibus, excellentes in opere narrantur: cætero nigri coloris candidive ad laborem damnantur.* Sans pouvoir rien affirmer de précis sur ces taureaux, il paroît qu'on peut les rapprocher de l'espece du bison et du bonasus décrit par Aristote, au liv. IX, ch. 45 de l'histoire des animaux, et dont nous parlerons bientôt.

Pag. 33. lig. 1. *Ceux d'Aonie.* Les caracteres qu'Oppien donne à ces animaux, l'ongle d'une seule piece, la corne unique qui croît au milieu de leur front,

annoncent que ce ne sont point des taureaux, mais des licornes ou monocéros, animaux fabuleux, dont cependant plusieurs auteurs ont assuré l'existence et décrit la forme. Strabon, d'après Onésicrite, les appelle ἵππους μονοκέρωτας ἐλαφοκεφάλους, *Chevaux à tête de cerf et qui n'ont qu'une seule corne.* Cet animal, dont les pieds ont vraisemblablement été mal observés par les anciens, paroît être le même que celui dont parle César, de bello gallico liv. VI, pag. 246. *On trouve*, dit-il, *dans les forêts de Germanie un bœuf qui a la forme du cerf et est monocorne, c'est-à-dire que ses cornes réunies en une seule piece, depuis la racine, s'élevent en droite ligne au-dessus de son front, et à une certaine hauteur se partagent en deux rameaux fort étendus.* Je pense que c'est le rhene que César veut décrire en cet endroit. Ce quadrupede, aujourd'hui retiré dans les forêts du Nord, habitoit autrefois celles de la Germanie, selon M. de Buffon, tom. 5, p. 232. Pline, hist. nat. Liv. VIII, ch. 21, reconnoît, comme Oppien, des bœufs solipedes et qui n'ont qu'une corne; mais il leur donne, ainsi que Strabon cité ci-dessus, l'Inde pour patrie; *in Indiâ et boves solidis ungulis unicornes:* d'où je pense qu'il faut lire dans Oppien οἱ Ἰνδοὶ, au lieu d'Ἀόνιοι qu'on lit aujourd'hui et d'αἱ Ὄνοι que propose Bochart, pag. 932 de son *Hierozoicon*, sans faire attention que ce mot, dont la premiere syllabe est breve, rompt la mesure du vers. Ces taureaux de l'Inde me paroîssent avoir beaucoup de rapport avec la description que Pline, l. c., fait du monocéros; et cette description appartient par plusieurs traits essentiels au Rhinocéros. Quoi qu'il en soit, on sera peut-être curieux

de savoir quelle étoit chez les anciens la chasse du monocéros. Jean Tzetzès, dans ses *histoires*, chiliade 5, v. 398, nous a conservé une description de cette chasse, que peut-être il a prise dans le cinquième livre du poëme d'Oppien. Comme ce livre est perdu, je vais traduire le passage de Tzetzès. » Le Monocéros porte une corne sur le milieu du front. Cet » animal aime passionnément les odeurs. On le chasse » de cette manière : Un jeune homme déguisé en » fille, exhalant l'odeur des parfums les plus exquis, » va se placer dans les lieux fréquentés par ce quadrupede. Les chasseurs se tiennent en embuscade » à peu de distance. L'odeur des parfums attire bientôt le monocéros auprès du jeune homme ; il le » caresse : celui-ci lui couvre les yeux avec des » gants de femme parfumés. Les chasseurs accourent » à l'instant, saisissent l'animal sans qu'il fasse de » résistance, lui coupent sa corne qui est un excellent alexipharmaque et le renvoient sans lui faire » d'autre mal. » Voyez encore sur le monocéros, ou l'âne des Indes, que je crois être le même animal que le rhinocéros, les auteurs cités dans les notes latines.

Pag. 33. lig. 7. *Que produit la Chersonnese.* Les anciens Géographes reconnoissent cinq Chersonneses : celle du Peloponnese, celle de Thrace, celle de Tauride, la Cimbrique, et la Chersonnese d'Or située dans la presqu'île méridionale de l'Inde, que nous nommons aujourd'hui presqu'île de *Malaca*. Mais outre ces cinq Chersonneses on donnoit encore ce nom à la ville d'Apamée en Syrie, parce qu'elle étoit environnée en forme de péninsule par le fleuve Oronte. Plus an-

ciennement elle portoit le nom de *Phenace*; elle prit ensuite celui de *Pella* d'une Colonie macédonienne sortie de l'ancienne Pella, qui vint s'y établir. Elle reçut depuis le nom de *Chersonnese*, et enfin celui d'*Apamée*. C'est Strabon qui nous apprend tous ces détails, au liv. seizieme, p. 517, de sa Géogr.

Lig. 11. *Menent une vie sauvage.* La description qu'Oppien fait de ces taureaux me feroit penser qu'il désigne ici les buffles, si M. de Buffon n'assuroit d'une maniere précise que cette espece étoit absolument inconnue aux anciens, quoi qu'elle soit aujourd'hui très-commune en Grece et en Italie; *Tome V*, pag. 45 et 51. Cependant en comparant les traits sous lesquels M. de Buffon a peint le buffle, et ceux dont Oppien se sert pour caractériser les taureaux de Syrie, on est frappé de la vive ressemblance qui se trouve entre ces deux tableaux; c'est la même nature, la même forme, et sur-tout le même caractere indomptable. Je voudrois que M. de Buffon nous eût appris comment il a pu se faire que ces animaux, communs en Grece et en Italie, aient pu être inconnus aux anciens habitans de ces contrées. Il faut encore rapprocher des taureaux de Syrie d'Oppien, celui que César décrit sous le nom d'*Urus* au liv. 6, *de Bello Gallico*, pag. 218: *ii sunt magnitudine paullo infra elephantos, specie et colore et figurâ tauri; magna vis eorum, magna velocitas.* Puis il ajoute, » qu'ils attaquent indifféremment tout ce » qu'ils rencontrent, hommes ou animaux; qu'ils » sont indomptables et ne peuvent s'apprivoiser, » les élevât-on dès la plus tendre jeunesse. Leurs » cornes different de celles des autres taureaux par

» la grandeur, la forme et la nature. « Cet animal ne peut être ni le *bison* d'Oppien, ni le *bonasus* d'Aristote, car il n'a pas cette criniere qui fait le caractere principal du bison. César n'auroit pas manqué ce dernier coup de pinceau, sans lequel le portrait de l'animal étoit imparfait. N'est-ce que notre taureau ordinaire dans l'état de nature? Non : celui-ci se révolte contre le joug, le nôtre s'accoutume insensiblement à le porter. Ce caractere indomptable, qui est essentiellement celui des buffles, me fait penser que ce sont eux qu'Oppien a décrits sous le nom de *Taureaux de Syrie*, et César sous le nom d'*Urus*.

Lig. 24. *Les amena jadis d'Eurythie.* Ancien nom de *Cadix*. L'enlevement des bœufs de Géryon est raconté par Apollodore au troisieme livre de sa bibliotheque mythologique.

Pag. 34. lig. 4. *Aux pieds du mont Emblon.* Le nom de cette montagne et celui du mont Dioclès sont inconnus aux Géographes anciens. M. Schneider pense que le *Dioclès* est le même que le *Liban*, et l'*Emblon* le mont *Casius* en Séleucie.

Lig. 5. *L'Orontès toujours débordé.* Ce fleuve s'appeloit plus anciennement *Typhon*, et devoit ce nom, selon les Poëtes, au géant *Typhon* changé en serpent sur ses bords par Jupiter. Ensuite il prit le nom d'*Orontès*, d'un certain *Orontès* Indien dont le corps fut trouvé dans le fleuve. Voyez cette histoire dans Pausanias, *Arcadie* p. 261. Eustathe, sur Dénis Periegetes v. 919, prétend que l'Orontès fut ainsi appelé par l'Empereur Tibère, et qu'il se nommoit auparavant *Dracon*. Mais il paroît qu'Eustathe se trompe; car Ponponius Méla qui vivoit bien des années avant

Tibère, appelle le fleuve *Orontès*, Liv. 1, ch. 12, p. 78. Enfin selon Strabon, liv. XVI, le nom de *Typhon* que portoit ce fleuve fut changé en celui d'*Orontès* du nom même de celui qui le premier y construisit un pont.

Lig. 22. *Des remparts de ma patrie.* J'ai suivi l'ancien texte, quoiqu'il soit certainement altéré. Consultez la préface de l'édition latine ; selon la correction que j'y propose il faut traduire : *Il les augmentoit sans cesse, et s'élançant contre la ville (Apamée) quoiqu'elle fût un continent*, etc.

Pag. 35. *De ce beau lac.* Le grec dit *de ce lac aux beaux cheveux*, par allusion aux roseaux dont il étoit couvert. Comme le Poëte l'a personnifié plus haut, il soutient ici la métaphore.

Lig. 8. *Le noir rivage de la Syrie.* Cette épithete *Noir* exprime simplement la fécondité. Hérodote, *Euterpe*, ch. 12, fait entendre que le rivage de la Syrie n'est pas noir, car il dit de celui de l'Égypte, qui l'étoit, qu'il ne ressemble ni à celui de la Lybie, ni à celui de l'Arabie et de la Syrie.

Lig. 12. *Franchissant les barrieres de glace.* A la lettre : *rompant le frein blanc de Borée.* Le poëte indique par-là l'impétuosité du Danube lors de sa *débacle.*

Lig. 22. *Elles pousserent un horrible cri.* Cette expression pourra paroître bien hardie en françois, appliquée à des rives ; mais l'image m'a paru trop belle pour ne pas la conserver toute entiere : c'est d'ailleurs une imitation de ce vers de Virgile, Georg. l. 3, v. 261.

. . . . . *Scopulis illisa reclamant*
littora.

Pag. 36. lig. 4. *Que l'Époux de Déidamie.* Achille.

Lig. 8. *En langage du Permesse.* A la lettre, *en chant de*

Pimplée. Pimplée est une montagne de Thrace sur laquelle les Muses faisoient leur séjour aussi-bien que sur l'Hélicon. C'étoit la demeure ordinaire d'Orphée.

Lig. 9. *Les beautés de ma patrie.* Il n'est personne qui ne s'apperçoive qu'il faut lire πατρίδος ὑμετέρης de votre patrie. C'est à Antonin et sa mere Julia Domna, nés l'un et l'autre en Syrie, que le poëte adresse la parole. Cette petite erreur est la base sur laquelle le dernier éditeur d'Oppien, M. Schneider, a fait porter le singulier systême que nous avons exposé dans la préface.

Lig. 13 et 14. *On donne à ceux-ci le nom de Bisons.* Les Naturalistes anciens qui ont parlé du bison le désignent tous par un caractere auquel il est impossible de se méprendre : cette criniere dont il est revêtu depuis le haut de la tête jusqu'au milieu du dos, qui retombe sur ses épaules et couvre son poitrail. C'est à ce caractere que Gesner, et d'après lui M. de Buffon, ont reconnu dans le *bison* le *bonasus* d'Aristote. L'opinion de ces deux illustres modernes et les preuves dont ils l'ont appuyée sont trop connues, pour nous y arrêter davantage. Voyez la description du *Bonasus* au liv. IX, ch. 45 de l'hist. des animaux d'Aristote, et dans l'excellente traduction que M. Camus vient de donner de cet ouvrage.

Lig. 18. *Telle la porte le lion.* Aristote, au liv. II, ch. I de l'hist. des an., compare aussi la chevelure du bonasus à la criniere du lion.

Lig. 22. *Aussi subtiles que des langues de feu.* C'est ainsi que j'entends πυρίγλωχῖνες que M. Schneider dit ne point entendre. La disposition des cornes du bison est bien différente, selon Oppien, de celle observée par Aristote, qui dit expressément, *de parib.*

anim. liv. III, ch. 2., que les cornes de ces quadrupedes sont courbées et inclinées l'une vers l'autre, de maniere qu'elles leur sont inutiles pour se défendre. Mais cette disposition n'est pas un caractere essentiel : elle peut varier suivant les individus et selon les circonstances. L'auteur du traité de *Mirabilibus auscultat.*, dit que les cornes du *Bolinthus*, le même animal que le bison, sont tournées en bas κατεστραμμένα, et que leur pointe est voisine des oreilles. Voy. la fig. du *Bonasus* dans Gesner, p. 131.

Lig. 27. *Couchés sur le front de l'animal.* Le Grec dit simplement, *couchés et regardant les cieux.* Gesner a donné de ce vers une explication qu'il est bon de transcrire ici. « *Quod ad cornua, Oppiani verborum sensus hic mihi videtur; ea non esse patula vel extensa ut in cæteris bobus, nec è regione in diversum ad latera abire vel extendi (epicersium enim transversum est), sed recta surgere, ita tamen ut ὕπτια sint, id est dorsum versus inclinent et circa finem hami instar tam curva tam acuta esse, unde σκολιὰ vocat ab acumine* » : puis il les compare aux cornes du chamois. Comme il faut être exact en histoire naturelle, et que Gesner étoit un homme fort habile, non-seulement dans cette science, mais encore en belles lettres ; je suis obligé d'avertir que je vois quelque difficulté à croire que par ὕπτια Oppien ait pu vouloir dire que les cornes du bison sont couchées vers le dos de l'animal, puisqu'il ajoute, que quand ce taureau frappe quelqu'un de ses cornes il l'enleve en l'air : or si les cornes du bison étoient couchées vers son dos et que les pointes regardassent le ciel, quand l'animal baisseroit la tête pour frapper, ces mêmes pointes se trouve-

roient dirigées vers la terre et ne pourroient rien enlever; si au contraire on suppose les cornes couchées sur le front de l'animal et les pointes redressées vers les cieux, elles enlevent, comme un hameçon, tout ce qu'elles frappent. Ajoutons que des cornes penchées vers le dos sont pour les taureaux dans leur position ordinaire et naturelle, et ne peuvent pas être dites ὑπτίαι *couchées*. Telles sont les raisons qui m'ont engagé à m'éloigner du sens que Gesner donne à ce passage.

Pag. 37. lig. 4. *Semblable à cet instrument.* La lime. Je n'ai rien trouvé dans les auteurs sur l'âpreté de la langue du bison. En général les bœufs ont la langue fort rude.

On auroit lieu de me faire un reproche si je finissois l'article du bison, sans rien dire de la maniere dont les anciens le prenoient à la chasse. Sans doute qu'Oppien en avoit parlé dans le cinquieme livre de ce poëme; mais comme ce livre est perdu, nous y supléerons par un passage de Pausanias tiré de la descrip. de la Phocide, pag. 828, édit. de Kuhnius. Je ne me sers point de la traduction de l'abbé Gédoin. *Le bison*, dit-il, *est de tous les animaux féroces le plus difficile à prendre vivant; les filets ne sont point assez forts pour résister à son impétuosité. Voici de quelle maniere on le chasse. Après avoir trouvé un terrain qui a de la pente et qui descend dans une cavité, les chasseurs commencent par l'environner d'un rempart solide; ensuite ils étendent sur ce terrain, à l'endroit où il monte et jusqu'à celui où il devient uni, des peaux nouvellement écorchées; si l'on n'en a pas, on se sert de peaux seches que l'on rend glissantes en les humectant avec de l'huile. Après cela,*

ceux des chasseurs qui sont meilleurs cavaliers, poursuivent les bisons et les poussent vers cette enceinte. Ces animaux n'ont pas plutôt mis le pied sur les premières peaux, qu'ils glissent sur le terrain incliné et tombent dans la cavité. On les abandonne là pendant trois ou quatre jours; et le cinquieme, lorsque la faim et la fatigue ont épuisé leurs forces et dompté leur férocité, des hommes qui ont l'art d'apprivoiser les bêtes sauvages, leur présentent un fruit de pin greffé, dont auparavant ils ont ôté les petites enveloppes, car ces animaux ne voudroient pas alors goûter d'aucune autre nourriture. Enfin, on leur passe des liens autour du corps et on les emmene. C'est ainsi qu'on les prenoit pour les faire combattre aux jeux du Cirque.

Lig. 6. *Le Cerf aux pieds légers.* Le cerf est un animal si connu, Oppien le décrit d'une maniere si précise que nous aurons peu de chose à observer au sujet de cet animal. Tout ce qu'Aristote et les anciens en ont observé a été recueilli par M. Camus dans ses notes savantes sur *l'hist. des animaux.* Je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

Lig. 15. *Son nez a quatre ouvertures.* Cela est faux, et je ne sais dans quel auteur Oppien a puisé cette fable. Les narines du cerf sont larges et très-ouvertes.

Lig 19. *N'est armé que de foibles pointes.* A la lettre, *de pointes émoussées.* Aristote, *de part. anim.* liv. 3, ch. 2, dit, que les cornes du cerf lui sont plus nuisibles qu'utiles pour sa défense, à cause de l'étendue de leurs rameaux. Mais Oppien a tort de dire que le cerf n'attaque point à coups de tête : l'on sait combien la rencontre de cet animal est dangereuse au temps du rut.

Pag. 28. lig. 2. *Le double organe.* ὀλκὸς, ainsi que l'a remarqué Gesner pag. 331, signifie ici ce que les veneurs appellent les *Daintiers.* Il n'est pas vrai, comme l'enseigne Oppien, que la castration fasse tomber le bois des cerfs et les change en femelles. On ne peut cependant lui faire un reproche de paroître adopter cette fable; sa qualité de poëte est son excuse. Aristote a fait, à l'égard de la mutilation du cerf, cette judicieuse observation, confirmée par l'expérience: *Un Cerf coupé avant l'âge où le bois croît, n'en aura jamais. Si son bois est déja né, il demeure fixé à la hauteur qu'il avoit alors, et ce bois ne tombe plus.* Hist. anim. liv. IX, ch. 50. Porphyre enseigne aussi la même doctrine dans son traité de *l'abstinence de la chair,* liv. 3, pag. 233, et compare les accidents que la castration occasionne sur les animaux à ceux qu'elle cause à l'espece humaine; d'où l'on voit que les anciens avoient sur ces objets des idées très-saines. Il ne faut pas, comme on ne le fait que trop souvent, accuser d'ignorance l'antiquité toute entiere, d'après les fables d'un poëte, ou l'erreur de quelques écrivains.

Lig. 14 et 15. *La saisit et la presse avec ses pieds de devant.* Que n'ai-je pu traduire *et la presse dans ses bras?* mais notre langue ne s'éleve pas à cette hardiesse. Nous n'osons pas dire *les bras d'un animal.* Ce qu'Oppien dit ici de la fuite de la biche est vrai jusqu'à un certain point, et Aristote, hist. anim. liv. V, ch. 2, et liv. VI, ch. 9, enseigne que la femelle du cerf, ainsi que celle du taureau, ne souffre qu'avec peine l'approche du mâle, *propter nimiam genitalis membri tintiginem,* et qu'elle ploie les reins *quando semen mi-*

piunt : mais que la biche emporte le cerf sur son dos, et que le mâle n'acheve son accouplement qu'en courant, voilà ce qui appartient à l'imagination du poëte, lequel en cette qualité peut employer les traditions fabuleuses, toujours plus agréables que la vérité.

Lig. 24. *Loin des lieux fréquentés.* Oppien est seul de son sentiment. Tous les auteurs enseignent au contraire que la biche, quand elle veut *faoner*, s'approche des chemins, parce que les bêtes carnassieres s'en tiennent éloignées. Voyez la discussion de ce passage dans les remarques latines.

Pag. 39. lig. 2. *Et les enterrent.* Fable ridicule que l'on peut pardonner à un poëte, et que des philosophes n'ont pas eu honte de répéter sérieusement : Théophraste, *de animalibus quæ dicuntur invidere* p. 474, et Pline, liv. 11, ch. 32, qui a chargé son ouvrage de tous les contes absurdes qu'il a pu rassembler. Aristote rapporte aussi cette fable, mais ce philosophe témoigne assez qu'il n'en croit rien.

Lig. 4. *Ils se cachent ensuite eux-mêmes.* La raison pour laquelle les cerfs se cachent durant le jour lorsqu'ils ont déposé leur tête, c'est comme l'enseigne Aristote, An. liv. 9, ch. 5, pour se mettre à l'abri des mouches. Le jeune bois du cerf est revêtu d'une peau fort sensible.

Pag. 39. lig. 9. *Les cerfs sont amphibies.* Il est aisé de voir qu'Oppien n'attache pas au mot *Amphibie* le sens que nous lui donnons ordinairement en françois. Il suffit que le cerf nage avec facilité et traverse une étendue d'eau considérable, pour que le poëte lui attribue le nom d'un animal qui vit dans

les deux éléments. La navigation des cerfs est attestée par plusieurs auteurs anciens, Pline, Ælien, Artémidore, Jean Tzetzès. Le témoignage de ces écrivains peut être justement suspect : néanmoins le fait ne paroît pas absolument impossible. On prétend que les loups, quand ils traversent les rivieres, nagent en file, comme les cerfs, et se tiennent l'un l'autre par la queue, de peur d'être emportés par le courant; de-là peut venir notre vieux proverbe *aller à la queue leu leu*, car on disoit autrefois *leu* pour *loup*.

Lig. 27. *Une haine implacable.* L'inimitié du cerf et du serpent est une fable répétée par une foule d'auteurs anciens : elle paroît fondée sur une vérité. Le cerf mange réellement des serpents et des couleuvres, sans doute pour se soulager de quelque maladie. On a trouvé plus d'une fois des tronçons de serpent dans les intestins du cerf.

Pag. 42. lig. 5. *Broyant sous ses dents des écrevisses.* Selon Antigonus Carystius, ch. 41, ce n'est pas le cerf, mais le sanglier, qui mange des écrevisses pour se guérir de la morsure du serpent. Aristote le dit des cerfs quand ils sont piqués par une espece d'araignée qu'il nomme *Phalangion*. Les écrevisses de riviere broyées et cuites dans du lait d'ânesse sont un bon alexipharmaque, et guérissent la morsure des reptiles vénimeux, si l'on en croit Dioscoride, *de materiâ med.* liv. 2, ch. 12.

Lig. 12. *Et c'est avec vérité.* Rien n'est plus faux. Le cerf vit trente à quarante ans. Aristote avoit déjà réfuté l'erreur populaire qui attribue au cerf des siecles de vie. Il dit, au liv. VI de l'hist. des anim. ch. 29: *Ce qu'on débite de la longue vie du cerf, n'est qu'une fable :*

fable : rien de certain ne prouve ce que l'on en dit, et ni le temps de la gestation (qui est de huit mois), ni celui de l'accroissement du faon n'annoncent, par leur durée, un animal qui doit vivre de longues années.

Lig. 15. *De cerfs appelés Eurycérotes.* Tous les naturalistes sont d'accord pour reconnoître le daim, dans l'Eurycérote dont le nom signifie *qui a les cornes larges* ou *palmées.*

Lig. 19. *Qu'on nomme Jorcos.* Ce cerf est le même que l'*Axis* de Pline, et le *cerf du Gange* des modernes. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher des vers d'Oppien la description de l'*Axis* faite par M. de Buffon, tome V. des quadrup. Voyez les notes latines.

Lig. 24. *Le Bubal.* On pense communément que le *bubal* des anciens est l'animal connu sous le nom de *vache de Barbarie.* C'est le sentiment de M. de Buffon, qui d'après Pline a montré et réfuté l'erreur dans laquelle plusieurs auteurs étoient tombés en prenant le *bubal* pour l'espece de taureau appelée *urus.* En effet, Aristote, *de part. anim.* liv. 3, ch. 2, range le *bubal* dans la classe des cerfs; et en cela Oppien s'accorde parfaitement avec lui. Cependant il reste une difficulté, sur l'identité de ces deux animaux. Les cornes de la *vache de Barbarie* décrite et représentée dans les *mémoires pour servir à l'histoire des animaux*, part. 2, pag. 24, sont simples, tandis qu'Aristote range le *bubal* entre les animaux dont les cornes ont des rameaux. Oppien indique aussi ce caractere par les mots ἀκρέμονες προῖσνεῖς *rameaux prolongés.* M. de Buffon n'a point soupçonné cette difficulté; et ce qui vraisemblablement a pu la lui deguiser, c'est la

version latine d'Oppien qu'il avoit sous les yeux; et qu'il rapporte à la pag. 392 du tome v. de l'hist. des quadrup. Βέβαελος *Oppiani. Dorcade Platycerote corpore inferior, cornua non ramosa sicut cervis et capreis sed rupicaprarum similia.* Ces mots, *cornua non ramosa*, sont absolument opposés au texte du poëte; les autres ne s'y lisent point, et je ne sais de quelle version d'Oppien ils ont été tirés.

Pag. 43. lig. 10. *Ce n'est donc pas aux seuls mortels.* Cette réflexion, qui reparoît encore au premier chant du poëme de la pêche au sujet des homards, est une allusion délicate au malheur que notre poëte éprouvoit lui-même; banni de sa patrie par l'Empereur Sévère, il cherche à l'attendrir sur son sort.

Lig. 14. *Les légeres Dorcades.* Incertain s'il s'agit ici des chevreuils, ou des gazelles plus communes dans la patrie d'Oppien que les chevreuils, j'ai préféré conserver le nom grec. Cependant je vois que la plupart des naturalistes appliquent au *chevreuil* le nom grec Δὸρξ, et à la *gazelle* celui de Δορκὰς. L'amitié des perdrix et des gazelles est une fable; il n'est pas nécessaire d'en prévenir le lecteur.

Pag. 44. lig. 1. *Il est des especes de chevres et de brebis.* Les traits sous lesquels Oppien peint ces animaux, apparemment très-connus de son temps, sont trop vagues, trop généraux pour déterminer le nom particulier de ces brebis et de ces chevres. On peut seulement rappeler à cette espece, le *mouflon*, le *belier* surnommé *Strepsikéros*, le mouton de Barbarie, l'*Ibex* de Gesner.

Lig. 19. *Au milieu de leurs cornes.* Voici encore une tradition fabuleuse répétée par plusieurs auteurs;

par Aristote, H. A. liv. 1, ch. 11, qui ne la rapporte que pour la réfuter, et nous apprendre qu'elle doit naissance à un certain Alcmæon de Corinthe, dont les ouvrages remplis de traits merveilleux étoient fort accrédités chez les Grecs. Pline n'a pas laissé échapper cette fable absurde. Il la rapporte au liv. 8, ch. 40, en citant pour son garant Archélaus, qui vivoit long-temps après Aristote et sous le règne d'un Ptolemée. Mais ces auteurs, à la différence d'Oppien, disent que c'est par les oreilles que les chevres sauvages ont leur second canal de respiration, et notre poëte approche plus de la vérité qu'eux. En effet, *on remarque*, dit M. Valmont de Bomare dans son *Dictionnaire d'hist. naturelle*, au mot Chamois, *on remarque deux ouvertures derriere les cornes du chamois. On a prétendu que ces trous servoient à la respiration de l'animal, lorsqu'en fouillant la terre pour chercher les racines dont il fait sa nourriture, la terre lui bouche par hazard les narines. Cette opinion disparoît par l'observation, puisqu'on a remarqué que le crâne se trouve au fond de ces ouvertures, et qu'il n'y a aucune issue.*

Il est une race de brebis rousses. Celles-ci me paroissent être les *mouflons*, dont le principal caractere est d'être vêtus d'un long poil plus semblable à celui de la chevre, qu'à la laine de la brebis. On trouve encore aujourd'hui cette espece dans les îles de la Grece. Il est vrai qu'elle n'a pas le nombre de cornes qu'Oppien leur attribue; mais les cornes, soit par leur nombre soit par leur disposition, ne forment point un caractere assez constant pour établir une différence réelle de race ou d'espece. Le climat, la nourriture, mille circonstances peuvent influer sur cette

exubérance naturelle. On voit en France des brebis à quatre cornes, qui ne sont point différentes de nos brebis ordinaires; et en Islande on en voit qui en portent jusqu'à huit.

Pag. 46. lig. pénult. *Telle est aussi la couleur fauve dont brille le Subus.* Quelques recherches que j'aie faites sur le subus, rien n'a pu m'indiquer ni le nom moderne, ni l'espece de ce quadrupede qu'Oppien met dans la classe des chevres et des brebis sauvages. Il paroît même que ce poëte est le seul auteur de l'antiquité qui ait parlé du *subus*. Les recherches du savant Gesner n'avoient pas été plus heureuses, et il avoue, pag. 871, qu'il ignore quel peut être cet animal. *Bodin*, dans son commentaire d'Oppien, ne trouve aucune difficulté à reconnoître le belier strépsikeros de Pline dans le *subus*; et à cette erreur il en ajoute une autre plus grossiere en disant qu'Aristote parle du *subus* et le décrit. On ne manquera pas de dire que cet animal doit être rangé parmi les monstres éclos du cerveau des poëtes; mais je ne saurois me persuader qu'Oppien nous eût donné une description si particuliere de la forme et des mœurs de ce quadrupede, s'il ne l'eût réellement connu. Il n'auroit pas répété au poëme de la Pêche, liv. v, ce qu'il dit ici de l'inclination des poissons pour le *subus*. Il est vrai que dans ce second poëme il ne parle que des chevres en général. Enfin je crois qu'il est plus prudent d'avouer notre ignorance sur cet objet, que de risquer des conjectures hazardées, ou de traiter de fabuleux ce qui échappe à nos foibles connoissances.

Pag. 47. lig. 25. *Mais que par un pouvoir surnaturel.* J'ai

cherché par ces mots à exprimer ὑψόθι. La construction de cette phrase est difficile. Je crois que le nominatif d'ἐπεμήνατο est ἄφρονα φῦλα, cinq vers plus haut.

Lig. 28. *Les gelinottes.* ἀτταγᾶς est selon M. de Buffon *le Francolin* de Bélon, qui n'est autre que la gelinotte. Alexandre de Myndes, cité par Athenée liv. 9, pag. 387, donne une excellente description de cet oiseau. En voici la traduction : *Il est un peu plus petit que la perdrix, taché sur le dos, d'une couleur rousse un peu plus foncée que celle de l'argile* (cuite). *Les chasseurs le prennent à l'aide des chiens à cause de la pesanteur de son vol; car il a les aîles courtes. C'est un oiseau pulvérateur, qui produit beaucoup et qui vit de graines.* Aristophanes, dans sa comédie des oiseaux, a fait de l'Attagas un oiseau de marais. Mais le témoignage d'un poëte comique n'est d'aucun poids en histoire naturelle. D'ailleurs les Athéniens donnoient souvent aux plantes et aux animaux des noms différens de ceux qu'employoient les autres peuples de la Grece, et il se peut qu'Aristophanes donne le nom d'ἄττα γας à un oiseau différent que celui qu'Alexandre de Myndes a décrit sous ce nom. Aristote range aussi l'*Attagas* parmi les oiseaux pulvérateurs, et son témoignage est décisif.

Pag. 48 lig. 1. *L'outarde.* C'est l'illustre M. de Buffon qui le premier a dissipé, par une savante critique, les ténebres dont la nomenclature de cet oiseau étoit environnée. Les auteurs anciens et modernes confondoient sans cesse l'Ωτὶς et l'Ωτὸς. M. de Buffon a démontré que ce premier nom appartenoit à l'*outarde* et le second au *hibou.* Le témoignage d'Oppien con-

firme de la maniere la plus précise le sentiment de ce grand naturaliste, et l'on ne sauroit caractériser *l'outarde* d'une maniere plus heureuse que l'a fait notre poëte. Cet oiseau est en effet le seul qui porte une espece de barbe d'un duvet très-fin, depuis la naissance du bec jusques dessus l'oreille. Ce caractere avoit échappé à Aristote, qui décrit ainsi cet oiseau dans Athenée, liv. 9 : *L'outarde est de la classe des oiseaux de passage et des fissipedes; il a trois doigts; sa grosseur est celle d'un grand coq et sa couleur celle de la caille : il a la tête allongée, le bec pointu, le col mince, les yeux grands, la langue osseuse; mais il n'a point de jabot.* L'amitié de l'outarde et du cheval est célébrée par plus d'un auteur. Alexandre de Mindes, dans Athénée, prétend que cet oiseau rumine : et Plutarque, *de solertia anim.* pag. 981, dit que *les outardes aiment à s'approcher des chevaux et se plaisent à éparpiller leur fiente;* sans doute, parce qu'elles y trouvent de la nourriture ou quelque médicament.

Lig. 4. *Le Perroquet.* L'historien Ctésias est le premier des Grecs qui ait parlé de cet oiseau, qu'il nomme Βιττακός. *Fragm. de l'histoire de l'Inde, Biblioth. de Photius*, pag. 144. Ce qu'il dit de la faculté qu'a le perroquet d'imiter le langage des hommes, a dû paroître fabuleux aux Grecs, chez lesquels cet oiseau n'est devenu commun qu'après l'expédition d'Alexandre aux Indes.

Lig. 8. *Amour, puissant Amour.* Je ne crois pas qu'il existe dans toute la littérature grecque et latine, ancienne et moderne, un plus beau morceau sur la puissance de l'Amour; c'est un hymne plein de chaleur et de sentiment. On a cependant osé traité de barbare,

d'écrivain sans génie, l'auteur de cette tirade sublime.

Pag. 50. lig. 2. *C'est le féroce Orix.* La plupart des auteurs de l'antiquité, qui ont parlé de l'orix avant Oppien, en ont dit si peu de chose, qu'il est aisé de voir que cet animal ne leur étoit connu que de nom. Aristote le range dans la classe des animaux monocornes qui ont le pied fourchu; *de partibus anim.* liv. 3, ch. 2. Pline copie Aristote, et n'ajoute aux paroles du philosophe que pour rapporter, suivant son usage, les fables les plus ridicules. Voy. liv. 8, ch. 53, et liv. 10, ch. 73. Il en est cependant quelques-uns qui peuvent nous servir de guides dans la recherche du quadrupede auquel ils ont donné le nom d'orix. Hérodote, cet historien auquel on a tant reproché de mensonges, et qui nous apprend tant de vérités, en rangeant l'orix dans la classe des *Paſans*, des *Bubales*, des *Gaſelles*, nous donne une assez juste idée de cet animal. Voy. *Melpom.* ch. 192. Il semble même indiquer le nombre de ses cornes, en le mettant au nombre de ces quadrupedes qui en ont deux; et désigner leur forme, en disant que les *Phéniciens se servent des cornes de l'oryx pour faire les branches de leurs lyres.* On voit par-là qu'Hérodote est éloigné de reconnoître l'oryx pour un animal qui n'a qu'une seule corne. Il n'eût pas manqué d'avertir le lecteur de cette circonstance, lui qui, quelques lignes plus haut, en parlant des ânes que produit l'Afrique, a soin de prévenir qu'ils ne sont de ceux qui portent des cornes. A son témoignage, je joins celui de Diodore de Sicile, liv. 3, pag. 194, qui ne parle des cornes de l'oryx qu'au plurier, et ne remar-

que point que cet animal soit monocorne, singularité bien digne d'être remarquée. Mais il y a plus : bien loin que tous les anciens fassent de l'oryx un animal qui ne porte qu'une seule corne, Ælien, *de nat. anim.* liv. 15, ch. 14, dit qu'il existe des oryx qui en ont quatre. Columelle compte l'oryx parmi les cerfs et les différentes especes de chevres. Le scholiaste de Juvenal, sur la satire onzieme du liv. 4, v. 140, compare l'oryx au bubal. De cette foule de témoignages il résulte, que l'oryx n'est qu'une chevre sauvage : mais à quelle espece de ces chevres paroît-il appartenir ? Je pense que c'est à celle du chamois, ou plutôt que l'oryx des anciens n'est autre que cet animal. Tous deux portent les mêmes caracteres, la même couleur, un jaune pâle, qui est *celle du lait au printemps*, comme s'exprime notre poëte (1) : et, ce qu'il faut bien remarquer, tous deux ont les joues marquées de noir ; c'est la seule partie de leur face qui en soit teinte. Ce caractere appartient exclusivement au chamois. Ce dernier a comme l'oryx d'Oppien les cornes noires, très-aigues et courbées à leur extrémité. Leurs mœurs sont les mêmes. Ils se plaisent à mener une vie sauvage sur les rochers escarpés, et dans les forêts les plus touffues ; ils sont intrépides, et très-difficiles à chasser. Enfin tout concourt à prouver l'identité de ces deux animaux. La seule difficulté qui s'éleve est sur la grosseur de l'orix, qu'Hérodote, l. c., compare à un bœuf, et Oppien

(1) Cette couleur change suivant les saisons. Elle est au printemps d'un gris cendré ; elle jaunit en été, devient fauve en automne, et prend une teinte de noir durant l'hiver. La tête et le ventre conservent toujours la même teinte de jaune.

à un rhinocéros : mais on peut répondre qu'Hérodote parle des oryx d'Afrique, sans doute plus gros que ceux d'Europe, et qu'Oppien se sert d'une emphase poëtique, ou n'avoit vu que de jeunes rhinocéros. Cet animal, jusqu'à 7 ans, n'excede pas la taille d'un bœuf.

Pag. 52. lig. 4. *Nous pensons qu'il vaut mieux les appeler des cornes.* Les anciens ont été fort partagés sur le nom et la nature des défenses de l'éléphant. Les uns, comme Oppien, les regardoient comme des cornes, d'autres les appeloient des dents. Du nombre des premiers est Pausanias, qui semble avoir fourni à notre poëte la plus grande partie des preuves qu'il apporte en faveur de son système; il enseigne dans ses Eliaques, liv. 1, ch. 12, que *les défenses de l'éléphant ont leurs racines dans le sommet de la tête*; il prétend l'avoir observé sur le *crâne d'un éléphant qu'il a vu en Campanie, dans un temple de Diane.* Cette observation ne paroît pas exacte. Ce qu'il dit ensuite que les dents de l'éléphant s'amolissent au feu, qu'on les travaille au marteau, qu'on les ploie comme des cornes et qu'on étend leur surface, est contredit par l'expérience. L'ivoire brûle au feu et se réduit en cendres loin de s'amollir. Il casse sous le marteau, et l'on ne peut le travailler qu'avec le ciseau et la scie. Mais peut-être les anciens connoissoient-ils l'art de le fondre et de le rendre malléable. A cet égard, le témoignage d'Oppien et de Pausanias, qui assurent ce fait, est singulierement fortifié par le silence de Philostrate qui, réfutant l'opinion de ceux qui prennent les défenses de l'éléphant pour des cornes, ne répond en aucune maniere à cet

argument tiré de la ductilité de l'ivoire; voy. *Philostrate, de vita Apollonii Thyan.* liv. 2, ch. 6. Une différence essentielle entre les dents ordinaires et les défenses de l'éléphant, c'est que les premieres, si par hazard elles se cassent, pourrissent et ne se réparent point dès qu'elles ont perdu l'émail. Celles de l'éléphant se réparent et croissent de nouveau par lames longitudinales.

Pag. 53. lig. 12. *De deux oreilles creuses et découpées.* Le texte dit *de deux petites oreilles.* C'est-à-dire qu'elles paroissent petites en comparaison de la grosseur énorme de l'animal.

Lig. 16. *Ses pieds ne sont point égaux.* Oppien se trompe quand il dit d'après Aristote que les jambes antérieures de l'éléphant sont plus élevées que celles de derriere. Ælien les avoit mieux observées, car il dit précisément le contraire, de nat. an. liv. 4, ch. 31; et son témoignage est confirmé par M. de Buffon. *La conformation des pieds et des jambes est encore singuliere, et différente dans l'éléphant de ce qu'elle est dans la plupart des autres animaux. Les jambes de devant paroissent avoir plus de hauteur que celles de derriere; cependant celles-ci sont un peu plus longues.* La peau de l'éléphant est assez bien représentée par Oppien; mais ce qu'il dit de sa dureté extrême, qui la fait *résister au tranchant du fer*, est une emphase poëtique.

Pag. 54. *Qui lui sortent des mâchoires.* J'aurois dû traduire *de la bouche.* L'éléphant n'a pas de mâchoires proprement dites; et sa bouche n'est pas construite, ni fendue horisontalement comme celle des animaux. Elle est située sous la naissance de la trompe, ouverte perpendiculairement, semblable à l'orifice du vagin.

L'éléphant introduit les aliments jusqu'à l'entrée de son estomac, dans lequel il les fait entrer en soufflant avec sa trompe.

Pag. 54. lig. 9. *Voix animale.* J'ai risqué cette expression sans laquelle il n'est pas possible de traduire θήρειος αὐλή.

Lig. 17. *Les Cygnes — chantent douloureusement.* On a traité jusqu'ici de fable ce que les anciens ont dit du chant du cygne. Il est cependant une espece de cygnes chanteurs; et personne n'en doute plus, depuis que M. l'Abbé *Demonget* de l'Académie des belles Lettres a publié un mémoire sur les cygnes sauvages qui se sont abattus, depuis quelques années, dans les jardins de Chantilli. La musique de ces cygnes n'est pas, à la vérité, aussi mélodieuse que les poëtes le prétendent; mais enfin ils chantent, et cela suffit pour disculper l'antiquité.

Il nous reste à parler des différentes manieres dont les anciens chassoient l'éléphant. La force extrême de ce quadrupede, son caractere tout-à-la fois doux et belliqueux, ont inspiré de bonne heure aux hommes le desir de faire sa conquête : d'ailleurs cet animal ne veut se reproduire lorsqu'il est sous le joug de la servitude; on diroit qu'une noble fierté lui fait craindre de donner le jour à des esclaves. Il a donc fallu avoir continuellement recours à la chasse pour se procurer des serviteurs aussi utiles. Les Indiens se contentoient dans l'origine d'aller à la poursuite des éléphants sauvages, avec des éléphants apprivoisés, sur lesquels ils montoient. Lorsqu'ils avoient joint un éléphant sauvage, ils ordonnoient aux autres de le frapper à coups de trompe; et quand ils le

voyoient fatigué, ils sautoient légerement dessus, et le conduisoient avec un instrument de fer recourbé. Aristote nous fait connoître cette espece de chasse dans son *hist. des anim.* liv. IX ch. I.

Ensuite on eut recours à différentes ruses. On choisissoit un endroit uni, large d'environ quatre ou cinq stades. On l'entouroit d'un fossé profond, sur lequel on jettoit un pont assez étroit pour servir de communication, puis on attachoit dans cette espece d'île trois ou quatre femelles en chaleur; la nuit, les éléphants sauvages attirés par le cri des femelles, entroient un à un dans l'isle. Les chasseurs qui se tenoient en embuscade alloient lever le pont, et amenoient ensuite plusieurs éléphants privés, des plus robustes, qui réduisoient bientôt les autres. Quand ils paroissoient domptés et qu'ils étoient abattus de fatigue, on les attachoit avec une courroie au col des éléphants domestiques, qui servoient à les emmener. Voy. Strabon. liv. XV, pag. 484, et Avrien, *historia indica.* pag. 326.

Une troisieme maniere de chasser l'éléphant est celle des Éthiopiens surnommés Éléphantomaques, rapportée par Diodore de Sicile, liv. 3, pag. 192, ou plutôt par Agatarchis de Cnide (1) dont Diodore a emprunté ce récit. Les chasseurs montent sur des arbres pour observer les troupeaux d'éléphants; s'ils en apperçoivent quelqu'un qui s'écarte de la bande,

(1) Les fragments d'Agatharchis, historien qui florissoit près de deux cents ans avant J. C., nous ont été conservés par Photius, biblioth. cod. CCL. Comme ces fragments sont fort intéressans, je compte les publier bientôt en françois avec ceux de Ctésias, qui n'ont, je crois, jamais été traduits.

un chasseur descend, s'approche de l'animal par derriere, lui saisit la queue d'une main, et appuyant le pied sur sa cuisse, il monte légerement sur son dos. Il prend aussitôt la hache qu'il porte suspendue sur l'épaule, en frappe l'animal sans relâche, jusqu'à ce qu'il lui ait coupé les nerfs du col et l'ait fait tomber à terre. Cette chasse est très-dangereuse, et souvent l'éléphant écrase, en tombant, son vainqueur.

Enfin on prenoit encore les éléphants avec moins de dangers. Ces animaux, quand ils sont vieux, ne peuvent ployer les genoux; ils dorment debout et appuyés contre un arbre. On scioit quelques-uns de ces arbres jusqu'à ce qu'ils fussent près de tomber; l'éléphant, en s'appuyant, abbatoit son soutien et tomboit avec lui. Le lendemain les chasseurs s'emparoient sans résistance de l'animal, l'enchaînoient, le relevoient et le conduisoient chez eux. On le mangeoit, car les peuples de l'Afrique, sur-tout les Éthiopiens, vivoient de chair d'éléphant. Strabon. liv. 16, p. 531.

Pag. 54. lig. 22. *Le Rhinocéros.* Par la comparaison qu'Oppien fait de la taille de l'orix avec celle du rhinocéros, il est évident qu'il n'avoit connu cet animal que fort jeune. On peut dire la même chose de Strabon qui nous a donné une assez bonne description du rhinocéros, dont il compare la grosseur à celle d'un taureau, liv. 16, pag. 533. En effet, jusqu'à l'âge de 7 ans il n'excede pas cette taille, mais il devient ensuite deux fois plus gros. Aristote ne parle nulle part du rhinocéros, d'où l'on peut conclure que de son temps ce quadrupede étoit inconnu au Grecs. Agatarchis de Cnide, qui vivoit

sous le sixieme Ptolemée, vers la cent cinquantieme olympiade, 200 ans avant J. C., est le premier auteur grec qui ait parlé du rhinocéros. Les Romains le virent pour la premiere fois dans leur cirque, dans les jeux que donna le grand Pompée, suivant le témoignage de Pline; depuis, les anciens l'ont fréquemment décrit, et paroissent l'avoir bien connu : mais ce qui doit nous étonner c'est qu'aucun n'ait parlé d'un caractere particulier de cet animal, dont les pieds sont partagés en trois parties, revêtue chacune d'une sole semblable à celle du bœuf.

Lig. 23. *Une corne aigue.* Oppien ne parle ici que des rhinocéros qui n'ont qu'une corne. Il y a cependant une autre espece de ces animaux, laquelle a deux cornes, une longue d'environ un pied et demi posée sur le bout du nez; l'autre plus petite croit au milieu : les anciens l'ont bien connue. Martial en parle au premier liv. de ses épigrammes, épig. 22, et Pausanias la décrit sous le nom de *Taureau d'Éthiopie*, Bœotic. p. 297, ou 750 de l'édition de *Kuhnius*. Les modernes ont observé que les rhinocéros à une corne étoient ceux de l'Inde, et que l'Afrique produisoit ceux à deux cornes.

Lig. dern. *Son front couronné d'une chevelure.* C'est une erreur; le rhinocéros n'a de poil qu'à l'extrémité de sa queue : mais cette erreur appartient moins à Oppien qu'aux copistes de son poëme, qui ont écrit καλλικύμοισι pour πτιλυλύμοισι, mot par lequel Oppien exprimoit les rides profondes et les replis dont le rhinocéros a la face et les épaules couvertes. A l'égard des taches de pourpre dont Oppien parle ensuite, elles sont également répandues sur tout le

corps ; ce sont des incrustations ou tubérosités dont les plus larges sont sur les épaules et sur la croupe. Voyez M. de Buffon tom. 4, p. 332.

Pag. 55. lig. 2. *Tous les Rhinocéros sont mâles.* Tradition fabuleuse : ce qui suit sur la génération spontanée des *huitres*, des *aphyes* et des *strombes* ou colimaçons de mer, est tiré d'Aristote, *hist. des anim.* liv. VI, ch. 15. Voyez les notes de M. *Camus* à cet endroit.

Lig. 20. *Les Pantheres.* C'est le petit panthere ou l'*Adire*, ainsi que l'a prouvé M. de Buffon, tom. 6, p. 200.

Pag. 57. lig. 28. *Tuerent les monstres.* Cette fable est rapportée différemment par Appollonius de Rhodes, liv. 2, v. 282. Zétus et Calais ne tuerent point les harpies ; ils les poursuivirent jusqu'aux îles strophades, et leur laisserent la vie à la priere d'Iris, qui promit avec serment que jamais les harpies ne reviendroient troubler les repas de Phinée.

REMARQUES SUR LA CHASSE.

CHANT TROISIEME.

PAGE 59. lig. 1. *Après avoir chanté.* Ce début du troisieme chant nous fait connoître que les naturalistes de l'antiquité n'ignoroient pas l'art de ranger les regnes de la nature sous un système artificiel : longtemps avant Oppien, Aristote en avoit donné l'exemple, en renfermant dans une même classe tous les animaux dont les parties sont semblables ; mais le philosophe semble avoir eu plus d'égard à la structure intérieure qu'aux caracteres apparens, ce qui rend son système d'une application très-difficile. Celui de notre poëte se rapproche plus des systêmes modernes ; il paroît en quelque sorte naturel, puisqu'il comprend dans une même classe tous les quadrupedes qui portent des cornes, et les dents plates, et dans un autre, ceux qui ont des dents aigues. Cette derniere se subdivise encore entre les animaux à dents canines, que les anciens appeloient καρχαρόδοντα, et les animaux à dents saillantes hors de la bouche en forme de défenses ; les Grecs les appeloient χαυλιόδοντα, *dents recourbées.* Voyez Ælien *de naturâ anim.* liv. 11, ch. 37.

Lig. 11. *Jadis les Curetes.* Cette fable est connue ; on sait, d'après le témoignage des poëtes, que les curetes dansoient la pyrrhique autour du berceau de Jupiter, et par le bruit de leurs armes, empêchoient que les cris de cet enfant ne fussent entendus de Saturne.

Saturne. Callimaque hym. 1, v. 52 et suiv. Lucien, *de Saltatione*, pag. 272. Les Mythologues donnent à Jupiter différentes nourrices. Les uns nomment Adrastie, sœur des Curetes et les nymphes Méliades, d'autres prétendent que la chevre Amalthée le nourrit de son lait. Callimaque fait nourrir Jupiter du miel des abeilles qui habitoient les monts Panacrés situés en Crete, et par cette raison, appelle ces abeilles Panacrides; d'où quelques commentateurs ont imaginé une abeille nommée Panacride, parce que le Poëte s'exprime par figure au singulier, et dit l'*abeille de Panacrée*, pour *les abeilles*. Mais il est une autre opinion plus curieuse, celle d'Agathocle le Babylonien, qui, au lieu d'une chevre ou d'une ruche, donne pour nourrice à Jupiter, une truie, laquelle par ses grondemens couvroit les cris du jeune dieu: et par cette raison toute l'espece de ces animaux étoit sacrée chez les Crétois. L'ouvrage dans lequel Agathocle rapporte cette opinion, est cité par Athenée, liv. IX, p. 275, F. sous le titre d'*Hiſt. de Cyzique, liv. premier.* ἐν πρώτῳ περὶ Κυζίκου.

Pag. 60. lig. 2. *Sur les vaſtes bords du Tigre.* Le texte porte: de l'Ister, c'est-à-dire, du Danube. C'est une erreur de géographie, puisque l'Arménie n'est point arrosée par le Danube. Voyez les remarques latines.

Lig. 18. *Une foule innombrable.* Oppien ne veut pas dire que les lions d'Afrique vont par troupes, mais seulement qu'ils sont très-nombreux dans cette contrée. Notre Poëte ne pouvoit pas ignorer que le lion est un animal solitaire; et que le temps de ses amours est le seul où il consente à vivre en société avec sa femelle. Les anciens avoient fait cette observation.

Elle se trouve dans Ælien, *de nat. anim.* liv. 4, ch. 13. Le portrait qu'Oppien trace ici du lion d'Afrique est si ressemblant, qu'en 1784, ayant vu à la foire S. Germain un superbe lion, je jugeai, d'après la description de notre Poëte, que ce devoit être un lion d'Afrique, et le gouverneur de ce lion m'apprit que je ne me trompois point.

Lig. 23. *Une couleur Cyanée.* C'est-à-dire, un bleu obscur.

Lig. 29. *Il étoit noir.* Pline, liv. VIII, ch. 17, assure que les seuls lions de Syrie sont noirs; il se trompe, les lions d'Afrique sont aussi de cette couleur.

Pag. 61. lig. 8. *Les lions n'éprouvent pas le besoin de manger tous les jours.* Il ne faut pas prendre ceci trop à la lettre. Oppien a suivi une opinion fabuleuse, fondée sur ce que le lion peut passer plusieurs jours sans manger, parce qu'il prend beaucoup de nourriture à la fois : Aristote en fait l'observation, *hist. des anim.* liv. VIII, ch. 5. » Le lion, dit-il, est un animal carnivore, comme sont toutes les bêtes sauvages dont » les dents sont pointues. Il mange avec avidité, » et avale des morceaux considérables sans les broyer; » il reste ensuite deux ou trois jours sans prendre de » nourriture, et son estomac surchargé d'alimens le » rend capable de cette abstinence. » Pline n'a point balancé d'adopter la fable en disant, liv. VIII, ch. 16, que *les lions ne mangent que de deux jours l'un, Vesci alternis diebus.*

Lig. 18. *A la puissante vertu de la torpille.* La torpille est un poisson du genre des raies; elle a la propriété d'engourdir le bras de celui qui la touche. Nous en parlerons plus au long dans le poëme de la pêche. Il n'est pas besoin d'avertir que ce que le Poëte dit

ici de la patte du lion est fabuleux, et que cet animal ne doit qu'à la force extrême de ses muscles la supériorité qu'il a sur les autres animaux.

Lig. 21. *Éprouve cinq fois les douleurs de Lucine.* Le Grec dit à la lettre : *dénoue sa ceinture.* Expression figurée, qui ne peut en françois s'appliquer aux animaux, et par laquelle les Grecs désignoient l'accouchement. A l'égard de la fécondité de la lionne, et de ses cinq portées, plusieurs auteurs de l'antiquité ont suivi cette opinion. Aristote l'adopte, mais pour les lions de Syrie simplement. *Hist. des anim.* liv. VI, ch. 31. Voyez aussi Ælien, *de nat. anim.* liv. IV, ch. 34, et Manuel Phile, *in jambis de propr. anim.* p. 136. Le même Aristote enseigne, au liv. VI, ch. 31, que les lionnes ne mettent bas qu'une seule fois l'année, au printemps. Leur gestation est de sept mois, selon Philostrate, *vie d'Apollonius*, liv. I, ch. 16; *Gesner* adopte ce sentiment; de Quadr. p. 579. Ælien et Manuel Phile prétendent que les lionnes ne portent que deux mois. La taille du lion et le temps qu'il lui faut pour parvenir à sa pleine croissance prouvent suffisamment qu'Ælien n'a enseigné qu'une erreur. Aristote nous dit encore au même endroit que l'accouplement du lion se fait croupe contre croupe, à cause de la disposition des organes qui sont dans une situation contraire à celle des autres animaux. M. de Buffon a trop bien réfuté cette assertion d'Aristote, pour que j'entreprenne de le faire ici. Le lecteur me saura gré de le renvoyer à ce grand écrivain.

Lig. 23. *C'est une opinion absolument fausse.* Hérodote est le plus ancien auteur qui ait enseigné que la lionne ne mettoit bas qu'un seul petit durant toute sa vie.

Il suffira de rapporter ses paroles pour les réfuter. La lionne, dit-il, dans sa *Thalie*, p. 251, édition de Wesseling. » La lionne, cet animal si fort et si terrible ne devient mere qu'une seule fois durant sa » vie; car en mettant au jour son lionceau elle perd » sa matrice. La raison est que lorsque le fœtus commence à s'agiter dans le sein de sa mere, ses ongles » déjà très-aigus déchirent l'enveloppe qui le contient: » plus il devient fort, plus il l'attaque et la déchire, » et lorsque la lionne est près de mettre bas, il n'y » reste plus rien d'entier. » Antigonus Carystius a adopté aveuglement l'opinion d'Hérodote; *Mirab. Synagoge* ch. 25. Aulugelle, plus prudent, la révoque en doute au ch. 7 du liv. XIII de ses Nuits Attiques; mais Aristote n'a point balancé à la ranger au rang des fables absurdes. *Hist. des anim.* liv. VIII, ch. 31.

Pag. 62. lig. 1. *Les redoutables pantheres se divisent en deux especes.* La panthere proprement dite et l'once. Elles different entr'elles non-seulement par la taille et la longueur de la queue, mais la couleur de la peau et la forme des taches dont leur robe est semée. Celle des pantheres est de couleur fauve, ses taches sont rondes, noires, larges, faites comme un anneau ou une rose, dont le centre est peint des mêmes couleurs. L'once au contraire a le poil plus blanc et parsemé de taches longues, répandues par faisceaux et sans ordre. Cet animal est bien moins féroce que la panthere, et les Orientaux les forment à la chasse comme les chiens. Aristote a remarqué que l'Asie étoit la patrie des pantheres, et qu'on n'en trouvoit aucune en Europe. *Hist. des anim.* liv. VIII, ch. 28. Les Grecs distinguoient par deux noms différens le

mâle et la femelle de ces animaux. Ils appeloient le mâle πόρδαλις et la femelle πάρδαλις. De même les Latins nommoient la femelle *variam* et *pantheram* et le mâle *pardum*, Pline, liv. VIII, ch. 17. Quelques modernes, entr'autres le savant pere Hardouin a cru que ce dernier nom désignoit notre *léopard*; mais c'est une erreur, et il paroît que cet animal n'étoit pas connu des anciens.

Lig. 10. *Cet animal a les cuisses charnues.* La panthere est décrite d'une maniere très-exacte par Aristote *de Phyſiognomia*, p. 1176. Il observe qu'elle a la face assez courte, la gueule très-fendue, les yeux petits, mais plus étincelans que ceux du lion; le col long, effilé; le dos large, les reins et les cuisses fournies. On a débité beaucoup de contes au sujet des panthères: on a prétendu qu'elles exhaloient une odeur qui attiroit les autres bêtes, et servoit à les leur faire prendre. Voy. Aristote, Problem. p. 748. Antigonus de Carystie, ch. 37.

Lig. 27. *Une autrefois je dirai.* Au quatrieme livre.

Pag. 63. l. 1. *La double espece des lynx.* Nous connoissons aujourd'hui ces deux especes. La petite s'appelle le *caracal*; on le nomme aussi *le pourvoyeur du lion*, parce qu'il chasse de compagnie avec le lion et lui aide à découvrir le gibier. Les grands lynx retiennent ce nom, et sont tels qu'Oppien les décrit. Les uns et les autres portent un caractere qu'il est étonnant que notre Poëte ait passé sous silence; c'est un long pinceau de poil à l'extrémité de l'oreille. Ælien n'a pas manqué ce trait caractéristique en parlant du lynx, liv. XIV, ch. 6.

Pag. 64, lig. 8. *Le Charops azuré.* Lisez: *le glaucus aux*

yeux brillans. Le glaucus des anciens est, suivant Rondelet, *le dexbio ;* il est bleu, et c'est de cette couleur que son nom de *glaucus* lui a été donné. Il a de plus le ventre blanc, les écailles petites, et, ce qui peut former un caractere, il a à l'extrémité de la nageoire dorsale une pointe qui avoisine la tête, et tournée en sens contraire de celles de la nageoire. Ce caractere convient aux trois especes de *glaucus* données sous ce nom par Rondelet. Aristote parle de ce poisson, hist. des anim. liv. VIII, ch. 13, et dit qu'il se cache pendant l'été durant soixante jours, qu'il a peu d'appendices à l'estomac. Oppien, dans le poëme de la pêche, célebre particulierement l'amour que le glaucus porte à sa postérité, liv. I, v. 749, où nous parlerons plus en détail de ce poisson.

Le *phoque* est un poisson amphibie. Voyez les remarques de M. Camus sur Aristote, p. 632. Philostrate dit que ce poisson aime tellement ses petits, qu'une phoque qui avoit mis bas un petit mort, pénétrée de douleur se priva de nourriture pendant trois jours : fable bien digne de la vie d'Apollonius de Thyane, dans laquelle elle se trouve, liv. II, ch. 8.

L'orfraie est le grand aigle de mer.

Pag. 65. lig. 14. *L'ours.* Cet animal est trop connu pour rien ajouter à la description de notre Poëte, une des plus belles et des plus vraies de son ouvrage.

Lig. 21. *Ses pattes.* Le Grec dit : *Ses mains et ses pieds ressemblent aux pieds et aux mains de l'homme.* Aristote dit la même chose, liv. II, ch. 1. Mais cette main de l'ours est une main très-informe, le pouce n'est pas séparé des autres doigts comme dans la main de l'homme, ce qui n'empêche pas l'ours de saisir for-

tement et de lancer des pierres avec une adresse merveilleuse.

Lig. 25. *Nulle pudeur.* Ce qui a pu donner aux anciens cette idée de la passion effrénée des ourses pour l'accouplement, c'est ce qu'Aristote écrit que l'ourse s'accouple couchée sur le dos. Arist. H. A. liv. VIII, ch. 30. Mais ce fait est révoqué en doute par M. de Buffon, hist. des quadr. tom. 3, p. 29. L'expérience et l'observation ont appris que l'ourse recevoit le mâle à la maniere des autres quadrupèdes; seulement elle ploie les jambes et se couche à terre. Ce que le Poëte ajoute ensuite que l'ourse se fait avorter, n'est qu'une tradition fabuleuse.

Pag. 66. lig. 14. *Ne sont qu'à moitié formés.* Toute l'antiquité semble avoir adopté cette fable. Le seul Aristote en parle avec plus de réserve : *L'ours*, dit-il, au liv. VI, ch. 30, *produit ses petits, moins gros qu'une belette, mais plus forts qu'un rat : ils sont sans poils et aveugles ; leurs membres ne sont presque pas articulés.* Le philosophe n'a garde de dire que l'ours les forme en les léchant. A l'égard de Pline, il prétend que les oursons à leur naissance ne *sont qu'une masse de chair blanche et sans forme, sans poil, sans yeux, à laquelle l'ours donne une figure en la léchant ;* liv. VIII, ch. 36. La raison pour laquelle les ours se plaisent à se lécher les uns les autres, est vraisemblablement la transpiration salée qui sort de leur peau.

Pag. 67. lig. 5. *L'ours craint la rigueur de l'hiver.* La plupart des anciens ont observé que l'ours aimoit le froid, et n'habitoit point les pays chauds. Ce qui n'est vrai que des ours noirs, animaux frugivores, bien différens par le caractere moral, des ours bruns dont

Oppien fait ici la description. On croit communément que les ours noirs n'ont point été connus des anciens. Cependant ce n'est qu'en leur accordant cette connoissance que l'on peut concilier le sentiment de Pline, liv. VIII, ch. 36, qui assure que les ours n'habitent point les pays chauds et qu'on n'en trouve point en Afrique, avec celui d'Hérodote *Melpomene*, ch. 191, qui affirme le contraire. Mais cette contradiction disparoît si l'un a parlé des ours noirs qui n'habitent effectivement que les régions les plus froides, et l'autre des ours bruns que l'on trouve dans les climats les plus chauds.

Lig. 7. *Il va se cacher au fond d'une caverne.* La raison qui détermine l'ours à se cacher durant un certain temps de l'année, est encore incertaine. Aristote, liv. VIII, ch. 17, demande s'il faut attribuer au froid ou à quelqu'autre cause cette retraite de l'ours, car c'est aux approches de l'hiver qu'elle a lieu. Le mâle vit quarante jours ou à peu près dans cette solitude, la femelle y reste plus long-temps, et n'en sort qu'après avoir mis bas ses petits, qui déjà sont assez forts pour la suivre; d'où l'on pourroit penser qu'elle ne se retire que pour se livrer plus tranquillement aux soins de la maternité. Lorsque l'époque de sa retraite est arrivée, l'ours en est averti par un engourdissement, causé, sans doute, par la graisse dont il est chargé à la fin de l'automne; il cherche alors une retraite qu'il a soin de préparer et de consolider avec des branches et autres matériaux, de maniere à [illegible] rendre impénétrable à l'eau et aux injures de [illegible]. Il faut lire dans Plutarque, *de Soleftiâ animalium* [illegible] 971. F, avec quelle industrie cet animal, que l'on [illegible]

stupide, dispose l'asyle qui doit le recevoir. Les anciens ont cru, et l'on croit même encore aujourd'hui que pendant sa retraite l'ours se nourrit en suçant ses pattes chargées de graisse à l'extrémité. Quelques auteurs ont cru que sa propre substance lui suffisoit: d'autres enfin, qu'il étoit alors attaqué d'une maladie dont il ne pouvoit guérir que par la diete. Mais il est à présumer qu'il se livre alors au sommeil comme les loirs, les marmottes et tant d'autres animaux. En admettant cette hypothese, on ne sera plus étonné de sa longue abstinence.

Pag. 67. lig. 22. *Chantons à présent l'onagre.* L'onagre n'est point le zebre comme l'a enseigné le dernier éditeur d'Oppien, M. Schneider. Déjà M. de Buffon avoit averti de la différence essentielle qui est entre ces deux animaux. *Le zebre*, dit-il, tome V, p. 177 de son hist. des quadr., *n'est point l'animal indiqué par les anciens sous le nom d'onagre.* Celui-ci n'est autre que l'âne ordinaire en état de liberté; il est plus grand, plus fort et plus beau, parce qu'il n'est point déshonoré par le joug de l'esclavage, et qu'il vit sous un climat plus favorable, dans les belles contrées de l'Asie et de l'Afrique. Voyez l'article de l'onagre dans l'extrait de la grande histoire des animaux d'Eldémiri, joint à ces remarques.

Pag. 67. lig. 25. *Il a l'air gai.* Si l'on veut adopter la correction que je [illegible] dans mes remarques latines, ὅστε πέλεσ[illegible], au lieu d'ὅστε πέλεσφ, il faut traduire [illegible] *yeux brillans.*

Pag. 6[illegible] 3. *Mais il est lui-même une pâture délicate [illegible] les animaux carnassiers.* Parmi ces animaux carnassiers, il faut comprendre l'homme. Car les anciens

faisoient un cas particulier de la chair de l'onagre. Xénophon, *expédition du jeune Cyrus*, liv. I, p. 151, dit que cette chair ressemble beaucoup à celle du cerf, si ce n'est qu'elle est encore plus délicate. Nous voyons dans l'*Ane* de Lucien, qu'on avoit fait présent à un homme riche d'une cuisse d'âne sauvage, comme d'un morceau recherché et digne d'une table somptueuse. Le cuisinier par sa négligence ayant laissé dévorer cette cuisse par des chiens, et voulant se pendre de désespoir, sa femme lui conseille d'égorger l'âne des prêtres de Cybele, d'en prendre la cuisse et de la servir à son maître comme celle de l'âne sauvage. Les onagres les plus délicats étoient, selon Pline, liv. VIII, ch. 44, ceux d'Afrique, que les Latins appeloient *Lalisiones*.

Lig. 11. *Boisson chérie.* Le Grec dit à la lettre : *Le vin pur des animaux.* C'est une imitation de Virgile, Georg. III, v. 529.

Pocula sunt fontes liquidi.

Lig. 19. *Le moment où elle sera délivrée de son fruit.* Le Grec dit : *Quand le petit tombe aux pieds de sa mere.*

Pag. 69. lig. 18. *Ce n'est point l'affreuse tête de Méduse.* Il est assez plaisant de voir un âne citer la fable. Ce trait est de mauvais goût, et décele la jeunesse de l'auteur, qui paroît avoir voulu imiter Euripide dans les *Phœnissiennes*, v. 458, où Jocaste dit à Polynice qui regarde son frere d'un œil courroucé : *adoucissez, mon fils, la sévérité de vos regards, et contenez votre colere. Ce n'est point la tête affreuse de la Gorgone, qui se présente à vous, c'est un frere...* Malgré ce trait ridicule, cela n'empêche pas le reste de ce morceau d'être fort touchant et très-propre à exciter la pitié : le P. Caussin,

dans son *Traité de l'Éloquence*, liv. II, p. 85, a eu tort de citer ce discours entier comme un modele de ridicule.

Pag. 70. lig. 16. *Dont elle frappe.* J'ai suivi la correction que j'ai faite dans mes remarques latines, où je lis τείσησε au lieu de τήρησε qui ne forme aucun sens raisonnable.

Lig. 21. *Thésée.* Qui dévoua son fils Hippolyte à la vengeance des dieux, sur les calomnies de Phædre.

Athamas, irrité par les délations d'Ino sa seconde épouse, exila Phryxus et Hellé qu'il avoit eus de Nephelé sa premiere femme. Hygin, fab. 4 et 5, dit que dans un accès de fureur, il tua, à la chasse, son fils Léarque.

Themisto, fille d'Hypseus et seconde femme d'Athamas, selon Hygin, tua ses propres enfans en croyant tuer ceux d'une rivale. Fab. 4.

Lig. 31. *La race énorme des hippagres.* Dans ce vers πολὺ marque moins le nombre, que la grosseur et l'énormité de la taille. Mais quels sont ces *hippagres* dont le nom signifie à la lettre *chevaux sauvages?* Il est aisé de s'appercevoir en lisant la description qu'en fait Oppien, qu'elle ne convient à aucune des especes de chevaux connues; et ce que Bodin et d'après lui Rittersheim disent des chevaux sauvages de la Scythie ne mérite pas qu'on s'y arrête.

S'il m'est permis de dire ici mon sentiment, je pense que ces chevaux sauvages ne sont autres que ceux que les anciens appeloient *chevaux du Nil* et *hippopotames.* Ne seroit-il pas étonnant qu'Oppien eût passé tout-à-fait sous silence un animal aussi célebre dans l'antiquité? Mais si tous les traits dont le

Poëte s'est servi pour caractériser son hippagre conviennent parfaitement à l'hippopotame, s'il a suivi les opinions et même les erreurs des écrivains précédens qui ont parlé de ce fameux animal, il demeurera pour constant que sous le nom d'hippagre Oppien a voulu décrire le cheval du Nil. Premierement, selon notre Poëte, l'hippagre habite les confins de l'Éthiopie, c'est-à-dire, entre l'Égypte et l'Éthiopie. Ce sentiment est celui d'Hérodote, liv. 11, ch. 71, et de Diodore de Sicile, liv. 1, p. 42, *qui* donnent pour patrie à l'hippopotame, l'Égypte supérieure. Nicandre, v. 566 de ses *Theriaca*, Nonnus, l. 26, p. 690 de ses Dionysiaques, et la plupart des écrivains modernes enseignent la même chose. Les hippagres d'Oppien ont la bouche armée de deux dents saillantes et recourbées. L'hippopotame, suivant Hérodote, Diodore, Aristote, hist. des anim. l. 11, ch. 7, porte de pareilles défenses, et est du genre des animaux que les Grecs appellent χαυλιόδοντας. Ce qu'Oppien dit du pied de l'hippagre, qu'il n'est pas renfermé comme celui des chevaux dans une sole, mais qu'il est divisé en une double pince comme celui du cerf, se retrouve entierement dans les auteurs que je viens de citer, et c'est une erreur qui leur est commune. Ils parlent encore de la criniere de l'hippopotame, à peu près dans les mêmes termes qu'Oppien nous décrit celle de l'hippagre, excepté qu'ils ne disent pas, comme le Poëte, que cette criniere regne depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue. Les mœurs sauvages et le caractere indomptable de l'hippagre d'Oppien conviennent parfaitement au tableau que Diodore nous fait des mœurs

et du caractere de l'hippopotame. Tous ces traits réunis et comparés prouvent, par leur ressemblance, que, sous deux noms différens, l'hippopotame et l'hippagre sont le même animal. Je ne puis mieux terminer cet article qu'en traduisant ici une description de l'hippopotame faite par un auteur grec anonyme, et que le savant J. Cæs. *Boulanger* a publiée d'après un manuscrit, dans sa dissertation sur les jeux du Cirque, dissertation comprise dans les antiquités grecques et romaines recueillies par Grævius et Gronovius, tom. IX, p. 730, édition de Florence. *L'hippopotame*, dit l'écrivain anonyme, *a le ventre et les pieds du cheval, excepté que la sole en est fendue ou divisée en deux pinces. Sa queue est épaisse, peu garnie de poils, aussi-bien que tout le reste de son corps. Sa tête est arrondie, ses mâchoires sont plus petites que celles du cheval. Il a les naseaux très-creux, et le souffle qui s'exhale par leur cavité ressemble à des tourbillons de fumée qui sortent d'une cheminée. Sa bouche est fendue jusqu'à ses tempes. Il a en outre deux dents saillantes semblables à celles du sanglier. C'est un animal prodigieusement vorace. Une moisson entiere peut à peine assouvir sa faim. Sa taille est celle d'un taureau. Pour le chasser, on observe les lieux qu'il fréquente, on y creuse des fosses qu'on recouvre de branchages légers sur lesquels on répand de la terre.* Il y a dans cette description plusieurs traits qui s'éloignent de la vérité. Il est faux que l'hippopotame ait le pied partagé en deux pinces, ainsi qu'Oppien l'affirme de l'hippagre; le pied de cet animal est divisé en quatre doigts : c'est par hyperbole que l'auteur anonyme dit que l'hippopotame a les mâchoires fendues jusqu'aux tempes; il a seulement la bouche considérablement

ouverte. De plus, lorsque cet animal est parvenu à sa croissance parfaite, il excede de beaucoup la grosseur d'un taureau. Cependant il faut avouer que nous n'avons encore sur cet animal que des notions peu certaines, et ce que nous en connoissons de plus exact est dû aux observations de M. de Buffon, et à celles de M. Allamand, professeur en histoire nat. à Leyde.

Pag. 71. lig. 5. *Le fier hippagre.* Le Grec : *Cette race féroce.* Porphyre, dans son traité *de l'abstinence de la chair*, liv. III, §. 22, rapporte comme un trait de la férocité de ces animaux, qu'ils tuent leur pere pour jouir de leur mere. Voy. Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris, tom. 2, p. 364. Par cette raison, les Égyptiens pour exprimer un caractere féroce, gravoient dans leurs hiéroglyphes un hippopotame. Damascius, Vie du philosophe Isidore dans la bibliotheque de Photius, p. 1047.

Lig. 7. *Les noirs habitans de l'Inde.* Ce sont les Éthiopiens, car l'Éthiopie est quelquefois appelée l'Inde Occidentale ; par la raison, dit Philostrate, *vie d'Apollonius*, liv. III, ch. 6, que les Éthiopiens tirent leur origine de l'Inde. Ce dernier pays est quelquefois appelé Éthiopie Orientale, comme nous l'apprend Servius, commentateur de Virgile, sur le quatrieme livre de l'Éneide, v. 481. *Duæ sunt Æthiopiæ, una circa ortum solis, altera circa occasum, id est, Mauritania, quam nunc dicit. Dicta est Æthiopia à colore populorum, quos solis vicinitas torret.*

Lig. 15. *L'hiene.* La nomenclature de cet animal est extrêmement variée chez les auteurs anciens. Aristote l'appelle Γλάνος au liv. VIII, ch. 5 de l'hist. des anim.

Ctésias dans son hist. de l'Inde, et Porphyre, *de Abstinentia*, l. III, §. 4, la nomment *Crocotta*. Ce nom est, selon Ctésias, celui que lui donnent les Indiens. Strabon, lib. XVI, nous apprend qu'on l'appelle quelquefois Κυνόλυκος, parce qu'elle tient du chien et du loup. Enfin, elle est nommée *Belbus* par quelques auteurs Latins, entre lesquels on distingue Capitolinus, p. 677, édition dite des *Variorum*.

Lig. 23. *Elle ne jouit de la lumiere que lorsque nous l'avons perdue.* Les anciens Grecs appeloient *Héméralopie*, cette disposition vicieuse des organes de la vue qui, trop foibles ou trop irrités pour soutenir l'éclat du jour, ne distinguent les objets qu'aux approches de la nuit. Il est douteux que l'hiene soit habituellement sujette à cette maladie.

Lig. 29. *L'autre a le dos arqué.* Il est assez étonnant qu'Aristote ait oublié ce caractere particulier à l'hiene, dont il donne d'ailleurs une assez bonne description; H. A. liv. VI, ch. 32, et liv. VIII, ch. 5. Il est superflu d'avertir le lecteur que ce que notre Poëte raconte ensuite de la vertu des peaux de l'hiené et du loup, est purement fabuleux. Voyez dans les notes latines, p. 335 et 336, l'indication des auteurs Grecs et Latins qui ont rapporté de pareilles fables de ces animaux. Voyez aussi l'article de l'hiene dans l'extrait de l'histoire des animaux d'*Eldémiri*.

Pag. 72. lig. 26. *Tantôt mâle, tantôt femelle.* Ce qui a pu donner naissance à cette fable ridicule rapportée sérieusement par une foule d'auteurs, et réfutée par Aristote, c'est que le mâle a sous la queue une raie assez profonde semblable à la vulve de la femelle. Aristote de generat. anim. liv. III, ch. 6, p. 1103. B.

Pag. 72. lig. derniere. *On compte jusqu'à cinq especes de loups.* On n'en connoît plus que deux aujourd'hui, le loup gris et le loup noir, que M. de Buffon distingue avec raison du loup ordinaire. A l'égard de celui qu'Oppien appelle τοξευτὴς *archer*, j'ignore quel il peut être. Cependant j'ai vu l'année passée, 1785, un animal que l'on montroit sur le boulevard du Temple, qui ressembloit singulierement au loup-archer d'Oppien : la seule différence, c'est qu'il avoit le poil d'un gris sale, un peu roux à l'extrémité, la queue longue, garnie de poils pendans comme celle d'un chien épagneul; sa taille étoit plus forte de beaucoup que celle d'un loup ordinaire; il avoit absolument la tête d'une hiene, les oreilles droites et arrondies : je cherchai plusieurs fois à le mettre en colere, pour entendre son hurlement, mais je ne pus y réussir.

Je ne connois pas non plus le loup surnommé par Oppien l'*épervier* Κίρκος.

Pag. 74. lig. 2. *Près des rocs élevés de l'Amanus.* C'est ainsi qu'il faut lire, et non, *près des bords.* L'Amanus est une chaîne de montagnes qui divisent la Cilicie et la Syrie.

Lig. 5. *On l'appelle Chrysus.* C'est-à-dire, *loup doré.* M. de Buffon croit que ce loup doré d'Oppien est le *thos* d'Aristote, et le *chacal* ou *schiagal* des Orientaux. Mais Oppien distingue expressément le *thos* du loup doré. Voyez la note suivante.

Pag. 75. lig. 9. *Celle des thos.* M. de Buffon, comme nous venons de le dire, a pensé que le *thos* étoit le même animal que le *chacal*, hist. des quadr. tom. 6, p. 188. Nous devons, sans doute, beaucoup déférer

aux

aux opinions de ce grand homme; mais il me semble, que ce sentiment, qu'il a puisé dans l'ouvrage de Gesner sur les quadrupedes, et dans Bochart *Hierozoicon*, tom. 1, p. 847, n'est pas absolument exact. Il est constant, d'après ce passage d'Oppien, que le loup doré et le thos sont deux animaux fort différens. Le premier ressemble entierement à un loup; il n'a de particulier que le poil doré. Le thos, au contraire, n'a rien du loup que la forme de la tête; du reste il en differe essentiellement par les couleurs de sa robe, et par les taches dont elle est semée: ces taches, semblables à celles que porte la panthere, ont fait croire aux anciens que le thos étoit le produit de l'accouplement du loup et de la panthere. Il résulte de là que les chacals, manquant absolument de ces taches, et n'ayant qu'un poil doré et de couleur uniforme, ne peuvent être les mêmes que les thos, en qui ces taches forment un caractere particulier. Oppien n'est pas le seul auteur qui nous apprenne que les thos ont la robe semée de taches. Arrien, dans son histoire de l'Inde, p. 329, distingue une espece de thos dont la robe est semée de nuances différentes. Pline reconnoît aussi cette espece de loups tachetés, et les peint en ces mots, liv. VIII, ch. 19: *Pompeii magni primum ludi ostendêre thoem, quem Galli Rufium vocabant, effigie lupi, pardorum maculis.* Ainsi, selon ce Naturaliste, le thos a le port du loup et les taches de la panthere. Ce qu'Aristote dit du thos est trop abrégé pour qu'on puisse en tirer aucun caractere propre à fixer sa ressemblance avec quelqu'un des animaux que nous connoissons. Quel est, parmi ces animaux, celui qui représente le thos d'Oppien et de Pline?

Je l'ignore; mais je crois pouvoir assurer que les Naturalistes qui pensent que le thos des anciens est le chacal des Perses, se trompent, ou du moins n'ont point encore prouvé cette identité, contre laquelle l'autorité des anciens s'éleve fortement.

Les deux espèces d'acmons dont Oppien parle ici ne sont également inconnues, à moins que la seconde espece ne soit celle du loup noir, dont M. de Buffon parle dans les additions à son hist. des quadrupedes.

Pag. 75. lig. 14. *Le tigre au corps noble et superbe.* Le tableau qu'Oppien nous trace ici du tigre est le plus vrai de tous ceux que l'antiquité nous a laissés de cet animal; et notre Poëte est le seul qui ait donné au tigre le véritable caractere qui le distingue de la panthere, de l'once et du léopard, en disant que sa peau est embellie par diverses guirlandes, c'est-à-dire, par de longues bandes tirées de la tête à la queue.

Pag. 76. lig. 1, 2. *C'est le plus prompt à la course.* Le tigre s'élance et bondit plutôt qu'il ne court. *La vélocité du tigre est terrible*, dit Pline, liv. VIII, ch. 18; *on la connoît, lorsqu'on lui enleve pendant son absence toute sa portée qui est toujours nombreuse : le ravisseur, monté sur un excellent coursier, fuit à toute bride; mais dès que la femelle (le mâle est peu attaché à ses petits) trouve son repaire abandonné, elle accourt sur les traces du ravisseur, le joint et le force à lui jetter un de ses petits; elle le prend aussitôt dans sa gueule, le porte à sa demeure, revient encore, en reprend un second, jusqu'à ce que le cavalier, parvenu à son vaisseau, s'éloigne, et la laisse sur le rivage où elle fait éclater sa fureur et ses regrets.* C'est par ce moyen que les Romains se pro-

curoient des tigres vivans pour combattre dans les jeux du Cirque. On employoit encore une autre ruse pour avoir des tigres sauvages et dans la force de l'âge : on fabriquoit une large boîte dont le fond étoit occupé par un miroir; autour de cette boîte on dressoit une enceinte de filets, dans lesquels les chasseurs poussoient l'animal; celui-ci, en arrivant à la boîte, voyoit dans le miroir l'image de la campagne, croyoit pouvoir passer outre, et s'élançoit dans la boîte, dont un homme, placé derriere, fermoit aussitôt le couvercle. On voit une représentation de cette espece de chasse dans l'Antiquité expliquée de D. Montfaucon.

Le nom du tigre lui est donné à cause de son extrême promptitude, et vient, suivant Varron, *De linguâ lat.* liv. 4, n.° 20, d'un mot Arménien qui signifie *fleche.*

Pag. 76. lig. 4. *Qui croira jamais.* C'est avec raison qu'Oppien rejette cette fable ridicule, que plusieurs graves auteurs ont enseignée sérieusement. Varron, de R. R. liv. 2, prétend que les cavalles d'Espagne et de Lusitanie sont fécondées par le vent.

Pag. 77. lig. 6. *C'est une opinion commune.* Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur que cette opinion est fausse. Oppien paroît l'avoir puisée dans le traité de la chasse de Xénophon, ch. 17; il n'a fait, pour ainsi dire, que mettre en vers le texte de cet auteur, que Pollux paroît aussi avoir copié au ch. 12 du liv. v de son *Onomasticon.*

Lig. 23. *Les porcs-épics.* Cet animal, appelé hystrix par les anciens, paroît avoir été confondu par quelques-uns avec le *hérisson*, *echinus*, dont cependant il dif-

fere essentiellement par la grosseur, aussi-bien que par la forme; la seule ressemblance qui soit entre ces deux animaux, c'est que l'un et l'autre a le corps revêtu de piquans. Le nom de *porc-épic* pourroit faire croire qu'il a quelque similitude avec le porc; il n'a cependant que peu de rapports avec ce quadrupede: ses pieds sont divisés en doigts, tandis que ceux du porc sont partagés en deux pinces; il n'a point le museau allongé du porc, son mufle est arrondi. Ainsi Claudien a enseigné une erreur, lorsqu'il a dit, dans son petit poëme du porc-épic, v. 5:

Os longius illi assimilat porcum.

Les porcs-épics sont plus petits que les loups, et si Oppien semble les égaler à ces animaux, c'est par une erreur de copiste. Car il faut lire, au v. 393, τῶν δ' ὅτοι μέγεθος au lieu de τῶν δ' ἤτοι, ainsi que je crois l'avoir prouvé dans les notes latines, p. 341. Cependant il y a des porcs-épics de très-haute taille, et M. de Buffon assure, tom. 6, p. 9, *note*, qu'on voit de ces animaux qui ont jusqu'à deux pieds et demi de hauteur. Aristote a remarqué peu de chose sur le porc-épic; il prétend que cet animal vit en retraite comme l'ours, pendant un certain temps de l'année. Cette opinion est fortement révoquée en doute par les modernes.

Pag. 78. lig. 4. *Et par un mouvement rapide de leur dos.* Cette prétendue faculté de lancer ses dards comme un trait est attribuée au porc-épic par tous les auteurs de l'antiquité qui ont parlé de cet animal. Il n'est pas jusqu'au sage Aristote qui n'ait admis cette fable, éloquemment réfutée par l'illustre M. de Buffon. Les

porcs-épics ne se défendent pas autrement que les hérissons, ils se roulent en hérissant leurs dards, et quand le chien les approche, ils cherchent à le piquer en faisant un mouvement de leur dos.

Lig. 14. *Je parlerai.* Sans doute il en avoit parlé dans le cinquieme chant de ce poëme; mais ce chant est perdu depuis long-temps.

Lig. 16. *L'ichneumon.* C'est l'animal que l'on appelle aujourd'hui la mangouste, et que les Égyptiens nomment, en leur langage, *rat de Pharaon*, quoiqu'il n'ait aucun rapport avec le rat; il ressemble plutôt à la belette. Voyez sa description dans l'hist. des quad. de M. de Buffon, tom. VI, p. 133.

Pag. 79. l. 1. *Aussitôt il se roule dans le sable.* Strabon, liv. 17, p. 558, décrit, à peu près dans les mêmes termes qu'Oppien, la ruse que l'ichneumon emploie contre le crocodile : *Les ichneumons*, dit-il, *détruisent les crocodiles. Lorsqu'ils voient ceux-ci ouvrir au soleil leur vaste gueule, ils s'élancent dans ce gouffre, rongent les entrailles du crocodile et sortent par son ventre.* Ce que Pline semble avoir traduit, l. VIII, ch. 25. *Crocodilum somno pressum conspicatus ichneumon, per easdem fauces ut telum aliquod immissus, erodit alvum.* Ælien, *de nat. anim.* lib. VIII, ch. 25, dit que l'ichneumon étouffe le crocodile, en restant dans son gosier; ce sont autant de fables. L'ichneumon dévore les œufs des crocodiles, et s'il étrangle ces animaux, c'est lorsqu'ils sont nouvellement nés. Pour cette raison les habitans de Thebes honoroient l'ichneumon d'un culte particulier, ainsi que nous l'apprenons d'Hérodote, l. II, ch. 69. Oppien, en appelant les crocodiles, *ces habitans du Nil*, semble avoir voulu

les distinguer d'une autre espece connue sous le même nom, des peuples de l'Ionie. Car les Égyptiens, comme le dit Hérodote, *Euterpe*, ch. 69, n'appeloient point ces animaux *crocodiles*, mais *champsai*; les Ioniens leur donnerent le nom de crocodile, à cause de la ressemblance qu'ils leur trouvoient avec les crocodiles des buissons, c'est-à-dire, les lézards. Voyez, dans le ch. 68 d'Hérodote, ce que cet historien dit du crocodile, et joignez-y sur-tout les excellentes remarques de M. Larcher. J'ajouterai seulement une description du crocodile, peu connue et tirée d'un auteur anonyme, dont J. Cæs. Boulanger a publié ce morceau d'après un manuscrit, dans sa dissertation *de Venatione circensi*, laquelle se retrouve au tome 9, p. 782 du recueil des antiquités grecques et romaines de Grævius et de Gronovius. *Le crocodile*, dit l'auteur anonyme, *est tout-à-la-fois quadrupede et poisson; sa longueur depuis la tête jusqu'à la queue est considérable, mais sa largeur ne répond point à cette longueur; sa peau est mince et de couleur de pierre* (au lieu de ἡ δὲ δορὰ αὐτῶ λεπτὴ τυγχάνει ἔσσα, il faut lire λεπίδωτὴ τ. ἐ. *est couverte d'écailles*); *il a le ventre blanc, et quatre pattes qui sont un peu courbées comme celles de la tortue de terre; sa queue est longue et nue, formée d'un seul os qui est la prolongation de l'épine dorsale. Cette queue est garnie de pointes semblables aux dents d'une scie; il en frappe les animaux avec lesquels il combat. La tête du crocodile ne fait avec son dos qu'une seule piece, elle est placée sur la même ligne; quand il baille, sa gueule s'ouvre de toute la longueur de la tête et se fend jusqu'aux épaules. Le crocodile est le seul animal qui s'approche de sa femelle couchée sur le dos; il la*

renverse sur les rivages ; et comme il a le flair très-délicat, s'il s'apperçoit qu'elle ait été couverte par un autre, il lui déchire le ventre avec ses ongles, et dévore ses entrailles. Le ventre est dans ces animaux la partie la plus tendre, il n'est point recouvert d'écailles comme le reste du corps. Après avoir joui de sa femelle, le crocodile lui aide avec la patte à se remettre sur ses pieds.

Pag. 79. lig. 23. *Voici le piege qu'il tend à l'aspic.* Ce combat de l'ichneumon et de l'aspic est totalement emprunté d'Aristote ; H. A. liv. IX, ch. 6 : mais le philosophe n'y croyoit pas beaucoup. Élien, Nicandre, Antigonus, Carystius, et une foule d'autres auteurs ont orné leurs écrits de cette fable.

Pag. 80. lig. 16. *Le renard.* Cet animal est trop connu pour nous y arrêter. La ruse qu'il emploie pour prendre les oiseaux est décrite par Oppien au poëme de la pêche, liv. I, v. 108.

Pag. 81. lig. 4. *En qui la panthere est unie au chameau.* C'est de cette réunion que les Grecs avoient nommé cet animal *camelopardalis ;* nous l'appelons aujourd'hui *giraffe* d'après les Orientaux. La description qu'en donne ici Oppien est une des meilleures que nous ayons ; on en fera peut-être une parfaite en y joignant ce que les autres auteurs ont dit de cet animal ; car les anciens qui le voyoient souvent dans les jeux du Cirque, le connoissoient beaucoup mieux que les modernes qui sont obligés de s'en rapporter aux récits, souvent très-suspects, des voyageurs. Je me contenterai donc de traduire ce qu'en ont dit quelques auteurs de l'antiquité. Le silence absolu que garde Aristote sur le camelopardalis nous fait assez connoître que cet animal n'étoit pas encore connu des Grecs,

du temps du philosophe. Le plus ancien auteur grec qui en ait parlé, est Artémidore d'Éphese, qui vivoit vers la CLXIX Olympiade, comme nous l'apprenons de Marcianus d'Héraclée dans son Périple. Artémidore avoit composé une géographie universelle divisée en onze livres. Son ouvrage est perdu ; mais Strabon, qui en a beaucoup profité, nous a laissé d'après Artémidore une description du camelopardalis. *Cet animal*, dit-il, liv. 17, p. 533, *n'a rien de semblable à la panthere ; la diversité des couleurs de sa robe la fait plutôt ressembler à celle des faons : les taches dont elle est couverte sont comme fouettées ; sa partie postérieure est beaucoup plus basse que celle de devant, en sorte qu'on croiroit qu'elle est assise sur le derriere ; sa hauteur est celle du bœuf ; ses jambes de devant ne sont pas de moindre taille que celles du chameau, mais sa tête est plus petite ; elle a le col droit et très-élevé. Le défaut de proportion qui regne entre ses membres me fait douter que cet animal soit aussi prompt à la course que le prétend Artémidore, qui dit qu'on ne peut l'atteindre. Au surplus, c'est moins une bête sauvage qu'un animal domestique ; elle ne montre aucune férocité dans le caractere.* Joignez à cette description celle que Philostorgius a faite de la giraffe, dans son histoire ecclésiastique, dont Photius nous a conservé de longs fragmens très-intéressans. Nous avons rapporté celui-ci dans nos notes latines, p. 345. Héliodore, dans son roman des amours de Théagene et de Chariclée, fait aussi une description fort détaillée du camelopardalis. Nous allons bientôt en emprunter quelques traits. Voy. la note suivante.

Pag. 81. lig. 13. *Que les humains apprivoisent sans peine.* Le grec dit : *Race agréable et apprivoisée. Ce camelo-*

pardalis, dit Héliodore, liv. 10, pag. 505, édition de Schmid, *étoit si familier que son gouverneur le conduisoit avec une corde assez mince roulée autour du col; l'animal le suivoit à volonté, comme s'il eût été enchaîné dans des liens inévitables.*

Lig. 14. *Ils ont un long col.* Héliodore dit de même: *Son col mince s'allongeoit comme celui d'un cygne.*

Lig. 15. *De courtes oreilles.* Ni Strabon, ni Héliodore ne parlent des oreilles du camelopardalis. Belon, qui avoit vu cet animal, assure que les oreilles de la giraffe sont tout-à-fait semblables à celles de la vache et de même grandeur; par conséquent elles doivent paroître fort petites pour un animal dont la tête est si élevée.

Lig. 16. *Dépourvue de criniere.* Oppien est ici d'une exactitude admirable. En effet, dans les descriptions modernes de la giraffe, et dans les différentes figures qu'on en a tracées, la criniere, qui est fort courte, ne commence qu'à la naissance du col.

Lig. 18. *Leurs pieds larges.* Le mot ταρσὰ, dont Oppien se sert, sembleroit indiquer que les pieds du camelopardalis sont articulés et divisés en doigts. Cependant cet animal a à peu près le pied du bœuf. Mais il est aisé de sentir que ce mot ταρσὰ est pris ici dans une signification étendue et ne désigne que le pied en général, sans égard à sa forme, ce qui n'est pas sans exemple chez les poëtes.

Lig. 20. *Tels les ont les boiteux.* Ceci indique, quoique d'une maniere obscure, quelle est la démarche de la giraffe, singulierement bien décrite par Héliodore qui s'exprime ainsi: *Son allure n'avoit de rapport à la démarche d'aucun autre animal, soit terrestre, soit aqua-*

tique. Celui-ci bondit d'une maniere toute différente. Il ne porte point ses jambes l'une après l'autre et tour-à-tour, mais deux à la fois. Celles du côté droit marchent ensemble; ensuite celles du côté gauche, comme attachées à un même joug, font un mouvement semblable, et à chaque mouvement l'animal éleve et baisse les flancs alternativement. (N. B. Je ne me sers point de la traduction anonyme d'Héliodore : ce passage y est omis entierement; et la traduction est en général si tronquée et si infidele, qu'il seroit bien à desirer qu'on en fît une autre de ce beau roman.) Ce qu'Héliodore dit de l'allure de la giraffe est confirmé par Gillius, dont M. de Buffon a rapporté la description. *Lorsqu'il marche*, dit Gillius, *il semble qu'il boîte, non-seulement des jambes, mais des flancs, à droite et à gauche.*

Lig. 22. *Deux cornes qui ne sont pas de la nature des cornes ordinaires.* C'est ainsi que je traduis οὐχὶ κέρασι κερέου : *Ce n'est pas une corne de corne.* En effet, suivant les meilleurs naturalistes modernes, les cornes de la giraffe sont d'une nature osseuse, roulées en spirale, revêtues de poils qui semblent être adhérens; leur hauteur est à peu près de six pouces ou un peu plus. Ces cornes, comme le dit Oppien, croissent au milieu du front, au-dessus des tempes. Mais un caractere singulier, unique dans la giraffe, et que notre Poëte ni aucun auteur de l'antiquité n'a remarqué, c'est une éminence osseuse triangulaire qui croit sur le milieu du nez de la giraffe, et que M. Allamand, savant professeur en histoire naturelle à Leyde, a jugé être de même nature que les cornes de la giraffe. Voyez *les additions* à l'histoire des quadrup. de M. de Buffon. Un autre caractere, non moins important,

c'est la criniere, formée de poils très-courts et droits; elle regne depuis la naissance du col jusqu'à celle de la queue.

Pag. 82. lig. 7. *Du passereau et du chameau.* D'après cette opinion, les Grecs nommoient l'autruche *Struthio-camêlos.* Les Arabes lui donnent encore aujourd'hui un nom qui signifie aussi oiseau-chameau. Voyez les *Extraits de l'hist. nat. d'Eldémiri.*

Lig. 15. *Il faut le poursuivre à l'aide des coursiers.* Ælien, *de nat. anim.* liv. XIV, ch. 7, décrit ainsi la chasse de l'autruche. Cet oiseau se prend en le forçant avec des chevaux. Sa course est circulaire et excentrique. Les chevaux l'atteignent en lui coupant le chemin. On le prend encore en guêtant le moment où il va visiter ses oeufs pour voir s'ils sont éclos : car il ne les couve point; il les dépose seulement dans le sable, et l'ardeur du soleil les fait éclore. Quand il croit que ses petits sont nés, il vole à eux les ailes étendues; alors les chasseurs, placés en embuscade, le percent à coups de traits. Oppien, dans le poëme de la pêche, l. 4, v. 630, dit que l'autruche est si stupide qu'elle croit se dérober à la vue des chasseurs en se cachant la tête dans des buissons.

Pag. 83. lig. 3. *L'animal de la Bactriane.* C'est le chameau. La fabuleuse antiquité prétend que le chameau s'accouple à rebours, Pline, liv. X, ch. 63. Cependant Aristote avoit nié ce fait, hist. des anim. liv. V, ch. 2, en disant : *Les chameaux s'accouplent à leur femelle couchée; le mâle monte dessus. Il ne la couvre point à rebours, mais comme le reste des quadrupedes.* Cette observation du philosophe grec pouvoit éviter à Pline une erreur; mais qu'importe une erreur de plus

dans un ouvrage qui semble n'être qu'un long recueil d'absurdités.

Pag. 83. lig. 8. *Les lapins et les lievres.* Oppien ne nomme que *les lapins* πλῶκας, et semble confondre ces deux especes. Les Grecs cependant leur avoient assigné des noms différens. λαγως et δασυπους sont le nom du lievre; πλωξ et κυνικλος, dont les Latins ont fait *cuniculus*, est celui du lapin. πλωξ, il est vrai, est un nom générique, qui, dans les poëtes, peut s'entendre des deux especes. Voilà pourquoi j'ai donné à ce mot les deux significations. Xénophon, dans son traité de la chasse, p. 573, édition d'H. Étienne, distingue très-bien les lievres des lapins; et Oppien a puisé dans cet auteur différens traits, tels que la veille continuelle des lievres, le tempérament amoureux des femelles, et la superfœtation fréquente chez ces animaux, de laquelle Hérodote, *Thalie*, ch. 108, Aristote, H. A. l. 5, ch. 9, et liv. 6, ch. 33, avoient déjà parlé; et d'après eux, Ælien *de nat. anim.* liv. 7, ch. 35; Eratosthene, dans ses Cutastérismes, ch. 34. Cette multitude de témoignages sur la superfœtation habituelle de ces animaux, ne sert qu'à prouver que l'erreur peut quelquefois avoir de nombreux partisans. La superfœtation n'est pas impossible, mais c'est toujours un accident rare chez les lievres et les lapins, comme dans toutes les autres especes.

REMARQUES SUR LA CHASSE.

CHANT QUATRIEME.

PAGE 86. lig. 5. *Au fils de notre Jupiter.* Le texte porte : *Au fils de Sévere notre Jupiter.* C'est ainsi qu'au commencement du Poëme, il appelle Sévere le Jupiter de l'Ausonie.

Lig. 9. *Il trouve son bonheur.* Cet endroit étant corrompu, j'ai suivi la correction indiquée dans mes remarques latines, laquelle dit à la lettre : *Heureux par un bras et un chant vainqueur des bêtes sauvages.*

Lig. 22. *Chacun d'eux connoît. Chaque animal,* dit Porphyre, *de Abstin.* liv. III, §. 9, p. 223, *connoît ce qui fait sa force et sa foiblesse, il fait usage de l'une et protege l'autre. La panthere attaque avec les dents, le cheval avec le pied, le bœuf avec ses cornes, le coq avec ses éperons, le scorpion avec sa queue.*

Pag. 87. lig. 7. *Je célébrerai séparément les pieges.* C'étoit, sans doute, un des objets du cinquieme chant, lequel est perdu.

Lig. 17. *Ces coursiers nourris en Lybie.* Nous en avons parlé en détail dans les remarques sur le premier chant, p. 134.

Lig. 28. *Dépend tout le succès de la chasse.* Le texte dit à la lettre : *C'est vers les toiles qu'il faut diriger le gouvernail de la chasse.* Οἰήϊα est au plurier, parce que les vaisseaux des anciens avoient plusieurs gouvernails; les monumens en offrent un grand nombre de ce genre : on peut fortifier leur autorité par ce pas-

sage de Lucien dans le *Toxaris*, pag. οἱ Σκύθαι δὲ ἄλλως ἐπιλαμβάνονται τῆ σκάφης ἤδη πλέοντος ἐκπεφευγυμένοι τῶν ΠΗΔΑΛΙΩΝ. *Les Scythes veulent envain arrêter le navire qui fend déjà les flots, vainement ils se suspendent aux gouvernails.* Au surplus je ne dissimulerai pas que ma traduction de ce vers d'Oppien, ne présente pas la véritable idée. Le Poëte veut dire, *c'est vers les toiles qu'il faut diriger sa marche.*

Pag. 88. lig. 1. *Et éviter son souffle.* C'est-à-dire, ne pas se mettre sous le vent.

Pag. 88. lig. 15. *Et rendent leurs travaux inutiles.* Ceci suppose que l'intention des chasseurs est de prendre les animaux vivans en les poussant vers les toiles, et en les faisant tomber dans les filets. Autrement, il me semble qu'ils pourroient tuer les animaux qui viennent à leur rencontre, et que leurs travaux ne seroient pas inutiles.

Pag. 89. lig. 5. *On creuse en cet endroit une fosse large et profonde.* Nous trouvons dans le traité de la chasse de Xénophon, p. 581, une description de ces fosses à peu près semblable à celle qu'Oppien fait ici. La seule différence est que la colonne de la fosse décrite par Xénophon est une élévation de terre laissée par les ouvriers. Au lieu d'un agneau, Xénophon dit qu'on y place une chevre. On employoit aussi la ruse des fosses pour prendre les loups, ainsi qu'on le voit dans le délicieux roman de Longus, des amours de *Daphnis* et *Cloë*. Mais ces fosses étoient recouvertes de branchages légers et de bois secs sur lesquels on répandoit de la terre, pour dérober la vue du piege aux animaux. Claudien, sur le consulat de

Stilicon, l. III, v. 339, fait allusion à la maniere de chasser les lions décrite ici par Oppien, lorsqu'il dit :

Non illos tædæ ardentes, non strata superne
Lapsuro virgulta solo, non vocibus hædi
Pendentis stimulata fames, non fossa fefellit.

Pag. 89. lig. 23. *Dans un abîme sans issue.* J'ai traduit conformément à la correction de M. Schneider, qui lit ἀνοσήλοιο au lieu d'ἀνωΐστοιο *inopiné.* Mais je reviens à cette derniere leçon, la seule avouée par les manuscrits, et qui peint mieux l'imprudence du lion.

Pag. 90. lig. 2. *Une cage.* Le texte dit : *Des palais composés d'osier fortement tordus,* ἐύστροφα τυπὶδα μέλαθρα. On voit bien que c'est une emphase poëtique.

Pag. 91. lig. 5. *Le lion redoute sur-tout le brillant éclat de la flamme.* Telle est aussi l'observation d'Aristote. *Histoire des anim.* liv. IX, ch. 44. Ce que l'on dit du lion est vrai. Le feu est ce qu'il redoute le plus, ainsi qu'Homere l'a dit dans son poëme, Iliade, liv. XVII, v. 663, et liv. II, v. 547. Ælien, au XII.e livre, ch. 7, de nat. anim., fait une remarque semblable. Il en apporte une raison assez ridicule. Le lion, dit-il, craint le feu extérieur, parce qu'il est intérieurement rempli de feux.

Pag. 91. lig. 13. *Il fuit à pas précipités.* Il eût été plus exact de traduire : *Il revient sur ses pas.* En effet, le lion, comme l'observe Aristote, ne fuit jamais en courant, mais se retire pas à pas, tandis qu'il est en plaine ; il ne prend sa course pour fuir que lorsqu'il se voit dans un lieu couvert d'arbres. *Hist. des anim.* liv. IX, ch. 44.

Lig. 14. *Le désespoir dans le cœur.* A la lettre : *Ron-*

geant son cœur. Maniere de parler empruntée d'Homere, comme nous l'avons observé dans les remarques latines.

Lig. 17. *Par une semblable ruse les pêcheurs.* Cette espece de pêche se trouve détaillée dans le quatrieme livre des *Halieutiques*, v. 640.

Pag. 92. lig. 21. *Les peuples de Maryandye.* Il ne faut pas confondre ces peuples habitans de l'Inde, avec les *Maryandiniens*, situés sur la rive orientale du Pont-Euxin. Le véritable nom de ceux dont parle Oppien, est *Marundes* Μαρυνδοὶ : c'est ainsi que les nomme Ptolémée, liv. 7 de sa *géographie*, ch. 2. Oppien a changé ce nom en Μαρυανδῆς, à cause du dialecte Jonien, dans lequel il écrit; ou peut-être faut-il lire en cet endroit Μαρυρέα au lieu de Μαρυανρέα. Je dois la connoissance de ce peuple, sur lequel j'avois formé de vaines conjectures, et l'indication du passage de Ptolémée, à M. Anquetil du Perron, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, l'un des hommes les plus savans dans les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la géographie antique et moderne de l'Inde, dans laquelle on sait qu'il a long-temps voyagé en philosophe.

Pag. 95. lig. 19. *La liqueur de Bacchus.* A la lettre : *Les dons de Bacchus.*

Lig. 25. *Vouées au culte de Bacchus.* L'expression grecque signifie, *qui aime à boire du vin.* Le texte ajoute à cette épithete celle d'*oschophores.* Ce surnom vient d'une cérémonie usitée dans les fêtes de Bacchus à Athenes. Nous trouvons une description très-détaillée de cette cérémonie, appelée *oschophorie*, dans la *Chrestomathie* de Proclus, dont Photius nous a conservé

servé plusieurs fragmens dans sa *bibliotheque*, p. 989. Ce morceau m'a paru assez intéressant pour être mis sous les yeux des lecteurs qui aiment à étudier l'antiquité dans ses mœurs et dans ses usages. *Les vers Oschophoriques*, dit Proclus, parlant des différentes sortes de vers usités chez les Grecs, *se chantent chez les Athéniens; deux jeunes gens, habillés en femmes et portant des branches de vigne chargées de raisin, menent le chœur. Cette branche s'appelle* ὄσχη, *et de ce nom est venu celui des vers. Thésée fut*, dit-on, *le premier qui célébra cette fête, lorsqu'il s'offrit volontairement à s'embarquer pour la Crete, et délivra sa patrie du tribut douloureux qu'elle payoit à Minos. Il l'institua pour rendre grâces à Minerve et Bacchus, qui lui étoient apparus dans l'île de Dia* (aujourd'hui *Naxie*); *il employa, pour la célébrer, deux jeunes gens qui avoient été élevés à l'ombre* (c'est-à-dire, dans la prison du labyrinthe), *et qui furent les ministres de cette cérémonie religieuse. Chez les Athéniens la procession alloit du temple de Bacchus à celui de Minerve Sciriade. Le chœur suivoit les jeunes gens, et les adolescens de chaque tribu disputoient le prix de la course. La récompense du vainqueur étoit de goûter à la coupe nommée Pentaple, composée d'huile, de vin, de miel, de fromage et de farine.* Cette fête, selon le témoignage de Plutarque, se célébroit en l'honneur de Bacchus et d'Ariadne, au temps où l'on fait la cueillette des fruits. On admettoit au sacrifice et à la cérémonie des femmes qu'on appeloit *Déipnophores* (qui apportent le repas), et qui représentoient les meres des jeunes gens que le sort avoit nommés pour aller en Crete. Voyez *Plutarque, vie de Thésée*, page 48, édition de Reiske.

Pag. 96. lig. 1. *Ino nourrit Bacchus.* La premiere nourrice de Bacchus fut *Macris*, fille d'Aristée, s'il faut s'en rapporter au Poëte Apollonius de Rhodes, *Argonautes*, liv. IV, v. 1134, et selon Nonnus, *Dionysiaques*, liv. 48. Ce fut Minerve qui, malgré sa virginité, allaita Bacchus.

Lig. 6. *Sur une montagne que les mortels appeloient alors Méros.* Cette montagne étoit située dans l'Inde près de la ville de Nyssa, à peu de distance du Gange. Le nom de cette montagne qui signifie *cuisse*, a probablement donné lieu à la tradition mythologique, par laquelle les Poëtes enseignent que Bacchus fut déposé dans la cuisse de Jupiter pour y attendre le terme de sa naissance. Arrien, dans son *Histoire de l'Inde*, ch. 1 (si cet ouvrage est d'Arrien), semble adopter l'opinion contraire, et dire que la montagne fut ainsi nommée de l'événement arrivé à Bacchus. Euripide explique cette fable d'une maniere assez curieuse, et prétend que le nom de *Méros* est dit par corruption pour *Oméros*, mot grec qui signifie *ôtage*. Voici la raison qu'il en donne, et comme il s'exprime dans sa tragédie des *Bacchantes*, v. 286, où Tirésias dit à Penthée :

» Vous insultez à ce dieu par vos ris, lorsqu'on vous » dit qu'il a été enfermé dans la cuisse de Jupiter. » Mais je vais vous apprendre combien cette opinion » est juste. Lorsque le souverain de l'Olympe eut dé» robé ce jeune enfant aux feux de son tonnerre, il » le transporta dans les cieux, d'où la jalouse Junon » voulut bientôt l'exiler. Mais Jupiter, comme un » dieu puissant, rendit les ruses de Junon inutiles, » et séparant une portion de terre environnée d'air,

» il y déposa Bacchus, et le donna pour *ôtage* de la » fin de ses débats avec Junon. De là les hommes ont » dit que ce dieu avoit été durant quelque temps » nourri dans la *cuisse* de Jupiter; ils prirent occasion » de jouer sur le mot, de ce que Jupiter s'étant rac- » commodé avec Junon, lui avoit donné Bacchus » pour *ôtage*. » Au surplus, il paroît par le récit d'Oppien, qu'il place en Bœotie la montagne de Méros. Si cela est, c'est une erreur de géographie.

Pag. 97. lig. 6. *Aussitôt le smilax.* J'ignore quelle est cette plante que les uns prennent pour l'if, d'autres pour le buis, d'autres pour une espece de chêne vert, comme nous l'avons déjà observé sur le premier chant, pag. 126. Homere, ou l'auteur de l'hymne à Bacchus, imprimé sous le nom d'Homere, rapporte un semblable prodige, lorsque les Pirates Tyrrhéniens veulent enlever Bacchus. Voyez aussi Nonnus, *Dionysiaques*, liv. 45, p. 1166, et Ovide *Métamor.* liv. 3, v. 644.

Lig. 17. *C'est lui qui le premier.* Apollonius, *Argonautes*, liv. 4, v. 1132, attribue également à Aristée diverses inventions utiles, telles que l'art de recueillir le miel, de faire de l'huile avec les olives, etc.

Lig. derniere. *D'un bâton qu'il avoit coupé.* Le même prodige est rapporté par Nonnus, *Dionysiaques*, l. 48, p. 1282. Euripide l'attribue à une Bacchante, dans sa tragédie de ce nom, v. 701.

Pag. 99. lig. 3. *O Bacchus, allume la foudre de ton pere.* Le feu, dit Lucien, dans son petit traité, intitulé *Bacchus*, le feu est l'arme de Bacchus; il l'a ravi à la foudre de son pere.

Lig. 6. *Ce Penthée dont le nom est funeste.* Le nom de

Penthée signifie *deuil*, ou plutôt ce nom approche de πένθος qui a cette signification. Une allusion semblable au nom de Penthée se trouve dans la tragédie des Bacchantes d'Euripide, v. 367 : *Vous vous appelez Penthée ; prenez garde que le deuil* (πένθος) *n'entre dans votre maison.* Voyez aussi le vers 508 de la même tragédie.

Pag. 103. lig. 2. *On attache à cette corde.* L'usage de cette corde chargée de bandelettes de pourpre et de plumes de différentes couleurs, étoit d'effrayer les animaux qui auroient voulu sortir par le côté du demi-cercle que traçoient les filets et les toiles. On l'appeloit en latin *formido*, comme les Grecs l'appeloient δεῖμα, qui a la même signification. Cette corde étoit soutenue dans sa longueur sur de petites fourches, que les Latins appeloient *Ancones*, *valli*, *vari*, *cervi*. Nous en avons déjà parlé au premier livre.

Pag. 104. lig. 20. *Encore enveloppé.* On peut encore traduire *qui se roule en tous sens par de fréquens mouvemens.* Cette traduction sera plus exacte. D'ailleurs Plutarque, *Questions naturelles*, tom. 4, p. 636, enseigne que l'ours se roule souvent pour rompre les filets par la pesanteur de son corps. Voyez les notes latines, p. 365.

Fin des Remarques.

EXTRAIT

Damīrī (Kamāl al-Dīn Muḥammad ibn Mūsa al-) / or.

EXTRAIT

DE LA

GRANDE HISTOIRE

DES ANIMAUX

D'ELDÉMIRI.

AVERTISSEMENT.

Les extraits d'Histoire naturelle tirés d'un Écrivain arabe, que l'on donne ici au Public, avoient été destinés à entrer dans les notes jointes à la traduction du Poëme d'Oppien, et c'est dans cette vue qu'ils ont été faits. On avoit cru ne devoir s'occuper que des animaux particuliers à l'Arabie, ou aux contrées voisines, et peu connus en Europe, tels que le chakal, l'hiene, le léopard, &c. Mais le Traducteur d'Oppien a cru que ce morceau seroit plus intéressant, s'il étoit présenté de suite, et il a pensé que le Public verroit avec plaisir cet échantillon de la littérature orientale. En se prêtant à ces vues, il a paru convenable d'ajouter à ces extraits quelques articles plus étendus sur des animaux également connus en Europe et en Asie, et qui par les services qu'ils rendent à l'homme ont mérité de

fixer son attention d'une maniere plus particuliere. De ce nombre sont le chien, le cheval et le chameau. Il n'en est peut-être aucun qui ait plus de droit à la reconnoissance des peuples de l'Orient que ce dernier. Aussi est-il peu de poëmes arabes qui ne contiennent l'éloge et la description d'un chameau semblable à celle que l'on rapportera à l'article de cet animal. L'on auroit tort de juger du mérite des poësies arabes par de telles descriptions. C'est sur-tout dans la traduction des morceaux de ce genre qu'il est impossible de conserver la grace et les couleurs de l'original. Le Traducteur est le plus souvent obligé d'employer une phrase entiere pour rendre l'idée que le Poëte a exprimée en un seul mot, parce que cela lui suffisoit pour peindre un objet que ceux pour lesquels il écrivoit avoient à chaque instant sous les yeux. C'est donc moins pour donner une idée de la poësie des Arabes que pour faire connoître les qualités et les formes dans lesquelles ces peuples font consister

le mérite et le prix de certains animaux, qu'on a hasardé de joindre ici quelques extraits de leurs poëtes les plus célebres.

L'ouvrage duquel nous avons tiré les extraits d'histoire naturelle que nous présentons au Public, a pour titre : *La grande Hiſtoire des animaux.* Son Auteur, dont le nom est *Kemaleddin Aboubbaka Mohammed ben Issa*, est plus connu ſous le surnom d'*Aldomairi* ou *Aldémiri.* Il traite dans cet ouvrage des animaux terrestres et aquatiques, des oiseaux et des insectes, et leurs noms sont rangés suivant l'ordre alphabétique. Il paroît que le principal but de l'Auteur a été de recueillir les traditions relatives aux différens animaux, et de faire connoître quels sont ceux dont l'usage est permis, et ceux dont les Musulmans doivent s'abstenir. La partie d'Histoire naturelle est sans contredit la moins considérable de l'ouvrage et en même temps la plus négligée. Après avoir donné les différens noms sous lesquels un animal est connu, et avoir rendu compte

de la maniere de les décliner, et d'autres subtilités grammaticales, l'Auteur rapporte une foule d'aventures dénuées de toute vraisemblance, et de contes puériles que d'autres Écrivains avoient débités avant lui. Il y ajoute quelques paroles remarquables attribuées à Mahomet ou à ses premiers disciples, et souvent une histoire abrégée de la vie des hommes célebres dont il a occasion de parler. Si le nom de l'animal dont il traite se trouve dans quelque verset de l'Alcoran, il rassemble ce que les plus fameux Commentateurs ont écrit sur ces textes, et discute leurs différentes explications. Ensuite il examine dans un article particulier si l'usage de la chair de cet animal est permis ou illicite, et c'est encore le sujet de discussions très-longues, mêlées d'une infinité de citations. Les proverbes des Arabes pris pour la plupart des animaux les plus connus, les propriétés physiques, médicinales ou magiques de chaque partie de l'animal, des os, de la cervelle, de la peau, &c.

enfin l'explication des songes, forment autant d'articles distincts. C'est parmi cet assemblage de fables et de dissertations vaines et futiles que l'on trouve quelques traits propres à faire connoître les qualités physiques ou morales de l'animal qui en est l'objet. On a tâché de les réunir sans s'astreindre à les présenter toujours dans le même ordre où elles se trouvent dans l'original, et en faisant disparoître autant qu'il a été possible toutes les fables qui ont paru s'éloigner entiérement du but que l'on se proposoit. Si l'on en a conservé quelques-unes, c'est qu'on a pensé que tout ce qui est erreur ne doit pas être absolument rejetté; et qu'il peut être utile de comparer les fables adoptées par les Écrivains orientaux avec celles que les Naturalistes grecs et latins ont consignées dans leurs ouvrages.

On ne dissimulera pas que plusieurs des extraits que l'on donne ici renferment des détails qui se trouvent déja rapportés dans l'hiérozoïcon de Bochart. Mais outre que

ces traits particuliers dispersés dans ce grand et savant ouvrage y sont, pour ainsi dire, ensévelis sous une érudition immense, il eût été impossible de réunir dans chaque article les particularités omises par ce savant, en écartant celles qu'il avoit déja recueillies, sans en détruire totalement l'ensemble et l'intérêt.

Démiri, auteur de cette histoire des animaux, est mort, comme nous l'apprend Hadji Khalfa (*) dans sa Bibliotheque orientale, en l'année 808 de l'hégire, 1405 de J. C. Il a fait deux éditions de cet Ouvrage, l'une qu'il nomme la grande et l'autre qu'il appelle la petite. La premiere contient des anecdotes historiques et des observations onéirocritiques, qui ne se trouvent point dans l'autre. Démiri acheva cet ouvrage en l'année 773 (1371). Cet Écrivain, ajoute Hadji Khalfa, étoit un docteur très-savant, mais plus versé dans les sciences qui tiennent à la religion que

(*) V. Cod. Ar. Bib. Reg. 875.

dans l'étude de l'histoire naturelle. L'objet qu'il s'est proposé plus particuliérement dans son travail a été de déterminer la véritable signification de certains noms peu connus, et il ne l'a entrepris à la sollicitation de personne, mais uniquement à l'occasion des disputes qui s'élevoient à ce sujet dans les écoles. Il a consulté pour ce travail 560 traités différens et 190 recueils de poésies arabes. L'ouvrage de Démiri a été traduit en langue persane pour le Sultan Selim I. par *halim schah Mohammed alkazwini*, qui y a fait quelques additions. Il a aussi été abrégé par plusieurs Écrivains tels que *Schemseddni Mohammed al demamini*, mort en 828 (1424), *Omar ben Yonnas alhanéfi*, et *Takyeddni Mohammed alfassi*, mort en 832 (1428). *Alkari*, Gouverneur de la Mecque, mort en 1030 (1620), a aussi abrégé le même ouvrage. *Djélaleddin Abdarrahman alsoyonti*, mort en 911 (1505), a revu le travail de Démiri. Il ne s'est pas contenté de l'abréger et d'en retrancher tout

ce qui lui a paru inutile; il y a ajouté quelques détails sur les propriétés de certains animaux, et a eu soin de distinguer ces additions : il l'a aussi augmenté d'un supplément dans lequel il a renfermé les noms des animaux dont Démiri n'avoit point parlé, et qu'il a recueilli de plusieurs dictionnaires. On connoît encore un autre supplément de l'ouvrage de Démiri dont l'auteur est le Cadhi *Djémaleddin Mohammed Ali almekki*, mort en 837 (1433).

EXTRAIT
D'UN
MANUSCRIT ARABE,
INTITULÉ :
LA GRANDE HISTOIRE
DES ANIMAUX.

DE LA GAZELLE OU DORCADE.

Gazâl ou *Dhaby.*

LE mot gazelle vient de l'Arabe *Gazâl.* C'est le nom que les Arabes donnent aux jeunes dorcades.

Il y a trois especes de gazelles qui different entr'elles par la couleur de leur poil. La premiere que les Arabes nomment *rêm*, (*) est entiérement blanche ; elle habite les terreins sablonneux, et est grasse et charnue. La seconde espece qui a le poil rougeâtre, a le col très-court et est moins agile que les autres. Elle fait son séjour des lieux élevés et pierreux. Enfin la derniere qui a le ventre blanc, a le col et les jambes très-longues.

(*) C'est l'animal que les Hébreux nomment *rêm*, et que l'on a mal-à-propos traduit en latin par *unicornis.*

Les gazelles ont la vue très-perçante, sont d'un naturel extrêmement timide, et prennent aisément la fuite. Quand le mâle veut rentrer dans son gîte, il marche à reculons et porte ses regards de tous côtés pour observer s'il n'est point apperçu par quelque objet capable de lui nuire ou de lui faire craindre pour sa sûreté et celle de ses petits : si quelqu'un le regarde, il demeure dehors; s'il ne découvre rien, il entre tranquillement.

Les gazelles aiment le fruit de la coloquinte. Elles boivent volontiers l'eau de la mer, et vont se désaltérer sur ses bords. Cet animal n'a point de dents incisives.

C'est à la derniere espece dont nous avons parlé que se doit rapporter la gazelle qui donne le musc. Elle a le poil noir et ressemble aux autres par sa légereté et la délicatesse de ses jambes. Elle a aussi la corne du pied très-fendue. Mais ce qui la distingue ainsi que celle de la troisieme espece, c'est qu'elles ont deux dents blanches qui sortent de leur bouche près de la mâchoire inférieure, qui ont la même apparence que les défenses du sanglier. Ces dents ont environ la longueur qui est entre le pouce et l'index étendus autant qu'ils peuvent l'être (*).

(*) C'est la mesure nommée par les Grecs λιχάς.

Le musc n'est autre chose que du sang qui se rassemble vers le nombril de la gazelle dans un certain temps de l'année, et forme une tumeur. La Providence a disposé ces tumeurs pour être la mine où se forme le musc. C'est une production qui se renouvelle tous les ans par la permission du Créateur, comme les fruits des arbres. Tant que dure la formation de cette tumeur, l'animal souffre et est malade. Les habitans de la Mecque plantent, dit-on, des pieux dans la campagne, pour que les gazelles viennent s'y frotter, et que le musc coule le long de ces pieux.

Un auteur dit qu'il sort tous les ans de la mer à une certaine époque un poisson qui ressemble à la gazelle. On en fait, dit-il, une pêche considérable, et après avoir tué ceux qu'on a pris, on trouve dans leur nombril un amas de sang; c'est là le musc. Il n'a aucune odeur dans ce pays et ne devient odoriférant que lorsqu'il est transporté dans un autre canton. Ceci est singulier, mais l'origine du musc, que nous avons donnée d'abord, est plus généralement reconnue.

La gazelle porte en Arabe le nom de *Gazâl*, jusqu'à ce qu'elle ait pris sa croissance et que ses cornes soient formées.

On dit en proverbe : *plus assoupi qu'une gazelle;* parce que les jeunes gazelles dor-

ment profondément après avoir tetté leur mere.

Les Arabes disent aussi : *quitter quelque chose comme la gazelle quitte son gîte.* Ce proverbe se dit des gens timides et poltrons. Il vient de ce qu'une gazelle à qui la frayeur a fait quitter le gîte où elle se met à l'abri des ardeurs du soleil, n'y retourne jamais.

Si l'on fait manger à une femme hautaine et impertinente dans ses discours, la langue d'une gazelle séchée à l'ombre, elle sera guérie de ce vice.

La fiente et la peau de gazelle, brûlées et réduites en poudre, mêlées dans la nourriture d'un enfant, lui donnent de l'esprit, un caractere heureux et une bonne mémoire.

Le musc affermit la vue, excite la transpiration, fortifie le cœur et le cerveau, détruit les cataractes des yeux, et est un très-bon remede pour les palpitations de cœur; c'est une substance seche et chaude. Le meilleur vient du Tibet. On corrige la trop grande chaleur du musc, dangereuse pour les tempéramens chauds, en le mêlant avec du camphre. Le musc est un bon contrepoison : il n'a d'autre inconvénient que de jaunir le teint. Pris dans les alimens, il occasione une soif dévorante : la chair de gazelle est très-bonne à manger, et est préférable à tout autre gibier. C'est un

aliment sec et chaud. Les huiles et les acides en corrigent la trop grande chaleur.

N. Les Poëtes Arabes ne manquent jamais, lorsqu'ils font l'éloge d'une Belle, de comparer sa voix et la douceur de ses yeux à celles d'une gazelle. Il paroît par leurs expressions que la gazelle a les yeux petits ou qu'elle cligne. Ils comparent aussi le col d'une belle femme à celui d'une gazelle blanche.

De l'Ane sauvage ou Onagre.

Alhimâr alouahschi ou *Alférâ* (*).

L'onagre est un animal très-jaloux et qui veille toujours à la garde de sa femelle. Lorsqu'elle a mis bas, si c'est un mâle, le pere lui mord les testicules. Aussi la femelle a-t-elle recours à la ruse pour se dérober à sa vigilance et se retirer en lieu de sûreté. Quelquefois même elle casse une jambe au petit qu'elle a mis bas, afin qu'il ne puisse pas marcher, et elle ne cesse de l'allaiter que lorsqu'il est grand et n'a plus rien à craindre

---

(*) Ce dernier nom est celui que les Hébreux donnent à l'onagre. Les Poëtes hébreux, et notamment l'auteur du livre de Job, font mention de quelques-unes des particularités qui caractérisent cet animal.

des fureurs de son père. Il y a des ânes sauvages de plusieurs couleurs.

On dit que l'onagre vit 200 ans et plus. Un Historien Arabe rapporte à ce sujet un fait extraordinaire. Quelques soldats étoient allés chasser dans un canton des environs de Damas, où il y a une grande quantité d'ânes sauvages ; ils en avoient pris un grand nombre ; ayant voulu en faire rôtir un, ils ne purent y réussir quoiqu'ils le tinssent un jour entier à un feu beaucoup plus grand que de coutume. Un d'eux apperçut alors une marque sur l'oreille de cet animal, et y lut ce mot *Behramdjour.* Cette marque étoit noire et très-apparente, et le caractere étoit *Confique* (*). L'Historien qui raconte ce fait, dit avoir vu l'oreille et y avoir lu lui-même ce mot. Behramdjour est le nom d'un roi de Perse qui vivoit long-temps avant Mahomet (**). Quand il avoit pris quelque bête à la chasse, il avoit coutume de la marquer ainsi et de lui rendre la liberté. On ne peut savoir quel âge avoit cet animal lorsqu'il fut ainsi marqué, mais l'on peut croire qu'il a vécu plus de 800 ans.

(*) C'est l'ancien caractere arabe.

(**) C'est Vararane IV, mort en 440. Art de vérifier les dates.

Extrait

Extrait d'un Poëme Arabe (*) concernant les moeurs de l'onagre.

Le Poëte compare la vitesse de son chameau à la course précipitée de l'onagre victorieux de ses rivaux, qui cherche un ruisseau pour s'y désaltérer, après avoir long-temps souffert la soif dans sa retraite avec la femelle, dont il s'est assuré la paisible jouissance : et il décrit ainsi les moeurs de ces animaux :

Telle la femelle de l'onagre qui portoit déja dans ses flancs le fruit de ses amours, s'est retirée à l'écart avec le mâle victorieux de ses rivaux. Épuisé par la fatigue des combats qu'il leur a livrés, couvert de sang et de blessures, il est monté avec elle sur le sommet des collines; il l'a vue avec surprise se refuser à ses caresses, auxquelles elle se livroit auparavant avec tant d'ardeur. Du haut des collines de Talbout il a porté ses regards sur

(*) Moallaka de Lebid. C'est un des sept Poëmes nommés par les Arabes Moallakat, c'est-à-dire, *suspendus*, parce qu'ils avoient été suspendus dans le Temple de la Mecque, honneur qui ne s'accordoit qu'aux ouvrages qui avoient remporté le prix dans les assemblées de la nation. Les Auteurs de ces sept Poëmes, sont ou antérieurs ou contemporains de Mahomet.

toute la plaine d'alentour. Il a craint que quelque chasseur ne se tînt en embuscade à l'abri des pierres placées sur la route pour diriger le voyageur Ces lieux solitaires leur ont servi de retraite pendant six mois entiers, tant qu'ont duré les rigueurs de l'hiver. Là aucun ruisseau (*) n'a étanché leur soif. Ils n'ont eu pour se désaltérer que la fraîcheur des herbes qui faisoient leur nourriture : après une si longue privation ils prennent enfin une généreuse résolution de quitter ce séjour aride. Une résolution ferme et généreuse ne peut manquer d'être couronnée par un succès heureux. Ils courent au milieu des buissons épineux dont les pointes aigues leur déchirent les jambes, et malgré les vents de l'été qui font déja sentir leur souffle brûlant. Un nuage de poussiere s'éleve sur leurs traces. Son ombre immense s'étend et vole avec rapidité, semblable à la fumée qui s'éleve d'un monceau de bois où l'on vient de mettre le feu, lorsque la flamme agitée par le souffle des aquilons consume des buissons encore verds, ou telle que cette colonne obscure qui remplit l'air au-dessus d'un bû-

(*) Il ne pleut dans l'Arabie heureuse que pendant les plus grandes chaleurs de l'été. V. descript. de l'Ar. par Niébuhr, pag. 3.

cher dont la partie la plus élevée s'est renversée au milieu des flammes. Amant jaloux, dans sa course rapide l'onagre fait passer l'ânesse devant lui ; il craint qu'elle ne s'arrête, et toujours inquiet il demeure derriere elle. Arrivés au bord d'un ruisseau, ils s'élancent et fendeut avec leurs flancs les eaux d'une source abondante, cachées sous l'ombrage d'une épaisse forêt de roseaux entrelacés ensemble.

N. B. On verra dans un autre article que Démiri dit de l'onagre, ainsi que de plusieurs autres especes d'animaux, que lorsqu'ils ne trouvent point d'eau pour se désaltérer durant l'été, ils y suppléent en attirant fortement l'air avec leurs narines. Les Poëtes Hébreux (*Jer.* 2, 24 *et* 14, 6, *&c.*) ont aussi remarqué cette particularité.

De l'Autruche.

Alnoâm.

Les Auteurs qui ont écrit sur l'histoire des animaux ne metteut point l'autruche au nombre des oiseaux, quoiqu'elle soit ovipare, et qu'elle ait des plumes et des aîles. Ils rangent au contraire la chauve-souris dans cette classe quoiqu'elle soit vivipare, qu'elle

ait des oreilles très-marquées, et qu'elle n'ait point de plumes, et cela uniquement parce qu'elle vole. Cependant la poule, qui a aussi la faculté de voler, n'est point mise par ces mêmes Naturalistes au nombre des oiseaux.

Le vulgaire croit que l'autruche naît d'un chameau et d'un oiseau, mais c'est une fable. (*) Une chose très-digne de remarque, c'est que les œufs de l'autruche, qui sont fort longs, mesurés avec un fil, se trouvent tous de dimensions parfaitement égales. Cet animal couve ses œufs tour-à-tour, l'étendue de son corps ne pouvant suffire à les couvrir tous ensemble. Quand la mere les quitte pour aller chercher sa pâture, si elle trouve en chemin les œufs d'une autre, elle les couve, et ne retourne point aux siens, parce qu'elle sait que les chasseurs la guettent pour la prendre. Cette particularité a fait taxer l'autruche de stupidité, ce qui est même passé en proverbe.

On dit que l'autruche partage ses œufs en trois portions, qu'elle en couve un tiers, en donne un autre à manger à ses petits, et laisse le dernier exposé à l'air pour qu'il se pourrisse et qu'il s'y engendre des vers

(*) Le nom Persan de l'autruche *Suiurmorgh*, signifie à la lettre chameau-oiseau, le nom latin *Struthiocamelus* présente une idée analogue.

qui doivent servir de nourriture à ceux qu'elle couve, lorsqu'ils seront éclos. L'autruche est du nombre des animaux chez qui l'union du mâle et de la femelle n'est que momentanée, et ne produit point une société constante. Si l'autruche se casse une jambe, elle ne peut plus remuer du lieu où elle est, et elle y demeure jusqu'à ce qu'elle périsse de faim, à la différence de tous les autres animaux bipedes qui en pareil cas se soutiennent et marchent à l'aide de la jambe qui leur reste. Cet animal n'a point d'organe de l'ouïe, mais la subtilité de l'odorat dont il est doué y supplée et en fait les fonctions. Il sent de très-loin l'odeur des chasseurs : aussi les Arabes disent-ils : avoir l'odorat plus fin qu'une autruche.

L'autruche, dit un auteur, est le seul animal qui ne boive et n'entende point, et qui ne puisse faire aucun usage d'une de ses jambes quand l'autre est cassée. A la vérité le lézard d'Arabie nommé *Dub*, ne boit point, mais il entend.

Une des particularités qui caractérisent la stupidité de cet animal, c'est que lorsqu'il se voit atteint par les chaseurs, il fourre sa tête dans un tas de sable, comme s'il croyoit par ce moyen se dérober à leur vue. L'autruche évite tous les lieux où il y a de l'eau. Le plus

souvent elle se contente pour toute nourriture d'aspirer l'air en se tournant du côté du vent. Elle mange les os les plus durs, les cailloux, la terre et le fer même. Elle digere ces substances, et les rend liquides comme de l'eau. Elle enleve une perle ou un anneau attaché à l'oreille d'un enfant. Elle avale des charbons enflammés, et bien loin de la brûler, ils s'éteignent dans son estomac. Quelqu'étonnant que cela soit, on voit quelque chose d'aussi merveilleux dans la salamandre qui dépose ses œufs dans le feu, où ils se conservent, et où ses petits éclosent.

On dit en proverbe d'un homme qui n'a ni bonnes ni mauvaises qualités : il ressemble à une autruche qui n'est ni chameau ni oiseau. On dit aussi plus ivre qu'une autruche, parce qu'elle ne boit point d'eau, et que, lorsqu'elle en apperçoit, elle en prend seulement comme pour badiner. On se sert encore de cette expression : monté sur les aîles d'une autruche, pour marquer la promptitude avec laquelle une personne s'enfuit ou fait quelqu'autre action.

La fiente d'autruche brûlée, réduite en poudre et appliquée sur la piquure du scorpion, la guérit tout d'un coup. La coque d'un œuf d'autruche entierement vide et mise dans du vinaigre, s'y remue toute seule. Le

fer qu'elle a mangé et rendu dans ses excrémens après l'avoir digéré, peut servir à faire des armes excellentes et toujours victorieuses ; et l'autruche ne le mange jamais une seconde fois.

De l'Hiene.

Dhaba.

La femelle de l'hiene est sujette au flux menstruel comme la hase. Cet animal change de sexe tous les ans comme le lièvre, et est alternativement mâle et femelle. Dans le premier état il couvre la femelle, et dans l'autre il conçoit et met bas. C'est un fait rapporté par beaucoup d'écrivains.

On dit communément que l'hiene est boiteuse ; mais c'est un préjugé. Ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est que lorsque l'on considere une hiene, on lui voit toutes les articulations des membres, et qu'elle a le côté droit plus charnu que le gauche. Elle fouille dans les tombeaux pour déterrer les cadavres, et est très-avide de chair humaine. Lorsqu'elle voit un homme endormi, elle creuse la terre sous sa tête, le saisit par le col, le tue et boit son sang. Son naturel est si féroce, qu'elle ne peut voir

un autre hiene sans l'attaquer, à moins qu'elle ne lui soit supérieure en force : aussi la férocité de l'hiene est passée en proverbe. Lorsqu'une hiene apperçoit un troupeau de brebis ; elle se cache pour les surprendre, et fait plus de ravage que le loup. Mais si le troupeau est rencontré en même temps par un loup et une hiene, il est à l'abri de toute insulte : ces animaux s'empêchent réciproquement de lui faire aucun mal. C'est ce qui a donné lieu à cette espece de priere usitée parmi les Arabes : ô Dieu, envoie-moi le loup et l'hiene.

On dit en proverbe : plus stupide que l'hiene. Ce proverbe vient de ce que les chasseurs l'attirent et la prennent en prononçant certaines paroles à l'entrée de sa tanniere.

On se sert aussi de cette comparaison : comme celui qui donna l'hospitalité à une hiene. Ce proverbe doit son origine à l'aventure suivante.

Une hiene poursuivie par une troupe de chasseurs, s'étoit refugiée dans la tente d'un arabe. L'arabe sortit au-devant des chasseurs et leur demanda ce qu'ils cherchoient. Notre proie, lui dirent-ils. Par le maître de mes jours, leur répondit l'arabe, vous ne l'aurez pas, tant que la poignée de cette épée sera dans ma main. Les chasseurs s'étant retirés,

il apporta à l'animal du lait de chameau et de l'eau ; cette boisson répara ses forces, il commença à prendre du repos. Un jour, tandis que l'arabe dormoit, l'hiene sauta sur lui, lui déchira le ventre, but son sang, mangea ses entrailles et s'enfuit. Un des neveux de cet homme étant entré dans sa demeure et l'ayant vu dans cet état, courut à l'endroit où l'hiene avoit coutume de demeurer, et ne la trouvant plus, il prit ses armes, la poursuivit, l'atteignit et la tua. Alors il chanta ces vers :

" Quiconque fait du bien à un homme qui „ en est indigne, aura le même sort que celui „ qui a reçu une hiene dans sa tente. Il l'a „ prise sous sa protection, et lui a donné le „ lait de ses troupeaux. Rassasiée par ses bien- „ faits, elle l'a déchiré avec ses griffes et ses „ dents. Dites à ceux dont la main se plaît à „ répandre les bienfaits : „ Telle est la récompense de celui qui oblige un ingrat.

Meidani rapporte aussi ce proverbe : les hienes même le savent. Il se dit d'une chose que personne n'ignore.

Un Auteur dit que l'hiene attire le chien comme l'aimant attire le fer. Si un chien, dit-il, dort sur un toît au clair de la lune, et qu'une hiene passant auprès de la maison marche sur l'ombre du chien, il tombe in-

failliblement et devient sa proie. Si un homme porte sur lui de la peau d'hiene les chiens n'aboient point contre lui. En se frottant le corps de graisse d'hiene, on est à l'abri de la morsure des chiens. Les semences passées à travers un crible fait de peau d'hiene ne craigneut rien de la sauterelle. L'hiene a une antipathie violente pour la plante nommée par les Arabes *raisin de renard* (*), et en se frottant du jus de cette plante, on est sûr de n'être point attaqué par l'hiene. Les chiens n'aboient point non plus contre un homme qui tient dans sa main la langue d'une hiene, et ils ne lui font aucun mal : C'est une recette dont certains brigands connoissent bien l'utilité. Si l'on craint d'être attaqué par l'hiene, il suffit pour s'en préserver de tenir une coloquinthe, ou des racines de cette plante. L'œil droit de l'hiene macéré pendant sept jours dans le vinaigre et mis sous le châton d'une bague, garantit celui qui la porte de tout sort et de tout accident. Celui qui a reçu un sort en sera délivré en buvant de l'eau dans laquelle il aura lavé cette bague, &c.

(*) Golius traduit le nom arabe par *Solanum*, mais je ne sais pas de quelle espece de *Solanum* il a entendu parler.

Le Loup.

Dhib.

Le lion et le loup sont de tous les animaux ceux qui peuvent supporter la faim le plus long-temps : mais il y a entr'eux cette différence que le lion pressé de la faim pousse des rugissemens épouvantables, et cherche avec impatience sa nourriture, ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse demeurer plusieurs jours sans manger, au lieu que le loup qui habite dans des lieux plus déserts et où il a moins de ressource, et qui a reçu de la nature plus de finesse et de subtilité, supporte la disette tranquillement, et se contente de l'air qu'il respire.

Le loup digere les os les plus durs, et ne peut digérer les noyaux de dattes. Il éprouve comme le chien la plus grande difficulté à se séparer de la femelle après l'accouplement; ce qui ne se voit point dans les autres animaux. Rien n'est plus aisé que de tuer un loup lorsqu'on le surprend dans cet instant, mais aussi rien n'est plus rare, parce qu'ils choisissent pour s'accoupler un lieu désert et où il ne paroisse aucune trace d'homme, dans la crainte d'être surpris. Le loup se couche sur le côté pour l'accouplement. On dit que cet animal est farouche, et qu'il aime à vivre

seul. On dit aussi qu'il est boiteux : quand il veut courir, il avance en sautant. Lorsqu'un loup est endormi, il y a toujours un de ses yeux qui veille et demeure ouvert, tandis que l'autre se repose. Il n'est point d'animal qui hurle plus que le loup quand il est en liberté; mais quand il est pris, il se laisse frapper à coups de bâton et d'épée, et hacher en pieces sans pousser un seul cri. Le loup a l'odorat très-fin, et sent de plus d'une lieue à la ronde. C'est ordinairement vers le matin qu'il attaque les brebis. Il attend le moment où le chien fatigué d'avoir veillé toute la nuit, se laisse aller au sommeil. L'antipathie du loup et de la brebis est ti forte que si l'on joint ensemble des morceaux de la peau de ces deux animaux, celle de brebis perd toute sa laine. Un loup qui a marché sur une feuille de la plante nommée scillé ou oignon marin, meurt aussi-tôt. Lorsqu'un loup est pressé par la faim, il se met à hurler; les autres se rassemblent autour de lui; ils s'approchent les uns des autres, et tombent tous ensemble sur celui qui est choisi pour servir de proie aux autres, et le dévorent. Si un loup apperçoit un homme, et se sent trop foible pour l'attaquer, il appelle ses semblables par un cri particulier, et tous ensemble ils attaquent

l'homme et cherchent avec une égale avidité à le dévorer. Mais si celui-ci en se défendant peut blesser un des loups et faire couler son sang, tous les autres abandonnent l'homme, tombent sur le blessé et le déchirent à l'envi. Le loup attaque l'homme s'il évite sa rencontre, mais il le craint quand il fait mine de vouloir l'attaquer.

Un auteur raconte que passant un jour dans le désert, il rencontra une femme qui portoit une brébis morte et un membre d'un loup, et que cette femme lui dit que ce loup avoit été pris jeune, et élevé dans sa maison, mais que devenu plus âgé, il lui avoit tué sa brebis. Le loup coupe les os aussi net qu'une épée sans faire le moindre bruit.

On dit en proverbe : plus fourbe, plus fin, plus méchant, plus fier, plus braillard, plus scélérat, plus hardi, plus avide, plus affamé, plus impudent, plus vigilant, plus lâche qu'un loup. On dit aussi : avoir la tête plus légere qu'un loup, parce que le loup, comme on l'a dit, a toujours un œil éveillé pendant son sommeil. Si sur un instrument à cordes, on attache une corde faite de boyau de loup, lorsqu'on vient à le toucher toutes les cordes faites de boyaux de brebis se cassent sans rendre aucun son. Si l'on brûle de la peau d'un loup dans la boutique d'un de ces

ouvriers qui font les petits tambours dont les femmes se servent, ils se cassent tous. Si l'on fait un tambour de peau de loup, et qu'on batte dessus parmi des tambours ordinaires, on les voit tous se briser, etc. etc.

DU LÉOPARD.

Nimr.

LE léopard est un animal féroce qui a quelque ressemblance avec le lion. Il est cependant plus petit et a la peau parsemée de taches noires et blanches. Il est plus méchant que le lion, et sa fureur ne connoît point de bornes, au point qu'il se tue quelquefois lui-même. On en distingue deux especes : l'une plus grande qui a la queue courte, l'autre plus petite dont la queue est plus longue (*). Toutes les deux sont très-fortes et très-méchantes, ont la démarche fiere et attaquent avec furie. C'est le plus redoutable ennemi des autres animaux. Plein de confiance en ses forces, il n'en est aucun qu'il n'attaque hardiment. Quand il est rassasié, il dort trois jours entiers; son haleine a une odeur agréable,

(*) Bochart croit que de ces deux especes, l'une a été nommée par les Grecs πάρδαλις, l'autre πάνθηρ. Hier. P. 1, l. 3, c. 8.

en quoi il differe des autres bêtes féroces (*). Lorsqu'il est malade, il se guérit en mangeant des rats. Un auteur assure que le léopard aime le vin, et que lorsqu'il en trouve, il en boit jusqu'à s'enivrer : c'est même, dit-il, un moyen que l'on emploie pour le prendre. Selon quelques écrivains le léopard naît toujours avec un serpent autour du col qui le mord et se nourrit de sa chair, mais sans le faire périr. Le léopard tient après le lion le premier rang entre les bêtes féroces. Il a le corps mince et les reins forts, et est très-circonspect dans tous ses mouvemens. Il est naturellement ennemi du lion : lorsqu'ils s'attaquent, celui auquel demeure la victoire, annonce son triomphe par ses rugissemens. Le léopard est vorace et carnassier : il attaque de très-loin, et saute à l'espace de quarante coudées en montant. Lorsqu'il n'a rien pris, il ne mange point, et ne touche jamais à ce qui a été pris par un autre, ni à aucune charogne.

Si l'on enterre en quelque endroit la tête d'un léopard, il s'y rassemble une grande quantité de rats ; au contraire, ils ne peuvent

(*) Ce caractere et plusieurs autres ne laissent aucun lieu de douter que cet animal ne soit le πάρδαλις des Grecs, nommé par les Latins *pardus*. Boch. Hieroz. P. 1, l. 3, c. 8.

vivre dans le lieu où l'on a enterré ses jambes de devant ou ses ongles. L'odeur de sa cervelle corrompue est un poison infaillible, comme l'assure Aristote dans son histoire des animaux. La vapeur de son poil brûlé dans une maison en chasse les scorpions. Lorsqu'un homme a été mordu d'un léopard, les rats cherchent à pisser sur lui : si cela arrive, il meurt infailliblement, etc. etc.

DU LOUP-CERVIER (*).

Fahd.

ARISTOTE dit que le loup-cervier naît du lion et du léopard (**). Cet animal tient du

(*) Niebuhr, *descr. de l'Ar. p.* 158, parle de cet animal, mais il le nomme par son nom arabe *fahd*, sans indiquer l'analogue, ce qui me porte un peu à douter si ce nom est celui du loup-cervier, comme le disent nos Lexicographes. Bochart croit que le fahd des Arabes est le lynx des Grecs, ce qui n'est pas sans difficulté. Hier. P. 1, liv. 3, c. 8.

(**) C'est-à-dire de l'animal que les Arabes nomment *nimr*, les Grecs πάρδαλις, et les Latins *pardus*. Le nom de léopard désigne originairement l'animal qui naît de l'accouplement de la lionne avec le mâle du *pardus*. Nous donnons cependant ce nom au *pardus* lui-même. Si le *fahd* est véritablement le produit de cet accouplement, c'est une espece de lion, mais je doute fort de l'exactitude de notre Auteur.

caractere

caractere du léopard, et a du rapport avec le physique du chien. Lorsque la femelle est pleine, tous les mâles qui la voient, ont compassion de son état, et lui apportent de leur chasse. Quand elle est prête à mettre bas, elle se retire dans un endroit qu'elle a préparé exprès pour cela. Le loup-cervier est très-enclin au sommeil. Il est d'un naturel sujet à la colere. Quand il poursuit sa proie, il ne respire point qu'il ne l'ait atteinte, ce qui l'échauffe et est cause que ses poulmons se remplissent de l'air qu'il a retenu: s'il la manque, il revient en fureur, et souvent il tue son conducteur. Un auteur dit qu'on le prend en l'attirant par des sons mélodieux. Lorsqu'il a sauté trois fois sur sa proie sans pouvoir l'attraper, il entre dans un accès de colere. On l'apprivoise en ne lui faisant que de bons traitemens. Les grands sont plus aisés à dresser que les petits (*).

On dit proverbialement : avoir la tête plus pesante, être plus assoupi qu'un loup-cervier. On dit aussi : avoir la queue plus longue qu'un loup-cervier. On se sert encore de cette comparaison : plus intéressé qu'un loup-cervier. Ce proverbe vient de ce que ces animaux,

(*) Il paroît que l'animal, dont il s'agit ici, peut être dressé pour la chasse. V. *infra* à l'art. du *chien*.

lorsqu'ils sont vieux, et qu'ils ne peuvent plus pourvoir par eux-mêmes à leur subsistance, se rassemblent auprès d'un jeune loup-cervier qui leur apporte tous les jours leur nourriture.

DU LION.

Assad.

PARMI les bêtes féroces il n'en est point de plus célebre que le lion. Il a sur les autres animaux la supériorité d'un roi que sa force, son intrépidité, sa fierté, son agilité et la férocité de son naturel rendent également redoutable. Delà vient que son nom est employé pour exprimer la force, le courage, la bravoure, la grandeur d'ame et la violence.

Il y en a de plusieurs especes : j'en ai vu une, dit Aristote, qui a quelque ressemblance avec la figure de l'homme ; son poil est d'un rouge foncé, et sa queue est faite comme celle du scorpion. Il existe une autre espece qui approche de la figure du bœuf et qui a des cornes noires de la longueur d'un palme. La lionne, disent les Écrivains qui ont traité de l'histoire naturelle, ne met bas qu'un seul lionceau. En sortant du ventre de sa mere il est comme une masse de chair privée de sentiment et de mouvement : il

demeure dans cet état trois jours entiers sous la garde de la mere. Le pere au bout de ce temps vient souffler (*) sur lui, ce qu'il continue jusqu'à ce qu'il ait fait naître en lui le mouvement et la respiration. Alors ses membres se forment et se séparent de la masse, sa figure se développe et la mere vient l'allaiter. Ses yeux ne s'ouvrent que sept jours après sa naissance. A l'âge de six mois il commence à chercher lui-même sa nourriture. Le lion supporte la faim plus aisément que les autres animaux sauvages, et il n'en est aucun qui ait moins besoin d'eau. Il ne mange point de ce qui a été pris par un autre, et ne retourne jamais à la proie qu'il a une fois abandonnée après s'en être rassasié. Lorsque la faim le presse, il se livre à la férocité de son caractere : mais lorsqu'il n'est point tourmenté par le besoin de nourriture, il est assez doux. Jamais il ne goûte de l'eau dans laquelle un chien a bu. Il se contente de mordre et de déchirer sa nourriture avec ses dents sans la mâcher, et il a très-peu de salive, ce qui est cause que son haleine est très-puante. Sa timidité n'est pas moins fameuse que sa hardiesse; le chant du coq, la vue d'un chat, le bruit

(*) Le texte dit : *sur lui* ou *dans lui*. Peut-être cette derniere traduction est-elle plus exacte, et l'Auteur veut dire apparemment *dans sa bouche* ou *ses naseaux*.

d'un chaudron l'effraient, et lorsqu'il apperçoit du feu, il demeure interdit. Le lion est farouche et ne fait société avec aucun autre animal, sans doute parce qu'il n'en trouve aucun qui puisse aller de pair avec lui. Si l'on met la peau du lion sur celle des autres animaux, celles-ci se dépouillent de tout leur poil. Le lion, quelqu'affamé qu'il soit, n'approche point d'une femme qui a ses regles. Il est très-sujet à la fièvre et vit fort long-temps; la chûte de ses dents est un signe de vieillesse.

On dit en proverbe : plus noble, plus généreux, plus agile qu'un lion. On se sert aussi de son nom pour désigner quelque chose de terrible, comme dans ces vers d'un poëte :

„ Un jour je m'étois approché de leurs tentes le cœur dévoré d'une flamme cruelle. Ne crains-tu donc point, me dirent-ils, la colere de notre lion. Hélas ! leur répondis-je, le cœur d'un mortel est toujours où repose l'objet de son amour. „

On dit aussi en proverbe : les lions de Schara : c'est un lieu où ils sont en grand nombre. Un poëte a dit :

„ Celui qui tend un piege à l'honneur de ma femme, est comme celui qui attaque les lions de Schara pour leur ravir leurs petits. „

Si un homme se frotte tout le corps de graisse de lion, les bêtes féroces le fuiront, &

ne lui feront aucun mal. Sa voix fera mourir les crocodiles. Si l'on met un morceau de peau de lion dans un coffre où sont renfermés des habits, cela éloigne les vers et les mites, &c.

DU CHAKAL.

Ben Aoui.

LE nom de Chakal est Persan. Les Arabes nomment cet animal *Ben Avvi* (*). Il ne crie que durant la nuit quand il est seul et éloigné de ses semblables. Ses cris ressemblent à ceux d'un enfant. Le Chakal a les ongles et les griffes très-longues; il court de côté et d'autre pour chercher sa nourriture, et mange les oiseaux et les autres animaux qu'il peut attraper. C'est pour les poules un ennemi plus redoutable encore que le renard. Si un chakal vient à passer dessous un arbre ou au pied d'un mur sur lequel des poules sont perchées, elles tombent toutes en tel nombre qu'elles soient.

Si l'on porte dans une maison la langue d'un chakal, la division se met parmi les personnes qui l'habitent. Sa chair est bonne dans les derniers jours du mois, contre la folie et l'épilepsie. En portant sur soi l'œil droit d'un

(*) Bochart pense que cet animal est celui que les Grecs nomment θῶς. Hier. part. 1, liv. 3, c. 12.

chakal on n'a rien à craindre des regards dangereux des sorciers. Son cœur est un préservatif contre les attaques des bêtes féroces.

Extrait de la description de l'Arabie par Niebuhr (*).

„ Le Jakkal ou Tschakkal est une sorte de renard ou de chien sauvage dont il y a un grand nombre dans les Indes, en Perse dans l'Aerak, en Syrie, près de Constantinople et ailleurs. On n'en trouve pas beaucoup près de la Mecque. Un marchand de cette ville que le Schérif avoit envoyé près du Mogol, ne connoissant pas leur voix, prenoit d'abord leurs cris pour ceux d'un enfant; mais il faut avoir pour cela l'imagination passablement forte. J'ai souvent entendu ces animaux dans les pays susdits, lorsque la nuit étoit tranquille, et j'ai pris leurs cris pour les hurlemens d'une troupe de chiens. Ils sont souvent assez hardis pour entrer dans les maisons, et à Bombay mon valet qui demeuroit hors de la ville les chassoit même de sa cuisine... Ils répondent pour l'ordinaire dans la campagne quand ils entendent d'autres jakkals, comme font les chiens, les ânes et les coqs. Le tschakkal est de l'espece des bêtes mordantes comme le renard et le chien : on ne se donne aucune peine pour le prendre, parce que sa peau n'est pas recherchée. „

(*) Descr. de l'Ar. pag. 146.

DU LIÈVRE.

Arnab.

LE lièvre a quelque ressemblance avec la chèvre. Il a les jambes de devant très-courtes et celles de derriere fort longues. Il marche sur l'extrêmité des talons. Souvent la femelle recherche l'approche du mâle quoiqu'elle soit déja pleine, et s'accouple en cet état. Cet animal est mâle une année et femelle l'année suivante comme l'hyene. Un auteur dit avoir vu un lièvre qui avoit les parties de la génération de l'un et de l'autre sexe. La hase eſt sujette au flux menstruel. Cet accident est commun à la femme et à trois autres especes d'animaux qui sont la hase, l'hyene et la chauve-souris.

Les Arabes disent en proverbe : avoir les sourcils plus touffus qu'un lièvre.

Hipocrate dit que la chair du lièvre eſt chaude et seche, que cette nourriture resserre le ventre et provoque les urines. La chair du lièvre tient cette qualité de ce qu'il vit dans les terreins arides et couverts de broussailles. Tout animal qui vit dans ces lieux est d'un tempérament beaucoup plus sec que ceux qui vivent dans les endroits habités. La graisse du lièvre mise sous le coussin du lit où une femme eſt couchée la fait parler en dormant, et elle dit tout ce qu'elle a fait.

DU RENARD.

Tsalab.

LE renard est un animal timide, foible et très-rusé. Sa subtilité et sa finesse sont cause que malgré sa foiblesse il vit avec les bêtes les plus fortes. Une de ses ruses pour attraper sa proie est de contrefaire le mort. Il enfle son ventre et se tient sur le dos les pieds en l'air, afin que les autres animaux le croient mort. Si quelqu'un d'eux s'approche, il saute sur lui et le prend. Cette ruse ne lui réussit pas contre les chiens de chasse.

Un Ecrivain arabe a fait à ce sujet cette réflexion : „ la Providence a pourvu d'une maniere singuliere à la subsistance des différentes especes d'animaux. Le loup mange le renard, le renard mange le hérisson : la vipere sert de nourriture au hérisson, le passereau à la vipere, la sauterelle au passereau, la guêpe à la sauterelle, l'abeille à la guêpe, la mouche à l'abeille, et le moucheron eſt mangé par la mouche. „

Les Arabes disent en proverbe : plus affreux et plus puant que les excrémens du renard. Ses excrémens sont en effet plus fétides, plus visqueux et en plus grande quantité que ceux de l'outarde dont la puanteur est si connue.

Lorsqu'un renard entre dans un colombier, quand même il n'auroit pas faim pour le moment, il ne laisse pas de tuer les pigeons et de les jetter dehors afin de les mettre en réserve pour une autre occasion. S'il attaque un hérisson et que celui-ci se mette en boule et se défende avec les pointes dont son corps est hérissé, le renard lâche sur lui ses excrémens. Alors le hérisson s'étend, et le renard le saisit par le poil de dessous le ventre. Parmi les ruses qu'on attribue au renard, il n'en est point de plus singuliere que celle qu'il emploie pour se délivrer des puces.

Lorsqu'elles sont en grande quantité dans son poil, il en arrache un peloton qu'il prend entre ses dents. Il entre ensuite dans l'eau et s'y enfonce peu à-peu. Les puces pour éviter l'eau montent toujours vers sa tête, et se rassemblent enfin dans le peloton de poil qu'il tient dans sa bouche; le renard jette alors le poil dans l'eau et s'enfuit.

Le loup cherche les petits renardeaux pour les manger: mais le renard garnit l'entrée de la taniere où sont ses petits de feuilles d'oignon marin, et écarte ainsi le ravisseur. La peau du renard est une des fourrures les plus estimées. Il y en a de blanches et de noires.

L'aventure suivante est rapportée par un Ecrivain arabe. „ Nous étions en voyage, dit

cet Auteur, dans l'Arabie heureuse ; comme nous nous disposions à souper, l'heure de la priere du soir arriva. Nous nous levâmes pour faire la priere, laissant notre table toute dressée et nous commençâmes à prier. Il y avoit deux poulets sur la table. Tandis que nous priions, un renard vint et emporta un des poulets. La priere finie nous déplorions la perte d'une partie de notre souper lorsque nous apperçûmes le renard qui tenoit dans sa gueule quelque chose qui nous parut avoir la figure d'un poulet. Il le posa au lieu où il étoit. Nous courûmes aussitôt sur lui pour le lui arracher, dans la pensée que c'étoit notre poulet. Mais lorsque nous fûmes éloignés de notre table, il profita de notre absence, accourut et enleva celui qui nous restoit. Ce que nous avions pris de loin pour un poulet n'étoit autre chose que des écorces de palmier que le rusé voleur avoit disposées de maniere à leur donner cette figure. „

On dit en proverbe : plus méprisable que celui sur qui les renards ont pissé. On dit aussi, plus dangereux qu'un renard, plus altéré qu'un renard. Le premier de ces proverbes s'emploie pour exprimer la division qui se met entre différentes personnes, comme dans ces vers d'un Poëte :

„ N'avez-vous pas été témoins de l'union

qui régnoit entre moi et le fils d'Amir. Les renards ont pissé sur lui, et il ne reste plus aucune trace de notre amitié, comme si elle n'eût jamais existé. Combien sont étranges les vicissitudes de la fortune !„

DES ANIMAUX COMPRIS PAR LES ARABES SOUS LE NOM DE BOEUF SAUVAGE.

Bakar Alouahschi.

DÉMIRI comprend sous le nom de bœuf sauvage quatre especes d'animaux qui paroissent être de la nature du cerf. Il dit que ces quatre especes d'animaux boivent durant l'été lorsqu'ils trouvent de l'eau, et que s'ils n'en trouvent point, ils se contentent d'aspirer fortement l'air par leurs naseaux; propriété, ajoute-t-il, qui leur est commune avec le loup, le renard, le chakal, l'onagre, la gazelle et le lièvre.

De ces quatre especes, l'une est nommée par les Arabes moha, et il paroît que le nom de bœuf sauvage lui appartient d'une maniere plus spéciale; c'est peut-être le chevreuil.

La seconde, nommée ayyil, eſt incontestablement le cerf. Cet animal porte le même nom chez les Hébreux.

La troisieme porte le nom de yahmour, et paroît être une espece de cerf ou de daim.

La dernière se nomme thaithal ou wal. C'est l'Ibex des Latins suivant Bochart.

Pour ne point hasarder de confondre les noms qui conviennent en notre langue à chacune de ces especes, je conserverai les noms arabes, et je donnerai d'après mon Auteur la description et les caracteres, 1.° du moha, 2.° de l'ayyil ou cerf, 3.° du yahmour, 4.° du wal (*).

(*) Il paroît assez extraordinaire que les Arabes aient donné le nom de bœuf sauvage a des animaux du genre du cerf; mais on ne doit pas, comme le font plusieurs traducteurs, conserver cette dénomination dans l'interprétation des écrivains arabes. Ainsi, dans l'extrait que je rapporterai tout-à-l'heure de la Moallaka de Lébid, j'ai mieux aimé traduire le terme original, par le mot biche, et ce n'est pas sans étonnement que je remarque que M. Joncs dans sa Version angloise des Moallakat, a traduit le nom Arabe par les mots anglois *a wild cow*. Ce nom cadre mal avec la peinture de la légéreté de cet animal. Démiri remarque que les cornes du moha, de l'ayyil et du yahmour, n'ont intérieurement aucune cavité, caractere, qui, suivant Aristote, ne convient qu'au cerf. τῶν δὲ ἐχόντων κέρατα, δι' ὅλου μὲν ἔχει στερεὸν μόνον ἔλαφος. Le cerf est le seul des animaux à cornes, dont les cornes soient solides dans toute leur longueur. *Hist. An. l.* 2. Ce caractere décisif ne laisse aucun doute que les animaux dont il est ici question, ne soient tous de la nature du cerf. V. *Hieroz. p.* 1, *l.* 3, *c.* 27.

Du Moha.

Le moha est un animal très-lascif. Lorsque la femelle est pleine, elle eſt obligée de se dérober par la fuite à la brutalité du mâle. La violence de leurs desirs est telle que les mâles se couvrent l'un l'autre. Les cornes du moha sont solides et pleines, au contraire de celles des autres animaux qui sont creuses. Le moha ressemble un peu à la chevre domestique. Ses cornes sont très-dures et lui servent à se défendre lui et ses petits contre les attaques des chiens et des autres bêtes.

On compare une femme à la femelle de cet animal pour caractériser sa beauté et son embonpoint.

Extrait d'un Poëme arabe (*) concernant la femelle du moha, que j'appelerai une biche.

Le Poëte, après avoir comparé l'agilité de son chameau à celle d'un âne sauvage, se fait à lui-même cette apostrophe (**).

„ Est-ce à l'agilité de cette ânesse que je comparerai la course précipitée de mon chameau? ou plutôt à l'impétuosité d'une biche, qui a perdu son faon dévoré loin d'elle par

(*) Moallaka de Lébid.

(**) V. sup. art. *Onagre.*

une bête féroce, quoiqu'elle l'eût confié à la garde du mâle qui marche à la tête du troupeau? Elle a parcouru les collines sablonneuses avec des hurlemens épouvantables, en cherchant l'objet de sa tendresse, ce faon dont le poil étoit d'une blancheur éclatante. Renversé par terre ses membres déchirés ont servi de pâture à des loups affamés sans qu'aucune frayeur soudaine ait interrompu leur funeste repas. Les cruels ravisseurs ont saisi l'instant où sa mere étoit absente pour l'immoler à leur fureur. Ainsi ne peut-on éviter les traits du destin. Exposée à la violence d'un orage furieux qui inondoit les terreins les plus arides, elle a passé toute la nuit dans les allarmes. Un arbre isolé et dépouillé de ses feuilles est le seul abri qu'elle ait trouvé au pied d'une colline dont le sable mouvant est dessous ses pas. Tandis qu'elle s'agitoit dans l'obscurité, la blancheur de son poil brilloit au milieu des ténebres comme une perle qui vacille et roule sur la soie sur laquelle elle est enfilée. Aussitôt qu'elle a apperçu les premiers rayons de l'aurore, elle a recommencé ses courses. Ses pieds glissoient sur la terre que les nuages avoient inondée de leurs eaux. Dans l'ivresse de sa douleur, elle a erré sept nuits et sept jours entiers dans les marais humides de Soayed. Enfin, elle perd tout

espoir : déja ses mamelles auparavant pleines de lait sont devenues flasques et arides. Hélas ! elles ne se sont pas desséchées en allaitant le fruit de ses amours. Une terreur subite la saisit : elle a entendu la voix des chasseurs : elle ne peut les découvrir, mais leur approche lui cause les plus vives allarmes. Elle croit que le danger qui la menace va fondre sur elle et l'envelopper de toute part. Elle fuit : les chasseurs désesperent de l'atteindre avec leurs fleches ; ils lâchent leurs chiens contr'elle, ces chiens dont les oreilles pendent négligemment, dociles à la voix de leurs maîtres, maigres et légers à la course. Ils courent sur ses pas, et déja ils l'ont atteinte : serrée de près, elle leur oppose l'extrêmité de ses cornes aigues, et repousse vivement leurs attaques. Elle sait qu'elle ne peut autrement échapper à leur poursuite. Kasab (*) teint de son propre sang tombe sous les coups meurtriers qu'elle lui porte, et au même instant elle se retourne contre Sokham, et le laisse étendu sur la poussiere. „

(*) Kassab et sokham sont des noms de chiens de chasse.

De l'Ayyil ou Cerf.

L'AYYIL est le mâle de l'espece nommée Wal (*) ; il a beaucoup de ressemblance avec le Moha. Lorsqu'il est poursuivi par les chasseurs, il se précipite du haut des montagnes sans se faire aucun mal. On connoît le nombre de ses années par les nœuds de son bois. Lorsqu'il a été piqué par un serpent il mange des écrévisses pour se préserver des effets de son venin. L'ayyil est naturellement ami des poissons. Il s'approche volontiers du rivage pour voir le poisson, et celui-ci par un effet de la même sympathie, nage vers le bord pour chercher ses regards. Les pêcheurs profitent de cette inclination du poisson et se couvrent d'une peau de cerf pour l'attirer et le prendre. Il aime beaucoup à se nourrir de serpens, et les cherche par-tour pour en faire sa proie ; mais il en reçoit quelquefois des blessures. Ses larmes coulent et s'amassent dans deux petites cavités placées au-dessous de ses yeux

(*) On voit par ce texte que Démiri n'est pas bien constant dans la distinction qu'il a donnée ci-dessus des quatre especes comprises sous le nom générique de *bœuf sauvage* ; néanmoins il paroît hors de doute que l'ayyil est le cerf.

et

et dans lesquelles on peut enfoncer le doigt; elles s'y congelent et deviennent comme de la cire. C'est un excellent antidote contre la piquure venimeuse des serpens. Il est connu sous le nom de Bézoard animal. Le jaune est le meilleur, et se trouve dans le Suid, l'Inde et la Perse. Mis sur les piquures du serpent il les guérit. Il est également bon pour ceux qui ont avalé du poison; en le mettant dans la bouche il en prévient les effets. La vertu de ce contrepoison est souveraine.

Le bois du cerf ne commence à pousser que lorsqu'il a atteint l'âge de deux ans. Ses bois sont d'abord droits comme deux pieux; à la troisieme année ils se séparent en plusieurs rameaux, et continuent à croître de la sorte jusqu'à l'âge de six ans. On diroit alors que ce sont deux arbres qu'il porte sur sa tête. Depuis cet âge il jette son bois tous les ans, et il en croît de nouveaux à la place. Quand le nouveau est formé, il s'expose à l'ardeur du soleil pour le durcir.

Aristote dit que l'on prend cet animal en chantant. Tant qu'il entend chanter il ne se laisse point aller au sommeil. Les chasseurs se servent de ce moyen pour l'occuper et le distraire; ils s'approchent par derriere, et lorsqu'ils le voient tranquille et les oreilles

pendantes, ils le prennent (*). Ses bois sont solides et n'ont aucun creux dans l'intérieur. Il est peureux et poltron de son naturel. Il mange beaucoup de serpens et les avale toujours par la queue. Il jette ses bois tous les ans. Ceci arrive par une disposition particuliere de la Providence qui a prévu l'utilité que les hommes en retireroient : son bois en effet guérit toutes sortes de maladies, sert au soulagement des femmes enceintes, et facilite l'accouchement. Brûlé et pétri avec du miel, il chasse les vers du corps des enfans. Tout ceci est tiré des livres d'Aristote. L'ayyil est sujet à devenir très-gros, et se retire alors dans des lieux déserts de crainte de tomber entre les mains des chasseurs (**).

Un Poëte a dit en parlant de son amante : » Si je te fuis, ce n'est pas par un superbe

(*) Voici le passage d'Aristote : on prend, dit-il, les cerfs en chantant ou en jouant de la flûte : c'est le moyen dont on se sert pour les attirer et les surprendre. Tandis qu'un des chasseurs chante sans se cacher, un autre s'approche secrétement et le frappe par-derriere au signal que lui donne son camarade. Si le cerf tient les oreilles droites, il entend très-bien et il est impossible de le surprendre, mais s'il les tient baissées, on le tue facilement. *Arist. Hist. Anim. l. 9.*

(**) Ceci est encore tiré d'Aristote au même ch. cité ci-devant.

dédain, et mon amour n'en est pas moins violent, quoique je détourne de toi mes regards. Je te fuis comme l'animal qui tourne autour d'une source d'eaux et n'ose en approcher, parce qu'il sait qu'il y trouveroit une mort certaine. Dévoré par la soif, la crainte du trépas l'arrête, il se contente de la regarder de loin. Il détourne ses yeux avec un air d'indignation, et d'instant en instant il jette sur elle un coup d'œil d'amour et de passion. »

Sur quoi le commentateur fait cette remarque. C'est du cerf que le Poëte veut parler. Cet animal mange des serpens durant les chaleurs de l'été, et cette nourriture lui cause une fièvre brûlante dont l'ardeur le porte à chercher quelque ruisseau. Mais si-tôt qu'il trouve de l'eau il s'abstient d'en goûter, et tourne tout autour, se contentant d'en aspirer la vapeur. S'il buvoit dans cet instant, l'eau venant à se mêler avec le venin qu'il a dans les entrailles, lui causeroit la mort. Ce n'est que lorsque le temps a dissipé le venin, qu'il satisfait sa soif sans danger. » Ainsi, dit le poëte, je m'éloigne de ta société quelque peine qu'il en coûte à la violence de mon amour, comme cet animal s'abstient de l'eau qu'il desire passionément, par la crainte du trépas. »

N. B. Les hébreux se servoient de la même comparaison et exprimoient la force de l'a-

mour, par l'ardeur avec laquelle le cerf cherche une source d'eau. Delà vient cette expression du Psalmiste : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.*

DU YAHMOUR (*).

LE Yahmour est un animal sauvage, timide, qui a deux cornes faites en forme de scies avec lesquelles il scie les arbres, lorsque pressé par la soif il descend vers les rivages de l'Euphrate et les trouve embarrassés par les arbrisseaux entrelacés. Ses cornes sont pleines et sans aucune cavité ainsi que celles de l'ayyil. Il les jette tous les ans. Son poil est de couleur rougeâtre. Il est plus agile que l'ayyil. Un Lexicographe Arabe dit que le yahmour est le même que l'onagre.

(*) Yahmour est aussi le nom d'un animal chez les Hébreux. La ressemblance de ce nom avec celui de l'âne a fait croire à plusieurs Savans que le yahmour étoit l'âne sauvage. Bochart a très-bien prouvé que c'étoit le nom d'un animal de l'espece du cerf. *Hiérozoic. p. 1, l. 3, c. 22.*

DU THAÏTHAL ou WAL (*).

DÉMIRI dit simplement au mot thaïthal que l'on donne ce nom au mâle de l'espece nommée wal lorsqu'il est vieux. Voici ce qu'il dit au mot wal :

„ Le wal est le bouc et la chevre des montagnes. Il fait ordinairement son séjour dans les terreins durs et pierreux. Cet animal vit en société. La femelle se retire seulement à l'écart quand elle est proche de son terme. Le mâle tette la femelle lorsque ses mammelles sont pleines de lait. Il répare ses forces exténuées par la jouissance et le plaisir, en mangeant des feuilles de chêne. Quand il ne trouve point de femelle, pour satisfaire la violence de ses desirs, il les appaise en exprimant avec ses levres la liqueur prolifique. S'il a reçu quelque blessure il la guérit avec cette espece de mousse verte qui croît sur les pierres. Il la prend avec ses levres et l'applique sur sa

(*) Le nom de cet animal se retrouve encore dans la langue hébraïque avec une légére différence. Les caracteres que l'on trouve dans notre Auteur montrent comme Bochart l'a observé que le wal des arabes est l'animal nommé par Oppien αἰγαγρος. *Hierox. p.* 1, *l.* 3, *c.* 23.

plaie. Lorsqu'il sent l'approche des chasseurs, s'il est sur une hauteur, il se couche sur le dos, et se laisse glisser ainsi la tête la première, ensorte que ses cornes se trouvent sous son dos et le garantissent des cailloux qui pourroient le blesser, en même temps qu'elles l'aident à glisser sur la surfaces des pierres lisses et unies. »

On dit en proverbe : plus fier que le wal. On dit aussi : plus stupide que cet animal qui attaque les pierres à coups de cornes, c'est-à-dire, que le wal.

La femelle est très-attachée à ses petits : si l'un d'eux a été pris, elle le suit et aime mieux demeurer prisonniere avec lui que de l'abandonner. Le wal est célebre par l'affection qu'il témoigne à ses pere et mere. Il leur fournit leur subsistance, et quand ils sont devenus vieux et qu'ils ne peuvent plus mâcher, il leur mâche leur nourriture et la leur fait manger. On dit que ses cornes ont deux ouvertures par lesquelles il respire, et que si on les bouche, il périt en un instant.

Les arabes disent : unir un wal et une autruche, pour marquer deux choses de nature opposées ; parce que le wal habite le sommet des montagnes, tandis que l'autruche ne fait son séjour que dans les terreins plats et unis. On dit encore : c'est comme la rencontre d'un wal ;

lorsqu'un homme d'un naturel peu généreux fait quelque action de bienfaisance. Il est très-rare en effet de rencontrer un wal ou de le voir paître, parce qu'il habite les montagnes escarpées. On dit aussi, en parlant de deux choses contraires : on ne peut unir le wal et l'autruche.

DU BUFFLE.

Djâmous.

LE Buffle est très-fort et très-courageux, et en même temps le plus timide de tous les animaux. Il redoute la piquure du taon et se jette dans l'eau pour l'éviter. Le lion a peur du buffle. Malgré sa force cet animal est d'un naturel très-doux. Celui qui les conduit appelle les femelles et elles viennent à sa voix. Le buffle est très-attaché à sa demeure. On dit qu'il ne dort point du tout, tant il est attentif à veiller à sa sûreté et à celle de ses petits. Quand les buffles sont rassemblés en troupe, ils se rangent en cercle, leurs têtes forment la partie extérieure du cercle, et leurs queues sont renfermées dans l'intérieur. Les femelles et leurs petits sont placés au centre. On diroit voir une ville entourée de murailles et de fortifications. Les mâles s'attaquent réciproquement à coups de cornes ; le vaincu s'enfonce dans

les bois et y demeure caché jusqu'à ce qu'il se sente plus fort. Alors il sort, cherche son rival, l'attaque et ne le quitte point qu'il ne l'ait défait et mis en fuite. Le buffle s'enfonce dans l'eau le plus souvent jusqu'aux naseaux.

DU CHIEN.

Kelb.

LE chien semble former une classe intermédiaire entre les bêtes carnacieres et les animaux connus sous le nom générique de bestiaux. Il tient des premieres en ce qu'il se nourrit de chair, et des autres par ses mœurs et sa maniere de vivre en société avec l'homme. On en distingue deux especes : le chien domestique et celui qu'on nomme *Selouki* du nom d'une ville de l'Arabie heureuse ; mais ces deux especes ont les mêmes caracteres. On remarque que cet animal rêve durant son sommeil. La femelle est sujette à des écoulemens périodiques. Elle porte soixante jours ou environ. Ses petits naissent aveugles et leurs yeux ne s'ouvrent que douze jours après leur naissance. Le mâle sent les aiguillons de l'amour plutôt que la femelle. Celle-ci peut être couverte à un an et quelquefois plutôt. Le nombre de ses petits et la variété de leurs couleurs répond au nombre des mâles qui l'ont cou-

verte et à la couleur de leur poil. Le chien a l'odorat plus fin que tous les autres animaux : il suit très-bien à la piste : il préfere la charogne à la viande fraîche, mange des excrémens, et retourne à ce qu'il a vomi. Il y a une antipathie singuliere entre le chien et l'hyene (*). Le chien a l'instinct de défendre son maître et de garder sa maison en son absence comme en sa présence, la nuit comme le jour. Il n'y a pas d'animal qui veille avec plus d'exactitude lors même qu'il est pressé par le besoin de dormir. Il dort plus ordinairement durant le jour où sa vigilance est moins nécessaire. Pendant son sommeil il a l'oreille plus alerte au moindre bruit que le cheval, et il est plus difficile de le surprendre que la pie. Ses paupieres demeurent toujours entr'ouvertes et ne sont point repliées l'une sur l'autre, parce que son sommeil est très-léger. Cela vient de ce que sa cervelle est froide en comparaison de celle de l'homme.

La sagacité de cet animal est si grande qu'il connoît les personnes d'un état distingué, les respecte et n'aboie point contr'elles, tandis qu'il aboie contre les negres et les gens pauvres ou mal vêtus, et les écarte de son chemin. Il témoigne son amitié par ses caresses

(*) Voy. l'art. hyene.

et le mouvement de sa queue, et s'attache si fortement à son maître que lorsqu'il l'appelle après l'avoir battu, il vient aussi-tôt à lui. Si l'on joue avec lui, il mord doucement sans faire aucun mal. Ses dents sont si fortes qu'elles peuvent serrer une pierre et la retenir. Le chien est susceptible d'instruction. Il en est que l'on accoutume à tenir un chandelier sur leur tête sans se remuer même pour prendre la nourriture qu'on leur jette jusqu'à ce qu'on le retire. Cet animal dans certais temps est sujet à la mélancolie.

Un Écrivain arabe raconte l'aventure suivante. „ Un voyageur passant proche d'un bourg vit un tombeau d'une construction magnifique, sur lequel étoit gravée cette inscription : *Si tu desires savoir à quelle occasion ce monument a été élevé, entre dans le bourg voisin : c'est là que tu l'apprendras.* „

Il y entra en effet, mais il ne se trouvoit personne qui put satisfaire sa curiosité. Enfin on l'adressa à un vieillard âgé de plus de 200 ans, qui lui raconta l'histoire suivante qu'il disoit tenir de son pere. „ Un roi de ce pays, lui dit-il, avoit un chien qui ne le quittoit jamais. Il avoit aussi une jeune esclave muette et entierement percluse des deux jambes. Il sortit un jour pour se promener dans un de ses jardins, et fit attacher le chien, ne vou-

lant pas qu'il le suivît. Pendant son absence son cuisinier lui prépara un mets fait avec du lait suivant l'ordre qu'il lui en avoit donné, l'apporta dans l'endroit où étoient l'esclave et le chien, et l'y laissa sans couvrir le vase. Lorsqu'il se fut retiré, un énorme serpent s'approcha du vase, et après avoir bu il y rejetta ce qu'il avoit pris, et se retira. Le Roi étant de retour se disposoit à prendre son repas, et ne comprenoit rien aux signes que l'esclave faisoit pour l'empêcher de toucher au mets qu'on lui avoit apprêté. Le chien commença alors à aboyer en poussant des hurlemens affreux, et à s'agiter dans sa chaîne avec tant de violence qu'il sembloit prêt à s'etrangler. Le prince surpris de cette fureur le fit détacher, et aussi-tôt le chien sautant sur sa main fit tomber le morceau qu'il portoit déja à sa bouche. Il vouloit le faire battre à coups de fouet, mais l'animal enfonça sa tête dans le vase qui étoit devant le Prince, et n'eut pas plutôt goûté de ce qui étoit dedans qu'il fut renversé par terre, et sa chair tomba en morceaux. Le Roi comprit alors par les signes de l'esclave tout ce qui étoit arrivé. Il punit le cuisinier qui avoit laissé le vase découvert, et fit jetter ce qui étoit dedans. En même temps il donna ordre d'enterrer le chien, d'élever ce monument sur le lieu de sa sé-

pulture & d'y graver l'inscription que vous avez lue. „

On rapporte aussi ce trait remarquable d'un chien qui appartenoit à un habitant de Bagdad. Cet homme qui s'amusoit à élever des chiens et à les dresser, en avoit un auquel il étoit plus particulièrement attaché. Comme il sortoit un jour de grand matin pour quelque affaire, ce chien le suivit et ne voulut point le quitter, quelque chose qu'il fît pour le renvoyer. Chemin faisant il passa dans un lieu où demeuroient plusieurs de ses ennemis. Ceux-ci profiterent de ce qu'il étoit sans armes pour l'attaquer : ils se saisirent de lui, l'emmenerent dans leur maison, le firent mourir, et jetterent son sorps dans un puits dont ils boucherent l'ouverture. Le chien qui les avoit suivis avoit été témoin de tout ce qui étoit arrivé. Ils le maltraiterent et le mirent dehors. Aussi-tôt il retourna chez son maître en aboyant; mais on n'y fit aucune attention. La mere de celui qui avoit été assassiné, voyant que son fils ne revenoit point, ne douta pas qu'il ne fut péri, & après s'être acquittée de ce qu'elle devoit à sa mémoire, elle chassa de sa maison tous les chiens qu'il élevoit. Celui-ci ne voulut point s'éloigner et demeura près de la porte. Un jour qu'il étoit couché en cet endroit sui-

vant sa coutume, un des assassins de son maître vint à passer; il l'apperçut, et sautant sur lui, il lui déchiroit les jambes avec ses griffes et le mordoit. En vain cet homme faisoit effort pour se débarrasser, il ne pouvoit y réussir non plus que les passans qui étoient accourus à son secours. La mere de celui qui avoit été tué entendant un grand tumulte, sortit pour voir quelle en étoit la cause. Elle vit un des gardes de la porte de la ville qui s'étoit approché et disoit : sans doute ce chien n'attaqueroit point cet homme s'il n'avoit quelque sujet de haine contre lui. Cette femme frappée de ces paroles et de la fureur avec laquelle le chien tenoit cet homme, le regarda attentivement et le reconnut pour un des ennemis de son fils. Elle soupçonna que c'étoit peut-être lui qui l'avoit fait mourir, et ne voulut point le laisser aller. On les conduisit donc devant le Calife Radhibillah, et elle l'accusa en sa présence du meurtre de son fils. Le Calife l'envoya en prison après l'avoir fait battre de verges, sans qu'il se fut avoué coupable. Le chien le suivit et demeura à la porte de la prison. Quelques jours après le Calife fit mettre le prisonnier en liberté. Il ne fut pas plutôt sorti de la prison, que le chien le saisit de nouveau comme il avoit fait la

première fois. Cet acharnement causa une grande surprise à ceux qui en furent témoins, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à le délivrer. Le Calife informé de ce fait, donna ordre de laisser aller l'accusé, et chargea un de ses officiers de le suivre et de mener le chien avec lui. Quand il fut rentré chez lui, l'officier du Calife se hâta de le joindre, et y entra aussi avec le chien : mais quelque perquisition qu'il pût faire, il ne vit aucune trace du crime. Le chien cependant aboyoit & cherchoit avec inquiétude aux environs du puits où les meurtriers avoient jetté le cadavre. On en donna avis au Calife qui ordonna de rouvrir le puits. Cet ordre fut exécuté et on y trouva le cadavre. Le maître de la maison arrêté et conduit devant le Prince avoua son crime, et déclara ses complices. Il fut mis à mort : les autres s'enfuirent et on ne put pas découvrir le lieu de leur retraite.

Le chien est sujet à la rage (*), maladie qui est une espèce de folie accompagnée de fureur. On connoît l'animal qui en est attaqué aux symptômes suivans : Ses yeux rougissent, sa vue s'obscurcit, ses oreilles devien-

(*) Le nom de cette maladie dans la langue arabe est dérivé de celui du chien ; *kelb* signifie un chien, et *kéleb* la rage.

nent flasques et pendantes, la langue lui sort de la bouche, sa salive est très-abondante, et il coule une humeur de ses narines. Il a la tête panchée, le milieu du dos relevé en bosse, l'épine du dos contournée, et la queue toujours entre les jambes. Il marche avec un air triste et craintif. On diroit qu'il est ivre : quoique pressé de la faim et de la soif, il ne mange ni ne boit, et s'il voit de l'eau il s'en éloigne avec fureur : quelquefois même il en meurt d'épouvante. Apperçoit-il quelque objet qui l'effraie, il saute dessus sans aboyer. Les autres chiens évitent sa rencontre, et s'il approche d'eux, ils remuent la queue et tremblent devant lui. Dans cet état, il attaque les hommes.

Celui qui a été mordu par un chien enragé tombe dans un état effrayant. Une des suites les plus funestes de sa maladie, c'est qu'il craint l'eau au point de se laisser mourir de soif plutôt que d'en approcher : il ne cesse de demander à boire, et lorsqu'on lui en présente il ne veut point y toucher. Quand cette maladie a fait de grands progrès, on trouve dans l'urine du malade des matieres qui ont la forme de petits chiens.

L'Auteur du livre intitulé : *Abrégé de Médecine*, distingue deux especes de maladie connues sous le nom de keleb. Il dit que l'une est une sorte de

lepre, à laquelle sont sujets le chien, le loup, l'hyene, le chakal et le renard, et que l'autre est un genre de folie dont les chiens sont attaqués, et qui leur donne la mort. Il ajoute que la morsure du chien malade est mortelle pour tous les animaux, excepté pour l'homme qui peut en guérir. L'âne et le chameau sont aussi sujets à cette maladie.

Alkazonini, dit dans son livre des merveilles de la nature, qu'il y a dans un village du territoire d'Alep un puits, nommé le puits de la rage, dont les eaux guérissent les personnes mordues par des chiens enragés. Ce puits est très-fameux. J'ai appris, dit-il, d'un des habitans du lieu que ces eaux ne procurent la guérison que lorsqu'on en boit dans les quarante jours après l'accident, et j'en ai vu moi-même l'effet sur trois personnes qui ayant été mordues par des chiens enragés, burent de cette eau. Deux furent guéries, mais la troisieme qui n'en but que plus de quarante jours après sa blessure en mourut. Ce puits fournit à la boisson des habitans.

Les chiens de l'espece nommée selouki ont cela de particulier, que lorsqu'ils sentent de loin comme de près l'odeur d'une gazelle, ils discernent si elle vient devant ou derriere eux, et savent distinguer le pas du mâle de celui de la femelle. Ils connoissent aussi si un homme

homme est véritablement mort ou s'il fait semblant de l'être.

Les Grecs n'enterrent point un mort qu'ils ne se soient assurés s'il l'est en effet par ce moyen. Ils font approcher du mort un chien de cette espece, et connoissent par la maniere dont il le flaire, s'il est vivant ou mort. Quelques-uns disent que cette propriété n'appartient qu'au chien qu'on nomme kolthi, ou chien Chinois, et qui est une variété du sélouki, dont le corps est petit et les jambes extrêmement courtes. La femelle du sélouki est plus aisée à dresser que le mâle. C'est le contraire du *fahd* ou loup-cervier.

On lit dans l'Alcoran cette expression proverbiale : semblable au chien, il aboie, soit qu'on l'attaque, soit qu'on le laisse tranquille (*). On attribue aussi à Mahomet cette sentence : Celui qui reprend ce qu'il a donné est comme le chien qui retourne à son vomissement.

Les Arabes ont plusieurs façons de parler, prises des qualités de cet animal, telles que celles-ci : plus avare, plus docile, plus impudent, plus bas, plus reconnoissant qu'un chien. Ils ont encore un proverbe qui signifie à la lettre : pisser plus souvent qu'un chien,

(*) Cor. ch. 7, v. 176.

et qui peut ou s'entendre dans le sens littéral ou signifier une nombreuse postérité. Car le mot qui désigne cette action dans le langage des Arabes, indique dans le style figuré l'opération par laquelle les animaux se reproduisent, comme on le voit dans l'histoire du Calife Abdelmelic ben Meronan. Il rêva qu'il étoit dans le sanctuaire où le Prophête avoit coutume de faire sa priere, et qu'il profanoit la sainteté de ce lieu en satisfaisant à ce besoin naturel ; ce songe s'étant répété jusqu'à quatre fois, l'interprête qu'il consulta, lui répondit qu'il signifioit que quatre de ses enfans recevroient la couronne après lui. Cette interprétation se vérifia par le regne consécutif de ses quatre fils Wélid, Soliman, Hescham et Yezid.

On se sert aussi de ces expressions figurées : engraissez votre chien, il vous mordra : laissez jeûner votre chien, il vous suivra. La premiere revient à celle-ci : méfiez-vous de celui auquel vous avez rendu quelque service. L'autre indique la conduite que l'on doit tenir vis-à-vis des gens qui n'ont que des sentimens bas et intéressés.

Les Arabes disent encore : lâchez les chiens contre le cerf ; c'est le moyen d'être tranquille, c'est-à-dire, laissez les hommes bons ou méchans se disputer entr'eux, et pour vous prenez le chemin de la paix et du salut ; ou bien : si

l'occasion favorable se présente, saisissez-là et ne la négligez pas.

DU CHAMEAU.

Ibl, *Dièmêl*, *Nâka* (*).

LE chameau est un des animaux les plus intéressans et dont l'histoire présente plus de merveilles, quoique l'on y fasse peu d'attention, par l'habitude où l'on est de les avoir toujours sous les yeux. Cet animal quoique très-grand obéit avec la docilité la plus parfaite : chargé d'un fardeau pesant, il se plie sur les genoux et se releve aisément. Il est d'un naturel si docile qu'un rat peut en tirant sa bride le mener par-tout où il veut (**). Il

(*) Le premier est le nom générique, le second est celui du mâle, et le troisieme celui de la femelle.

(**) C'est le sujet de la fable suivante que l'on trouve dans un Ouvrage très-célebre de Mola Djami (Voy. d'Herbelot au mot *giami*) auteur Persan qui vivoit dans le quinzieme siecle de l'Ere Chrétienne.

» Un chameau paissoit dans une prairie. Un rat l'apperçut, et voyant que son maître étoit absent, il lui prit fantaisie de le tirer par sa corde et de l'emmener dans son trou. Le chameau naturellement docile le suivit sans faire aucune résistance : mais arrivé près du trou où le rat faisoit sa demeure, lorsqu'il vit son extrême petitesse, il lui tint ce langage : Insensé, que

porte sur son dos une maison toute entiere, dans laquelle un homme peut transporter avec lui tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance, ses habits, ses meubles et tous ses effets. Dans cette maison portative, il est à l'abri des injures de l'air, et un si lourd fardeau n'empêche point le chameau de marcher. C'est pour cela que Dieu dit dans l'Alcoran : Considérez le chameau, faites attention à la maniere dont il a été formé ; Dieu lui a donné un col plus long que celui des autres animaux, afin qu'il pût se lever, malgré le poids des fardeaux les plus lourds. Cet animal supporte la soif pendant très-long-temps, et jusqu'à dix jours de suite : il se nourrit des plantes qui croissent dans les cavernes et dans les déserts, et dont les autres animaux ne mangent point. Ces qualités lui ont fait donner le surnom de *barque de terre.*

Les Arabes distinguent plusieurs familles

---

prétends-tu faire ? Ne vois-tu pas mon énorme grosseur et la petitesse de ton trou. Il est également impossible et que tu le fasses plus grand, et que je devienne plus petit. Quelle société peut-il donc y avoir entre nous ? « Le Poëte termine cette fable par cette réflexion : comment veux-tu faire le voyage de l'éternité avec ce poids de desirs et de cupidités dont je te vois chargé ? Allege ton fardeau : le sépulcre est trop étroit pour contenir cette masse immense. *Anthol. Pers.*

de chameaux qui portent le nom des étalons dont elles tirent leur origine ou des tribus auxquelles ils appartenoient. Il y en a outre cela une espece qu'ils appellent chameau sauvage, et qu'ils croient descendue des chameaux d'Ad et de Thémoud (*).

Il n'y a point d'animal, comme l'ont remarqué les Naturalistes, en qui les fureurs de l'amour produisent des effets plus singuliers. Le chameau devient alors plus difficile à gouverner : il écume et mugit fortement : il est capable de porter un fardeau trois fois aussi lourd que d'ordinaire, et mange très-peu. Il sort de sa bouche une substance rougeâtre, semblable à une petite peau qui se forme dans son estomac, et dont on ignore la nature. Le mâle n'entre en chaleur qu'une fois par an : mais pendant cet état, qui dure long-temps, il saillit un grand nombre de fois, et est ensuite foible et languissant. La femelle peut être saillie à trois ans. On dit que le chameau a de la rancune, et conserve le souvenir des mauvais traitemens. Il est

(*) Ce sont les noms de deux anciennes tribus Arabes fameuses dans l'histoire des temps fabuleux de l'Arabie, et qui furent exterminées pour avoir été rebelles aux Prophêtes que Dieu leur avoit envoyés. Il en est beaucoup parlé dans l'Alcoran.

naturellement susceptible d'ardeur et de patience. Le mâle, dit un Auteur Arabe, ne s'accouple jamais avec sa mere. On en a vu un trompé par l'adresse de son maître qui avoit caché la femelle sous une couverture se livrer d'abord à ses desirs, mais les réprimer aussi-tôt qu'il reconnut la surprise, et laver son opprobre dans le sang de son maître. Un autre trompé de la même maniere ne put survivre à sa honte et se donna la mort.

Le chameau est le seul animal qui n'ait point de fiel : c'est la cause de son naturel patient et docile. On trouve au-dessus de son foie quelque chose qui ressemble au fiel : mais ce n'est qu'une pellicule qui renferme une espece de salive, dont on fait usage comme d'un collyre pour la foiblesse de vue invétérée. Cet animal mange avec plaisir les écorces des arbres épineux, et les digere aisément, quoique le plus souvent il ne puisse digérer de l'orge.

Les Arabes ont la singuliere coutume, lorsqu'un de leurs chameaux est attaqué d'ulceres, d'appliquer le feu à celui qui n'a aucun mal pour guérir celui qui est malade. C'est ce qui a fait dire à un Poëte :

« Vous me faites porter la peine due au » crime d'un autre, et vous laissez en paix » le coupable. Ainsi le chameau attaqué d'un

„ ulcere malin paît librement, tandis qu'un „ autre souffre pour lui. „

On attribue à Mahomet cette parole : il en est des hommes comme des chameaux ; parmi une centaine, à peine en trouve-t-on un propre à faire une monture, c'est-à-dire, qu'un homme de bien détaché du monde, et qui n'ait de desirs que pour la vie future, est aussi rare qu'un chameau propre à être monté.

Entr'autres façons de parler prises de cet animal, les Arabes se servent de celle-ci : chameau retourne à ton gîte. Cela se dit d'un homme qui veut se soustraire à quelque malheur qu'il ne peut éviter. On dit encore : mon chameau ni sa femelle n'y ont aucune part ; c'est-à-dire, je suis innocent de cette action. Quand quelqu'un abandonne le sujet dont il parloit, et passe subitement à un autre, on dit : le chameau de mâle qu'il étoit est devenu femelle. C'est à Tarafa, Poëte célebre parmi les Arabes, qu'est due l'origine de ce proverbe. Il entendit un Poëte qui récitoit devant un Prince des vers dont le chameau étoit le sujet, et remarquant qu'il passoit tout-d'un-coup du genre masculin au féminin, il dit ces mots qui passerent depuis en proverbe.

On se sert encore de ces expressions : rester par-derriere plus loin que l'urine d'un chameau, parce que cet animal envoie son urine bien

loin derriere lui : tomber dans l'arriere-faix du chameau, c'est-à-dire, dans un malheur inouï et sans exemple, parce que le fœtus du chameau n'est point enveloppé d'un arriere-faix comme celui des autres animaux. Ce qu'on appelle arriere-faix est cette peau mince et déliée qui enveloppe le fœtus dans le sein de la mere, et dont le détachement est immédiatement suivi de la naissance de l'embryon. Ce proverbe est semblable à celui-ci : demander une femelle de chameau dont le poil soit de différentes couleurs, c'est-à-dire, une chose impossible, parce que cette nature de poil ne se trouve jamais que dans le mâle.

On dit aussi : les dates sont dans le puits, et on les en tire sur le dos d'un chameau. L'origine de ce proverbe est due à un usage qui étoit établi dans les temps d'ignorance (*). Un crieur public étoit monté sur les tours de la ville, et lorsque les dates étoient parvenues à leur maturité, il crioit à haute voix : O vous, qui avez tiré l'eau de votre puits, et l'avez transportée sur le dos de vos chameaux pour abreuver vos champs, vous trouverez aujourd'hui le prix de vos travaux dans le fruit de vos palmiers ! Ce proverbe a le même sens

(*) C'est ainsi que les Arabes désignent les temps qui ont précédé la mission de Mahomet.

que cet autre : on félicitera le matin celui qui aura marché toute la nuit ; et que ce vers d'un Poëte :

„ O toi qui demeures oisif lorsque tes voisins jettent la semence dans leurs champs, tu te repentiras de ta paresse au jour de la moisson.„

On se sert aussi en proverbe de ce vers : „ Ommeloualid me demande un chameau qui marche doucement, et qui soit toujours le premier. „ On emploie ce vers en entier pour marquer le desir d'une chose impossible : mais quelquefois on en dit seulement les derniers mots : *il marche doucement, et il est toujours le premier ;* et alors il désigne un homme qui vient à bout de tout ce qu'il entreprend par la douceur et les ménagemens.

PORTRAIT d'un chameau, tiré d'un Poëte arabe (*).

„ Lorsque les soucis et les chagrins m'accablent, je quitte le lieu de ma demeure monté sur une femelle de chameau maigre et légere à la course, qui marche le matin et le soir d'un pas assuré, et dont le corps est aussi ferme que les planches d'un cercueil. Je lui fais parcourir à grands pas une route fréquentée par les voyageurs et pleine d'ornieres, semblable à une étoffe rayée de différentes

(*) Moallaka de Tarafa.

couleurs. Elle le dispute en vitesse aux chameaux les plus légers, et les traces de ses pas se succedent avec rapidité sur la poussiere. Dans les jours du printemps elle paît au milieu de ses compagnes sur les collines couvertes de verdure ou dans une vallée fertile arrosée par des pluies abondantes. Docile à la voix de son maître, elle revient aussitôt qu'il l'appelle, et elle se couvre de sa queue pour éviter les caresses du mâle. A voir la blancheur et l'épaisseur des crins dont sa queue est garnie, on diroit que ce sont deux aîles d'un aigle blanc qu'elle porte derriere elle et qui s'étendent sur ses flancs. Elle l'agite tantôt sur sa croupe, et tantôt sur ses mamelles aussi arides qu'une outre desséchée. (*) Ses larges cuisses sont couvertes d'une chair dure et solide comme les portes d'une forteresse inaccessible. L'épine de son dos se plie avec facilité : chacune de ses côtes a la forme d'un arc, et son col s'éleve avec grace et fermeté sur les vertebres qui le soutiennent. Les cavités que forment ses aisselles ressemblent à la taniere qu'une bête sauvage se creuse au pied d'un arbre, et le dessous de ses reins est

(*) Le Poëte indique par là qu'elle ne devient point mere, qualité qui la rend plus propre à servir de monture.

comme un arc tendu. Ses jarrets forts et robustes s'écartent de côté lorsqu'elle marche, comme deux seaux remplis d'eau qu'un homme vigoureux porte en les tenant éloignés de lui; tout son corps a la même solidité qu'un pont bâti par un habile architecte, qui a fait vœu de ne point quitter son ouvrage qu'il ne l'ait revêtu de briques fortement liées ensemble; sa mâchoire inférieure est couverte d'un poil rouge : son dos est fort et capable de porter de lourds fardeaux : ses pieds se meuvent avec agilité, et parcourent à chaque pas un grand espace de chemin....

Son col lorsqu'elle le tient élevé ressemble par sa longueur à la proue d'une galere qui vogue sur les eaux du tigre. Son crâne est aussi solide qu'une enclume, et le lieu de la suture est aigu et dentelé comme une lime. Ses joues sont lisses et polies comme du papier de Syrie, et ses levres sont douces comme un cuir préparé dans le Yemen et taillées avec grace. Ses yeux aussi brillans que deux miroirs sont cachés dans leur orbite, dont la dureté est égale à celle d'un bassin creusé dans les pierres d'un rocher pour retenir les eaux de la pluie. Aucune tache et aucune souillure n'en ternit l'éclat : ils ont la douceur et la beauté des yeux d'une biche qui entend la voix des chasseurs, et tremble pour son faon. Elle

distingue également pendant ses courses nocturnes le bruit le plus léger, comme les cris les plus forts. La forme de ses oreilles longues et pointues indique la noblesse de son origine, &c. (*)

DU CHEVAL.

Féress, Khayl. (**)

LE cheval est de tous les animaux celui qui paroît approcher de plus près du caractere de l'homme, par la noble fierté et la bravoure qui lui sont naturelles. Les Arabes disent que le cheval étoit d'abord un animal sauvage, et que ce fut Ismaël qui le premier le monta après l'avoir dompté. Il y a des chevaux qui connoissent leur maître et ne se laissent monter que par lui. On en distingue deux especes; l'une plus recherchée, et l'autre plus commune qui porte le nom de Bardome. Cette derniere a les os plus gros et porte de plus lourds fardeaux; mais la premiere les a plus solides et plus pesans, et court avec plus de légereté. Il y a entre ces deux especes une

(*) On trouve quelques particularités sur le chameau dans la description de l'Arabie, par Niébuhr. p. 144.

(**) Le dernier de ces noms est collectif et générique.

différence pareille à celle que l'on remarque entre la gazelle et la chèvre domestique (*).

Le cheval est naturellement fier, plein d'amour-propre et attaché à son maître. Une des marques de la grandeur et de l'élévation de son caractere, c'est qu'il ne touche point aux restes du fourrage qu'un autre a laissé. On dit que le Calife Meronan avoit un cheval qui ne se laissoit approcher par le palfrenier, qu'après le lui avoir permis. Le palfrenier avant d'entrer dans l'écurie, faisoit du bruit en remuant le sac dans lequel il lui donnoit l'avoine. Si le cheval hennissoit, c'étoit signe qu'il pouvoit entrer; et s'il entroit sans avoir pris cette précaution, et s'être assuré par-là de son consentement, l'animal se jettoit sur lui.

La jument est d'un naturel très-ardent; c'est pour cela qu'elle s'accouple avec le mâle d'une autre espece. Elle n'est que très-peu sujette au flux périodique. Le cheval peut saillir à quatre ans : il vit quelquefois jusqu'à quatre-vingt-dix. On remarque qu'il rêve comme les hommes. Il ne boit que de l'eau trouble, et la trouble exprès quand elle est claire. On dit qu'il a la vue très-perçante. S'il marche sur les traces d'un loup, ses jambes s'en-

(*) On peut lire dans la description de l'Arabie, p. 142, ce que l'Auteur dit des chevaux des Arabes.

gourdissent au point qu'il peut à peine se remuer. On voit souvent de la fumée s'élever de son corps. Le cheval, dit-on, n'a point de rate comme le chameau n'a point de fiel. L'auteur qui fait cette remarque, observe à cette occasion que pour se préserver de toutes douleurs dans cette partie du corps, il faut avoir soin de mettre toujours le soulier droit le premier et de l'ôter le dernier.

Mahomet a dit : entre l'instant où Dieu m'a envoyé et celui où j'ai commencé ma mission, il n'y a pas eu plus d'intervalle qu'entre deux chevaux qui courent le prix, et dont le vainqueur devance à peine son camarade de l'oreille ; c'est-à-dire, j'ai obéi à l'instant même où Dieu m'a envoyé pour annoncer sa parole. On dit de même en proverbe : ils sont comme deux chevaux qui se disputent le prix de la course, c'est-à-dire, ils vont de pair. On se sert aussi de ces comparaisons : avoir la vue plus perçante, être plus docile qu'un cheval. Les Arabes disent encore : il est comme un cheval alezan ; s'il avance avec ardeur, il se fait égorger ; s'il recule on lui coupe les jarrets. Cette expression vient de ce que les Arabes regardent les chevaux alezans comme de mauvais augure, et croient qu'ils portent malheur à ceux qui les montent.

Portrait d'un cheval; extrait d'un Poëte Arabe (*).

„ Avant même que les oiseaux sortent de leurs nids, je saute sur un agile coursier dont le poil est court et luisant, qui devance les bêtes les plus légeres et les arrête dans leur fuite. Plein de vigueur et de force, il se détourne, il fuit, il avance, il recule en un instant avec la rapidité d'un énorme caillou qu'un torrent impétueux détache et précipite du haut d'un rocher. La selle glisse sur son poil rougeâtre et luisant comme les gouttes d'eau qui tombent sur un marbre poli. Lors même que la fatigue a diminué ses forces, il brûle d'une noble impatience, et dans l'ardeur qui l'anime sa voix entrecoupée imite le bruit de l'eau qui bout dans un vase d'airain. Tandis que les coursiers les plus généreux réduits aux abois impriment profondément dans la poussiere les traces de leurs pas, il précipite encore sa course légère. Il renverse le cavalier jeune et léger, et fait voltiger les habits de celui que l'âge a rendu plus pesant.... Il a les reins d'une gazelle et les jambes d'une autruche : il trotte comme le loup et galope comme un jeune renard. Ses hanches sont larges et robustes. Sa queue touffue traîne presque jusqu'à terre et remplit

(*) Moallaka de Amriolkays.

tout l'espace qui est entre ses jambes sans incliner plus d'un côté que de l'autre. Lorsqu'il est debout auprès de ma tente, le poli éclatant de son dos est semblable à celui de la pierre sur laquelle on broye des parfums pour une jeune épouse au jour de ses noces, et qui sert à piler les grains de la coloquinte. Le sang des bêtes sauvages qu'il a prises à la chasse, et dont ses naseaux sont souillés, imite la couleur d'une barbe flottante teinte avec du jus de hinna (*).

(*) C'est une plante dont les Arabes expriment le jus pour teindre leur barbe. Il paroît que c'est le *souchet* ou *curcuma* qui donne une couleur de pourpre. Les Espagnols l'appellent *alhena*, nom qu'ils ont pris des Arabes. On l'appelle en latin *cyperus*.

[illegible]